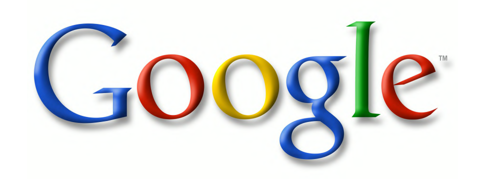
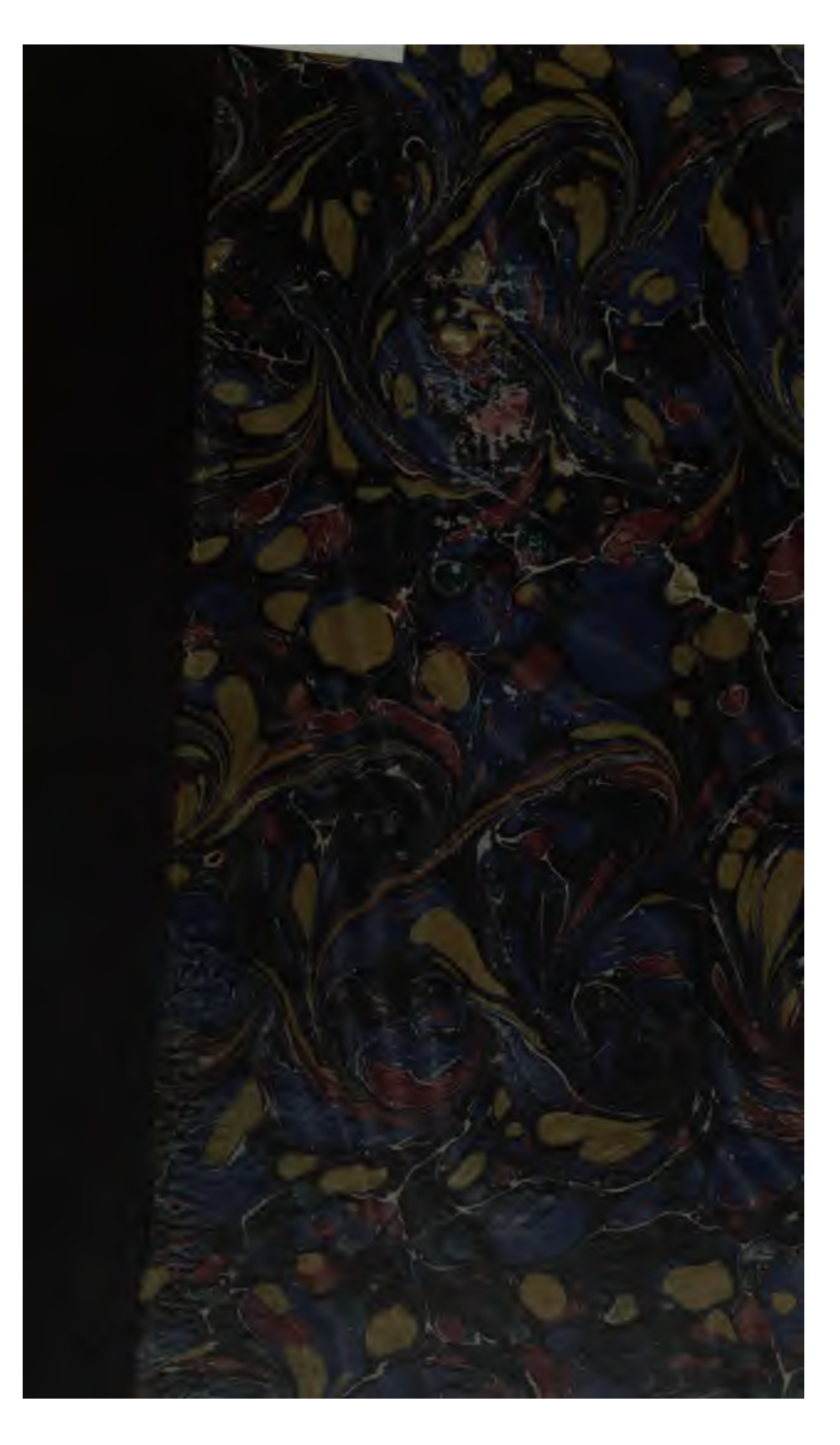
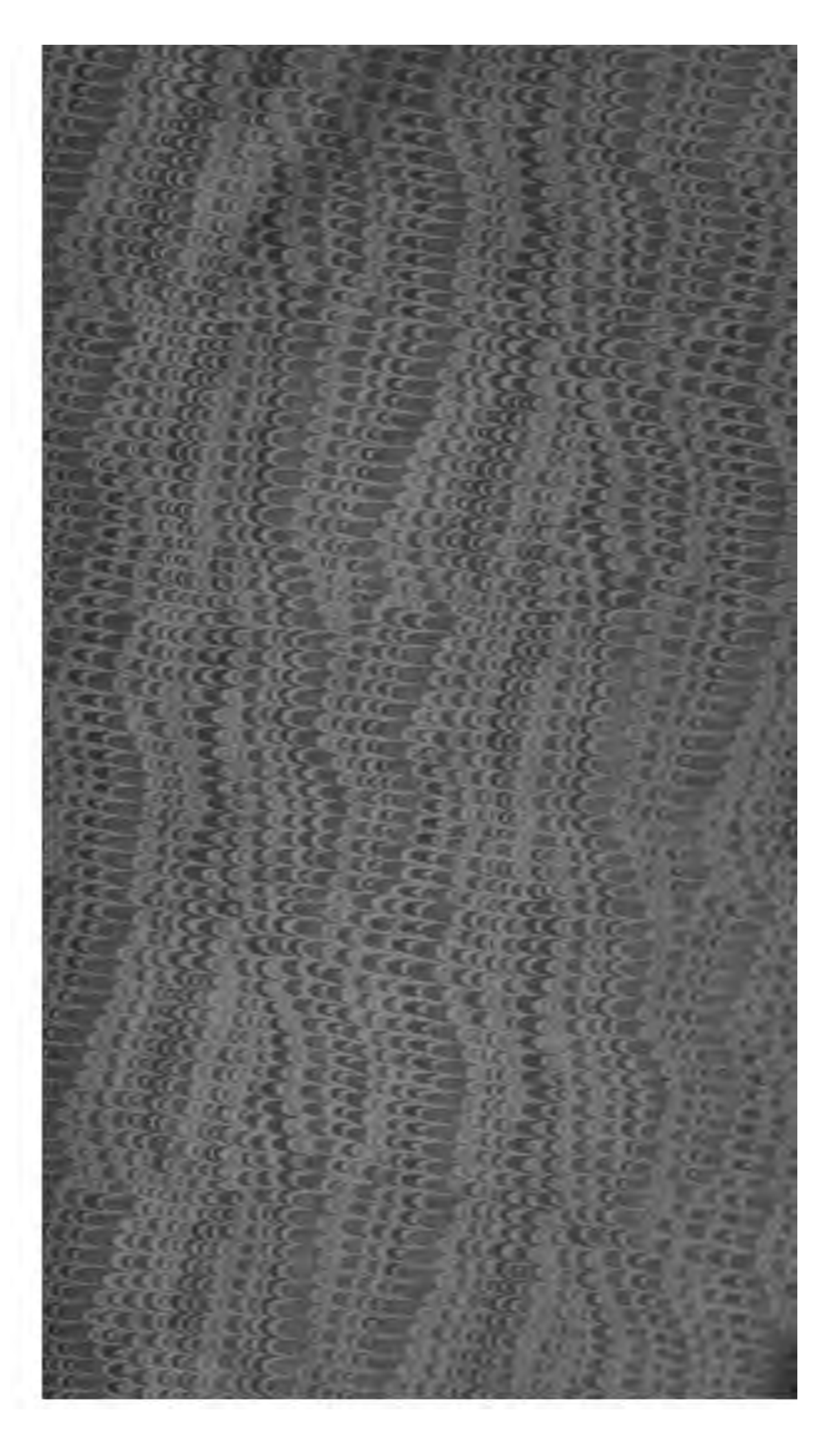

Google





ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

ŒUVRES

DE

MILLEVOYE

Édition publiée

avec des pièces nouvelles et des variantes

PAR

P.-L. JACOB

Bibliophile

7 EAUX-FORTES PAR AD. LALAUZE

TOME TROISIÈME

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1880

POÈMES

ET

POÉSIES HISTORIQUES

EMMA ET ÉGINARD

Muse d'amour et de mélancolie,
Qui, dédaignant les frivoles concerts
Du luth badin monté par la folie,
Cherches au loin, rêveuse et recueillie,
L'ombre des bois et la paix des déserts,
Inspire-moi ! Rends ma voix douce et pure,
Comme les flots du ruisseau qui murmure !
Or, écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants !
Mon fabliau, de deux jeunes amants,
Va vous conter la touchante aventure ;
Et d'un grand roi, qu'admire l'univers,
Le nom fameux ennoblira mes vers.
  Partout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier

Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius ce terrible héritier.
Laissant enfin respirer la Victoire,
Le grand monarque, au milieu de sa gloire,
Goûtait dans Aix un repos fortuné.
De paladins sans cesse environné,
Aux jeux guerriers il formait leurs courages :
Tantôt, des bois parcourant les ombrages,
Il renversait, sous un épieu sanglant,
Le daim rapide et le chevreuil tremblant,
Les sangliers et les buffles sauvages;
Tantôt dressait, sur le terrain poudreux,
Les destriers réservés aux batailles;
Tantôt fendait de ses bras vigoureux
Le flot captif en des bassins nombreux ;
Ou, plus tranquille, au sein de ses murailles,
Interrogeait du Celte et du Gaulois
Les simples mœurs et les naïves lois.
Il reproduit ces hymnes inspirées,
Qui, sur la harpe, aux vieux jours d'Israël,
Montaient vers Dieu des hauteurs du Carmel,
Et du Jourdain charmaient les eaux sacrées.
Autour de lui les arts obéissants
Ont prodigué leurs travaux renaissants :
Des fiers Romains la noble architecture
Vient décorer la demeure des rois,
De la chapelle étend la voûte obscure,
L'arceau gothique et les parvis étroits.
Par cent canaux, cette onde sulfureuse,
Que lentement jaunirent les métaux,

Multipliant sa vertu généreuse,
Soutient la vie et détourne les maux.
Tout se revêt d'une pompe inconnue :
La tour s'allonge et monte dans la nue ;
Le cirque s'ouvre en son immensité ;
Où s'enfonçaient les profondes tanières,
Du pavillon s'agitent les bannières,
Et le désert se transforme en cité.
Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois, brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.
Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,
Et, prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs, dans les tournois s'élance.
Vœux superflus ! Éginard a charmé
Ce cœur sans art, qui s'ignorait encore.
Humble est son nom, mais l'honneur le décore :
Il est aimable, il aime, il est aimé.
Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit partout ce maître qu'il révère,
Et tour à tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.
Tant que brillait l'astre enflammé du jour
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive ;
Le froid respect déguisait leur amour

(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais, quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,
Et regagnait l'asile du sommeil.
Là, chaque soir, vers cet humble ermitage,
Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Éginard, de retour,
Lui racontait les longs ennuis du jour :
Et, dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient, pour se revoir en songe.
  Oh ! que le jour s'écoulait lentement !
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Éginard tristement
Accuse, hélas ! sa jalouse lumière.
Astre plus doux, astre pâle et charmant !
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et, par ce chant mélancolique et tendre,
Sa voix t'invoque et te dit son tourment :

Heure du soir, heure paisible et sombre,
Descends des cieux sur ton char nébuleux !
Du jour trop lent, viens éteindre les feux,
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale
L'aube vermeille a réjoui les cieux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale ;
Mais, pour deux cœurs séparés tout le jour
Heure du soir est aurore d'amour.

L'astre éclatant, sur son trône de flamme,
Des nuits en vain bannit l'obscurité;
Quand sur le monde il répand sa clarté,
L'ombre des nuits est encor dans mon âme...
Pour un amant qui languit tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Trois fois déjà la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux, le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour, d'une chaîne fleurie,
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendez-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant, le roi s'approche, et dit :
« Brave Éginard, cours préparer tes armes!
De mon repos Irène s'enhardit;
J'ai pénétré sa sombre politique.
Le froid Germain, l'orgueilleux Bavarois,
Le fier Saxon, terrassé tant de fois,
Vendent leurs bras à sa querelle antique;
Et l'habitant des bords de la Baltique,
Et d'Attila le descendant grossier,
A ses destins viennent s'associer...
Tous périront. Point de paix, point de trêve!
Je n'aurai pas en vain repris le glaive.
A ta valeur, à ton zèle assidu,
Brave Éginard, un noble prix est dû;
Viens l'obtenir : aux champs de la victoire,

Je te promets les périls et la gloire. »
Il dit, s'éloigne : Éginard, confondu,
Reste sans voix; sa douleur est tranquille :
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil au flot durci par les hivers,
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma! languir séparé d'elle!
Dans ses faveurs, que la gloire est cruelle!
L'espoir si doux de revenir vainqueur,
En d'autres temps, eût enivré son cœur;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère!
Même à la gloire, Éginard te préfère.
  Le lendemain, dès le réveil du jour,
S'est déployé l'étendard des conquêtes;
Et Charlemagne, au milieu de sa cour,
A des combats prélude par des fêtes.
De toutes parts, brillent les boucliers;
De toutes parts les jeunes chevaliers,
Rêvant déjà les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce, en champ clos.
Son destrier fatigué du repos;
L'autre, aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.
  Loin des regards, beautés mélancoliques!
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques.
Plus d'une aussi, pour l'ami de son cœur,

Porte une offrande à la sainte chapelle,
Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidèle.
Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare,
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare :

Preux chevaliers, honneur du vieux pavois!
De Charlemagne entendez-vous la voix?
Servants d'amour, la guerre vous réclame.
Que chacun s'arme, et défende à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux!
Le fier Roland préside à vos travaux,
Le fier Roland qui rendit sa grande âme,
En défendant, aux champs de Roncevaux,
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Vous reviendrez briller dans les tournois;
Les ménestrels rediront vos exploits;
Et vous verrez celle qui vous enflamme
Presser la main, qui servit à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Les cris du brave et l'hymne des combats,
Triste Éginard, ne te raniment pas;
Et leur signal redouble encor tes larmes.
Tel un coursier qu'amour vient assaillir,
Mort pour la gloire, entend sans tressaillir
L'aigre clairon qui l'appelle aux alarmes;
Tel Éginard languit, au bruit des armes.

N'importe, hélas ! il faut partir... Demain
De la Baltique il suivra le chemin.
De son départ l'affligeante nouvelle
N'a point encor, d'une amante fidèle,
Déchiré l'âme : heureuse par l'espoir,
Elle attendait le rendez-vous du soir.
C'était aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver qui revient quelquefois
D'une main brusque arracher sa couronne.
De la tempête au loin mugit la voix,
Et dans les airs l'ouragan tourbillonne.
Éginard, seul, au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis ;
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.
Des lieux aimés s'approchant lentement,
Il les regarde, et s'arrête, et soupire.
« O mon Emma !... » dit-il. Sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement ;
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grand bruit le faible et doux langage.
« Ta voix chérie expire dans l'orage,
Crie Éginard ; l'ouragan sans pitié
De tes accents me ravit la moitié.
Oh ! laisse-moi, de ta retraite obscure,
Franchir le seuil, d'un pied respectueux.
Comme ton cœur, ma flamme est noble et pure :
Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite... La tempête
Gronde en fureur ; Éginard, sur sa tête,

Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.
Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques;
Le chapelet, et l'eau sainte, et la croix,
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du Ciel! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor :
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie...
Demain, hélas! l'osera-t-elle encor?
Un seul flambeau, qui, de ses clartés sombres,
Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement : tel un rayon d'espoir,
Du noir chagrin, vient éclaircir les ombres;
Faible rayon, qui, pour quelques moments,
A d'Éginard suspendu les tourments!
Qu'à ses regards son Emma paraît belle!
Ses yeux longtemps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur! muets ravissements!
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.
Mais Éginard, aux pieds d'Emma, s'élance.
De son Emma sa main presse la main.
Un souffle ardent s'échappe de leur âme;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme,
Sans se chercher, se rencontrent... Soudain

Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma... son sein palpite ;
Elle rougit et pâlit tour à tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux; elle tremble, chancelle;
Mais tout à coup : « Fuis, Éginard ! dit-elle,
Pour ton Emma, montre-toi généreux.
Fuis, Éginard, sauve-moi de moi-même !
— Te fuir, Emma ! te fuir !... Ah ! malheureux !
Trop tôt, hélas ! je perdrai ce que j'aime ;
Demain... — Qu'entends-je ? — Hélas ! tel est mon sort.
Demain je pars à la voix de mon maître ;
Je cours chercher la victoire ou la mort.
Cet entretien est le dernier peut-être ! »
Emma frissonne. « Ah ! poursuit Éginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard !
O mon Emma ! que les feux de l'aurore
A tes genoux me retrouvent encore ! »
Ainsi parlait Éginard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes
Fit sur sa bouche expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.
Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux ! Ma lyre sait se taire :
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
Dans ces instants d'ivresse renaissante,

Les deux amants oubliaient l'univers;
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
A peine aux cieux la lumière est rendue,
L'amant d'Emma, sur la morne étendue,
Silencieux, fixe l'œil : « De mes pas,
Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
Allait guider le soupçon trop rapide ! »
Emma répond : « A travers les frimas,
Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
Loin de ces lieux porter celui que j'aime ?
Viens, Éginard, fuyons, ne tardons pas ! »
Et, soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'éprouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante
Crie et fléchit sous ses pieds délicats.
Dans le trajet, l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme : Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit... Un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils ? O trop malheureux père !
Que feras-tu ? Quel supplice assez prompt
Sur Éginard vengera ton affront ?
  Lorsque le jour eut coloré la nue,
Les deux amants, par son ordre appelés,
L'effroi dans l'âme, interdits et troublés,
Baissant les yeux, paraissent à sa vue ;
Et sur leur front une vive couleur
A remplacé l'amoureuse pâleur.

Il les regarde, et d'un accent sévère :
« Levez les yeux, répondez sans détour?
Si, possédé d'un criminel amour,
Un serviteur, d'une obscure naissance,
Croyait pouvoir avec impunité
Trahir l'honneur et la reconnaissance,
Et les saints nœuds de l'hospitalité...
Si cet ingrat, lâchement téméraire,
Déshonorait la fille de son roi,
Prenez ma place, et prononcez pour moi!
Au criminel assignez son salaire,
Parlez! » Tous deux embrassent ses genoux.
« C'en est assez, poursuit-il, levez-vous!
Je vois l'arrêt qu'il faut que je prononce :
Dans un instant, vous saurez ma réponse. »
Il sort. Emma, d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable!
Dans un instant, on va nous séparer;
Et pour jamais! — Ah! plutôt expirer!
Nous séparer! non, rien n'en est capable;
Le tombeau seul... Si le Ciel veut ma mort,
O mon Emma! par un dernier effort,
Pour me pleurer, consens à me survivre,
Et jure-moi... — Je jure de te suivre. »
  Mais Charlemagne est déjà de retour.
Des paladins, des barons de sa cour,
A ses côtés, paraît la noble élite.
Tous, l'observant d'un regard curieux,
Cherchent en vain sur son front sérieux

A démêler quel projet il médite.
La jeune Emma captive aussi les yeux.
Pudeur! amour! votre incarnat colore
Ses traits charmants, de douleur obscurcis;
Et la douleur les embellit encore.
Le roi des preux, au trône, s'est assis :
« Nobles seigneurs, compagnons de ma gloire,
Vous me suivrez aux champs de la victoire!
Vous, Archambaud, propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois;
Et que mes lois règnent en mon absence!
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages;
Éclairez-nous des flambeaux, que les sages
Ont allumés sur la route des temps!
Vous tous, du Dieu que l'univers adore,
Parez le temple et parfumez l'autel;
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel!
Rendons le Ciel à nos armes propice,
Par la valeur, surtout par la justice.
Juste est l'arrêt que je vais prononcer;
Je sais punir; je sais récompenser.
A mes bienfaits si quelqu'un doit prétendre,
C'est Éginard!... Éginard, sois mon gendre! »
Les chevaliers, jaloux d'un tel honneur,
Mais conservant loyauté pour devise,
Confessent tous, avec grâce et franchise,
Que leur rival mérite son bonheur.

L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne,
Non sans rougir; et, dès le même jour,
Le chaste hymen consacra leur amour.

LA MORT DE ROTROU

Pièce qui a remporté le prix de poésie
décerné par la seconde classe de l'Institut impérial,
dans sa séance du 10 *avril* 1811.

Φιλὸν ὤλισε θυμὸν
Ἄσυ... εὐχλέισας.
ΤΥΡΤΑΙΟΣ.

Rotrou [1], cher à Thémis et cher à Melpomène,
Avait abandonné son paisible domaine ;
Vers Paris un instant par la gloire entraîné,
Des palmes du théâtre il marchait couronné,
Et, du *Cid* méconnu défendant la merveille,
Devant Richelieu même osait louer Corneille.
Le cirque s'est ouvert ; Rotrou voit, par des pleurs,
Applaudir *Venceslas* et ses nobles douleurs :
Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honore,
Assiste à son triomphe et l'embellit encore.
Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,

1. Le poète Rotrou, lieutenant civil du bailliage de Dreux, sa patrie, mourut, dans cette ville, le 28 juin 1650, victime, par son dévouement, de l'épidémie qui la ravageait. (*Note de l'auteur.*)

Aux applaudissements est venu se mêler.
Des tragiques douleurs la vue est détournée :
De moment en moment, la foule consternée
Attache sur Rotrou son regard inquiet;
On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.
Son trouble s'en augmente : il insiste, il arrache
Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache...
O revers! Dreux périt, sous un mal destructeur.
Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers ses enfants qu'il adore;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni les gémissements de son frère attristé,
Ni les touchants regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nommait son père,
Rien ne l'arrête; il part, seul, à travers la nuit,
Et cherche les périls, comme un autre les fuit.
Mais, sur sa route, il croit, dans les vastes ténèbres,
Entendre des sanglots et des plaintes funèbres,
Et voir autour de lui des fantômes errer.
Le jour, qui de ses feux commence à l'éclairer,
Lui semble enveloppé de sinistres nuages.
Ces vallons si connus, ces coteaux, ces ombrages,
Tout est changé pour lui : du deuil, de la douleur,
Tout prend à ses regards la lugubre couleur.
Il arrive : à la mort il voit sa ville en proie.
Hélas! ce n'étaient plus ces longs accents de joie,
Qui fêtaient son retour en des temps plus heureux.
Tout demeure absorbé dans un silence affreux :
Il n'entend plus, au sein de ces tristes murailles,

Que le bruit gémissant du char des funérailles.
Il appelle, en pleurant, ceux qu'il a tant chéris:
La cloche du trépas répond seule à ses cris.
Ce peuple entier, cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à la fois incapable,
N'ose, pour son salut, tenter un noble effort;
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort.
Cherchant à s'isoler des publiques misères,
Chacun fuit. Seulement, on voyait quelques mères,
Immobiles, braver le désastreux fléau,
Et veiller, sans pâlir, à côté d'un berceau.
Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,
Dispute, avec la mort, d'ardeur et de vitesse.
Son zèle, infatigable au milieu des travaux,
Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.
Il est partout; son âme au loin se multiplie :
Il agit, il ordonne, il menace, il supplie;
Et lui-même, affrontant l'hydre au souffle infecté,
Rassure la terreur par l'intrépidité.
Digne fils d'Apollon, sa noble insouciance
De l'avare Plutus dédaigna la science;
Mais, offrant au malheur d'héroïques secours,
A défaut de trésors, il prodigue ses jours.
Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,
Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière.
Le poids de la fatigue en vain l'accable, en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein;
Il marche, et des héros enfants de sa pensée
La gloire disparaît, par la sienne effacée.
Nul danger, nul effroi ne peut le retenir :

Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,
Tant d'écrits imparfaits, d'esquisses animées
Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées,
Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis,
Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays !
  D'un frère vainement le fidèle message
A rappelé ses pas sur un autre rivage :
Sa vertu rougirait d'hésiter un instant.
Il voit venir la mort, il la voit et l'attend.
Immuable, il répond au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois j'entends depuis l'aurore
Sonner l'airain fatal... Je l'entends sans effroi :
Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi. »
Il disait ; mais, vaincu par tant de vigilance,
L'homicide fléau se retire en silence.
Déjà, de bouche en bouche à l'envi répétés,
Les bienfaits de Rotrou jusqu'aux cieux sont portés :
Des palmes à la main, vers le toit qu'il habite,
Un peuple délivré vole et se précipite...
Insensés ! retenez un aveugle transport ;
Ne mêlez point vos chants aux soupirs de la mort.
Votre libérateur touche au moment suprême ;
Des coups qu'il vous épargne il est atteint lui-même ;
C'est pour vous qu'il expire !... Et cette foule en deuil,
Muette, tient les yeux attachés sur le seuil.
On entendait encor, dans la funèbre enceinte,
Le murmure affaibli de la prière sainte ;
Du cierge des mourants tremblaient encor les feux...
Aux bruits confus succède un calme douloureux ;
C'est celui des tombeaux. Près du lit d'agonie,

Le cierge s'est éteint, la prière est finie.
Un pâle serviteur se présente, interdit;
Il se tait : sa pâleur, son silence a tout dit.
Les citoyens, poussant des clameurs déchirantes,
Ont cru voir se rouvrir les tombes dévorantes;
On dirait qu'à la fois frappés des mêmes coups,
De la mort d'un seul homme ils vont expirer tous.
  Cependant du héros la grande âme exhalée
Aux âmes des martyrs dans les cieux s'est mêlée.
Par d'ineffables chants les séraphins ravis
Fêtent l'hôte nouveau des lumineux parvis :
Mais, du haut de ce trône où, près de Borromée,
Il s'assied, ombragé des palmes d'Idumée,
O rivages de l'Eure ! ô bords délicieux !
Il vous cherche toujours; et, jusque dans les cieux,
Gardant le souvenir de sa ville chérie,
Il forme encor des vœux pour la douce patrie.

BELZUNCE

OU

LA PESTE DE MARSEILLE

Poème désigné pour l'un des prix décennaux en 1810.

Sous l'azur d'un beau ciel, d'olive couronnée,
Marseille s'élevait, puissante et fortunée.
Le Commerce, autour d'elle étendant ses liens,
Couvrait de ses trésors les flots tyrrhéniens;
L'œil fixé sur les mers, il espérait encore
Ces vaisseaux, enrichis des présents de l'Aurore :
Ils approchent... Craignez leur abord désastreux!
Et la peste et la mort voyagent avec eux.
Déjà l'oiseau des mers, loin de la rive impure,
Fuit en poussant des cris de lamentable augure;
Les tintements égaux de l'airain solennel
Frappent au loin les airs de leur lugubre appel :
Et le peuple est tranquille! Au sein de ses murailles,
Il compte les trésors et non les funérailles.
Un seul homme, aux périls de la sécurité,
Opposait de son art la vaine autorité [1] :

1. Le chirurgien Guyon. (*Note de l'auteur.*)

« Malheureux ! criait-il; par quel fatal délire
Douter obstinément du mal qui vous déchire !
Que diriez-vous, enfin, si, m'immolant pour vous,
Je vous forçais de croire à l'horreur de ses coups ? »
Il dit, et le scalpel, sous la main qui le guide,
Interroge la mort aux flancs d'un corps livide :
La mort répond. Déjà le monstre empoisonné
Révèle sa présence au peuple consterné;
Et le noble martyr, qu'un prompt tourment dévore,
Dit à ce peuple : « Eh bien ! douterez-vous encore ? »
Les yeux s'ouvrent alors : toute une ville en deuil
Se réveille éperdue, au bord de son cercueil.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages
Entendu ces bruits sourds, par degrés redoublés
Ces confuses clameurs des matelots troublés ?
Du peuple dans l'effroi telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive;
Le noir cordage flotte, à demi détendu;
Et l'avide marchand, interdit, confondu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.
La pompeuse cité n'offre plus au regard
Qu'un peuple de mourants à l'œil creux et hagard.
Leur langue desséchée aux accents se refuse;
Leur esprit incertain, qu'un vain prestige abuse,
Ne voit plus qu'à travers un voile ténébreux;
Et jusqu'à la douleur tout est songe pour eux.
La douleur cependant provoque, aigrit sans cesse
De leurs nerfs inquiets l'irritable faiblesse :

Ceux-ci du coup fatal tombent frappés soudain;
Ceux-là vont au cercueil par un plus long chemin;
L'un, sur le bord des eaux, avec effort se traîne;
L'autre, égaré, tantôt mord la poudreuse arène,
Tantôt ronge en hurlant ses bras défigurés,
Que le brûlant ulcère a presque dévorés.
De citoyens armés une inflexible chaîne
Autour des murs s'étend, par devoir inhumaine.
Prêt à tonner, le bronze est tourné vers le port,
Et la mort se présente à qui veut fuir la mort.
La Consternation, immobile et glacée,
Reste sans souvenir, sans plainte, sans pensée.
Le port désert, plongé dans un calme effrayant,
N'entend plus ni les cris, ni le marteau bruyant;
Les temples sont fermés : dans ces douleurs publiques,
Des saints sur les autels on voila les reliques;
Le cierge consacré cessa de s'allumer,
L'hymne de retentir, et l'encens de fumer.
Voilà donc ces remparts si fameux d'âge en âge,
Ce sol des troubadours, dont le ciel sans nuage
Semblait du ciel romain répéter les splendeurs!
Où sont, fille des mers, tes antiques grandeurs?
Où sont ces nautoniers, de qui la foule active
Appelait le regard de l'Europe attentive?
Émule de Sidon et rivale de Tyr!
Le dévorant oubli s'apprête à t'engloutir.
En vain, pour te fonder, la brillante Ionie
Endurcit aux travaux sa molle colonie;
En vain Rome et César peuplaient tes murs fameux:
Comme eux tu t'élevais, tu vas tomber comme eux;

Tu vas joindre au tombeau Babylone et Carthage.
Un jour, le voyageur, égaré vers ta plage,
Sur ton havre isolé jetant un œil surpris,
Demandera Marseille à ses muets débris.
Ainsi Jérusalem, à Dieu longtemps si chère,
Quand sur elle eut soufflé le vent de la colère,
Croulant sous le fardeau de ses calamités,
Tomba, dans un moment, du trône des cités;
Et du Prophète-roi l'héritière divine
Emplit tout l'Orient du bruit de sa ruine.
  Mais voilà que du Ciel, sur la terre envoyé,
Apparaît tout à coup un ange de pitié :
C'est *Belzunce.* Les cris de Marseille plaintive
Ont averti de loin son oreille attentive;
Il accourt! On s'écrie : « Où portez-vous vos pas?
Fuyez, fuyez la mort! — Non, je ne fuirai pas.
Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne !...
Non, ce peuple est mon peuple, et sa vie est la mienne;
Ma place est là, j'y cours; auprès de son troupeau,
Le pasteur attendra l'homicide fléau. »
Ses ordres à l'instant rouvrent le sanctuaire;
Le peuple avec ferveur l'escorte vers la chaire,
Et s'arrête, saisi d'un saint frémissement.
Belzunce, devant Dieu, se recueille un moment;
Et, les yeux attachés sur la croix symbolique,
Fait entendre en ces mots sa voix évangélique :
« Aux clous de cette croix l'Homme-Dieu vint s'offrir.
Que son exemple au moins nous enseigne à souffrir !
Adorez avec moi la volonté céleste;
Humbles de cœur, prions : le Ciel fera le reste. »

Il dit; vers le Très-Haut la prière a volé :
Le malheureux qui prie est déjà consolé.
  Cependant le prélat, dans ce désordre extrême,
Où l'effroi du péril double le péril même,
Au-devant du trépas marche sans s'émouvoir,
Et rend autour de lui la vie avec l'espoir.
Il ouvre à la douleur un asile propice;
Son auguste palais se change en humble hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Désormais de ces lieux sont l'unique ornement;
Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
Partout s'offre aux besoins du malade qui pleure [1].
Saint prélat, Dieu te garde un bien plus précieux :
Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieux.
  Trois sages, qu'a nourris l'Épidaure nouvelle [2],
A son zèle pieux joignent leur docte zèle :
Avec eux, il pénètre au fond des noirs réduits,
Où veille la douleur dans la longueur des nuits,
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
De l'homme qui s'éteint il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Il lui rappelle, à l'heure où l'espoir l'abandonne,

1. Ce n'est point là le seul trait de désintéressement qui honore l'âme de Belzunce. En 1723, le roi l'ayant nommé à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette faveur, et ne voulut point abandonner un diocèse, que le souvenir de ses dangers et de ses sacrifices semblait lui rendre plus cher encore. (*Note de l'auteur.*)

2. Les trois médecins de Montpellier. (*Note de l'auteur.*)

Que le Dieu d'Israël est le Dieu qui pardonne;
Et, fidèle soutien, guide ses faibles pas
Vers ce jour immortel, qui commence au trépas.
Des terrestres liens lorsque ses mains sacrées
S'empressaient d'affranchir les âmes épurées,
A de tristes devoirs sacrifiant leurs jours,
Des hommes généreux dérobaient aux vautours,
De tant d'infortunés la dépouille mortelle.
Intrépide *Moustier!* infatigable *Estelle* [1]!
Rose [2], toi qu'on a vu tenir du même bras
La bêche funéraire et le fer des combats!
Et toi qui, signalant ton zèle magnanime,
Pour servir le malheur, brisas les fers du crime [3]!
Vous tous, dignes appuis d'un prélat révéré,
Que votre nom, du sien, ne soit point séparé!
Mais, malgré leurs efforts, l'ardente maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie.
Prêtre saint! de tes doigts, glacés d'un froid mortel,
Tombe la pure hostie, aux marches de l'autel.
Élève d'Hippocrate! au lit de la souffrance,
Tu n'iras plus porter la dernière espérance :
L'hydre affreuse te lance un farouche regard,
Et se venge sur toi des bienfaits de ton art.
Ici, l'œil attaché sur les plaines profondes,
Expirent ces nochers, vieux habitants des ondes;
Là meurent ces guerriers qui, perdant leur trépas,

1. Échevins de Marseille. (*Note de l'auteur.*)

2. Le chevalier Rose. (*Note de l'auteur.*)

3. Le chef d'escadre Langeron, gouverneur des galériens (*Note de l'auteur.*)

Sont renversés sans gloire et vaincus sans combats.
Au chevet d'un ami, l'ami s'assied et pleure;
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa demeure;
Là, privé de soutiens, il meurt triste, isolé :
Il ne consola point, et n'est point consolé.
Au corps glacé d'un fils la mère, en son délire,
S'attache, et doit la mort au venin qu'elle aspire.
Le vieillard oublié, sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore, et n'est point entendu!
Le frère évite un frère : en leur effroi barbare,
Loin de les réunir, le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi :
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.
Le fils, sans redouter la céleste colère,
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père.
Le mourant qui gémit, sur le seuil, est traîné;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et, repoussé partout, ne sait plus où mourir.
Cependant le fléau, s'arrêtant au rivage,
N'a point enveloppé, dans le commun ravage,
Ces pâles criminels aux travaux condamnés,
Sur le banc d'infamie à jamais enchaînés.
Langeron vient, et dit : « Courez, par vos services,
Mériter de Marseille un terme à vos supplices;
Soyez libres! » Soudain leurs fers sont détachés.
Mais, à l'aspect des morts dont ces lieux sont jonchés,
Des terreurs du trépas leur âme est poursuivie :

Leur vie est un tourment, mais c'est encor la vie;
Et déjà, regrettant les maux qu'ils ont soufferts,
Tous ensemble à genoux redemandent leurs fers.
« Allez, dit Langeron, vieillissez sur vos rames;
Laissez ces nobles soins à de plus nobles âmes ! »
Il parlait. Rose accourt; la bêche arme sa main.
Parmi les flots du peuple, il se fraye un chemin :
« Timides citoyens, dignes de vos misères !
Songez-vous que ces morts sont vos fils, sont vos pères ?
Devant leurs corps glacés, vous reculez d'effroi ?
Qui creusera leur tombe ?... Eh bien ! ce sera moi. »
De la bêche, à ces mots, il frappe le rivage.
Son exemple a du peuple exalté le courage ;
De tous les citoyens les bras lui sont offerts.
Les forçats, entraînés, renoncent à leurs fers;
Une seconde fois les chaînes sont brisées;
Sous les rapides coups mille tombes creusées
Réunissent les morts dans leur dernier séjour :
Et le soir ne vit point les désastres du jour.
  Mais quel son vient frapper mon oreille attentive ?
Muse de la douleur ! ta voix douce et plaintive
Prélude-t-elle au chant des dernières amours ?
L'aimable Florestan et la jeune Selmours,
Nourris du même lait, et nés à la même heure,
Tous les deux élevés dans la même demeure,
Sous l'œil de leurs parents confidents de leurs feux
D'un vertueux amour avaient serré les nœuds.
Déjà depuis trois jours ils comptaient vingt années;
Déjà se préparaient les noces fortunées...
Selmours, à ces apprêts, souriait tristement.

Regardant tour à tour sa mère et son amant,
Le cœur gros de soupirs, je ne sais quel présage,
D'un voile d'infortune obscurcit son visage,
Et des pleurs en secret s'échappent de ses yeux.
Hélas ! ce n'était point ces pleurs délicieux,
Trésor d'une âme aimante et de bonheur remplie :
Car le bonheur lui-même a sa mélancolie;
Mais ces pleurs douloureux, qui, toujours plus amers,
Semblent nous annoncer quelque prochain revers.
Le frisson de la crainte en ses veines circule :
Dans son trouble, elle a cru (tout cœur tendre est crédule),
Elle a cru reconnaître à des signes certains
Qu'un triste événement menace ses destins.
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix,
Au sein de la nuit sombre, ont retenti trois fois.
Elle instruit de sa crainte une mère qui l'aime :
Sa mère la rassure, et frémit elle-même.
Vain fantôme, qu'enfante et que nourrit la peur,
Vague pressentiment, tu n'étais point trompeur !
Le mal contagieux, qui d'heure en heure augmente,
Accable au même jour et l'amant et l'amante.
De bonheur et d'espoir, quand tout rit autour d'eux
Sous l'atteinte mortelle ils vont périr tous deux.
Qu'au retour des zéphyrs deux jeunes hirondelles
Dans leur joyeux essor entrelacent leurs ailes,
Le ciel semble sourire à leur hymen heureux :
Mais, aux rayons du jour, quand leur vol amoureux
Dans le vague des airs mollement se balance,

Du tube meurtrier si le plomb qui s'élance,
Les atteint, plus d'hymen ! On voit, en un instant,
Tomber du haut des cieux le couple palpitant.
Telle est des deux amants la noire destinée.
Pour éclairer ta fête, ange de l'hyménée,
Devais-tu n'allumer qu'un flambeau sépulcral ?
Un linceul... tel est donc leur voile nuptial !
Ces amants, dont la voix ne pouvait plus s'entendre,
S'adressaient en silence un adieu triste et tendre ;
Et, nés au même instant, ils demandaient aux cieux
Que dans le même instant la mort fermât leurs yeux.
Belzunce étend ses mains sur leur front qui s'incline,
Atteste de l'hymen la majesté divine,
Leur promet dans le ciel de saints embrassements ;
Et l'autel de la mort a reçu leurs serments.
  Belzunce ému s'éloigne : enflammé d'un saint zèle,
Il se montre partout où le danger l'appelle ;
Partout où le fléau semble le plus affreux,
Il vole, et ses secours sont au plus malheureux.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante,
Franchit du haut Horeb la cime étincelante,
Israël éperdu, prosterné devant Dieu,
A son libérateur disait un long adieu :
Telle, autour de Belzunce, une foule éplorée
Recommandait au Ciel cette tête sacrée.
Peuple, cesse ta plainte, et sors de ton effroi !
Le Ciel veille sur lui, pour qu'il veille sur toi.
Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable.
  Enfin, sous tant d'efforts il se sent accablé ;

De succomber trop tôt lui-même il a tremblé.
L'intrépide nageur, qui sur les noirs abîmes
A déjà ressaisi de nombreuses victimes,
Vers d'autres malheureux par le flot menacés,
Se précipite, lutte, étend ses bras lassés,
Les saisit... Mais, hélas! sans force et sans haleine,
Pourra-t-il parvenir à la rive lointaine?
Tel est Belzunce. Au Ciel sa grande âme eut recours:
« Dieu, laissez-moi pour eux vivre encor quelques jours!
Et nous, que l'anathème a choisis pour victimes,
Nous, pécheurs, qui portons la peine de nos crimes,
Essayons d'émousser les flèches du courroux;
Mettons la pénitence entre la mort et nous.
Peuple, suivez mes pas! » Et la foule troublée
Autour de lui se presse, en désordre assemblée.
Il était nuit. Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel, marche autour des murailles,
A voix basse entonnant l'hymne des funérailles.
De pâles citoyens, cortège peu nombreux,
Consumant leur faiblesse en efforts douloureux,
A peine supportaient d'une main affaiblie
Les flambeaux défaillants, image de leur vie.
Lorsque, devant leurs pas, l'asile sépulcral
Offrit ses humbles croix et son tertre inégal,
Leur chant religieux bénit la poudre sainte
Des ossements, blanchis, épars dans son enceinte;
Et la nuit répéta les ténébreux accords
Des mourants, qui priaient sur la cendre des morts.
De ce chant consacré les tombes retentirent;

La terre s'en émut, et les cieux l'entendirent :
On dit même qu'alors l'ange mystérieux,
Qui s'assied aux confins de la terre et des cieux,
Laissant un sillon d'or sur sa route étoilée,
Descendit lentement, et la face voilée,
Recueillit les soupirs, et, saint médiateur,
Les porta sur son aile aux pieds du Créateur.
Faveur soudaine ! il luit le jour de la clémence ;
L'Éternel fait un signe, et le pardon commence.
Le peuple, libre enfin du fléau destructeur,
Embrasse les genoux de son libérateur,
Le porte vers le temple, et, par un juste hommage,
Bénit le Tout-Puissant dans sa vivante image.

GOFFIN

OU

LE HÉROS LIÉGEOIS

Pièce qui a remporté le prix extraordinaire décerné par la seconde classe de l'Institut, en 1812.

Un voyageur pensif aux plages solitaires
Errait, s'abandonnant à ses chagrins austères,
Et, chaque jour, d'un cœur sensible et généreux,
Il déplorait, hélas! le présent douloureux.
Il avait vu partout le barbare égoïsme,
Partout la vanité sous le nom d'héroïsme,
Partout la haine ardente ou la froide amitié,
Et l'hypocrite orgueil affectant la pitié;
Et déjà succédaient aux fleurs de sa jeunesse
Les fruits souvent amers de la triste sagesse.
Un jour que, loin du monde, égarant son ennui,
Il fuyait, fatigué des hommes et de lui,
Près des murs que la Meuse embellit et partage,
Il s'arrêta. Debout sur un tertre sauvage,
Il mesurait de l'œil le ténébreux séjour,
Où l'homme, s'exilant de la clarté du jour,
Va puiser ces charbons, dont l'utile bitume

En des forges sans nombre incessamment s'allume,
Et par qui l'industrie obtient d'un fer grossier
Le glaive protecteur et le soc nourricier.
Alors passe un vieillard : sur son front se déploie
Je ne sais quel mélange et de trouble et de joie;
Il regarde le ciel, et son œil satisfait
Semble encor le bénir de quelque grand bienfait.
L'étranger l'interroge; et, de la sombre voûte,
Le vieillard, en silence, avec lui, prend la route.
Il commence, en ces mots, le fidèle récit :
« Voyez-vous cet abîme où l'ombre s'épaissit?
Là, des rocs sulfureux l'onde perçant la veine,
Effraya les mineurs de sa chute soudaine.
Chacun d'eux, s'attachant aux longs câbles d'airain,
Veut sortir le premier du gouffre souterrain;
Mais, heurtés l'un par l'autre, ils roulent dans l'abîme,
Et l'onde se grossit de plus d'une victime.
Son fils entre les bras, le généreux Goffin,
Du tombeau des vivants, allait sortir enfin;
Mais ses amis !... « Hélas ! ils ne pourront me suivre;
Je veux les sauver tous, ou ne pas leur survivre. »
Il dit, cède sa place, et, le pic à la main,
S'ouvre, vers la lumière, un ténébreux chemin.
« Cependant au dehors la cloche des alarmes
Rassemblait les vieillards et les femmes en larmes.
L'habile ingénieur, par de sages travaux,
Opposait une digue aux menaces des eaux,
Tandis que par pitié les magistrats sévères
Écartaient de ces bords le désespoir des mères.
Les ouvriers nombreux, dont ils règlent l'ardeur,

Des mines d'alentour sondent la profondeur :
Dévouement sans espoir ! leur main découragée,
Par l'utile boussole à peine dirigée,
Ne creuse le rocher qu'avec un lent effort.
Ils appellent... Tout garde un silence de mort.
Le salpêtre deux fois s'allume, éclate et gronde ;
Son bruit détone au loin sous la terre profonde ;
C'est en vain : le bruit meurt, et l'espoir avec lui.
Déjà du second jour la dernière heure a fui,
La nuit s'achève, et l'ombre a fait place à l'aurore :
On s'arrête, on écoute, on n'entend rien encore.
« Hélas ! les malheureux, dans l'abîme plongés,
Perdent aussi leur plainte et leurs cris prolongés ;
Bientôt l'air, que leur bouche avidement respire,
A leurs poumons brûlants ne pourra plus suffire.
Suffoqués des vapeurs de l'étroit souterrain,
Par la soif consumés, dévorés par la faim,
L'un cherche, sous la voûte, aux bords de l'onde impure,
D'un cadavre récent l'effroyable pâture ;
Du pic laborieux l'autre ronge le fer,
Ou du flanc des rochers aspire un sel amer :
D'autres, aux profondeurs de ce gouffre homicide,
En hurlant, vont puiser une boisson fétide ;
D'autres, muets, l'œil fixe, et les traits sans couleur,
Du flambeau qui décroît observent la pâleur ;
Et chacun, abjurant des travaux inutiles,
Disait : « S'il faut mourir, mourons du moins tranquilles ! »
Tous, à ces derniers mots, tombent anéantis ;
Ils allaient périr tous ! L'un d'eux était mon fils.
« Ensevelis vivants dans l'ombre sépulcrale,

Il leur semblait encor revoir, par intervalle,
Le toit, qu'ils délaissaient au retour éclatant
De l'astre qui pour eux ne brillait qu'un instant,
Les bois accoutumés, le fleuve, la montagne,
Et le vallon paisible, où souvent leur compagne,
Le soir, en répétant quelque refrain joyeux,
Son enfant sur son sein, venait au-devant d'eux.
Mais Goffin vit encore, et sa persévérance
A tant d'infortunés tiendra lieu d'espérance.
Prodigue de secours et de soins consolants,
Il cherche à ranimer ses compagnons tremblants,
Implore tour à tour le frère pour le frère,
Le père pour son fils, et le fils pour son père,
Promet de les ravir à l'abîme profond...
Aucun d'eux ne se lève, aucun d'eux ne répond.
« Eh bien ! s'écria-t-il, lâches ! je vous pardonne...
« Viens, mon fils, travaillons pour qui nous abandonne.
« Ils sont tous des enfants ; sois homme pour eux tous ! »
Il s'arme, et les rochers ont mugi de ses coups.
Du fer qui les meurtrit ses mains sentent l'outrage ;
Son fils baise ses mains, en lui disant : Courage !
Quand un bruit plus sonore, éclatant sous le fer,
Annonce tout à coup les approches de l'air :
A ce bruit imprévu, la troupe se ranime ;
Tous les bras à la fois veulent percer l'abîme ;
Il s'ouvre... ô désespoir ! C'est le jour qu'on attend,
C'est la mort que l'on voit, la mort que l'on entend !
L'air embrasé frémit, se précipite et tonne ;
Du phosphore azuré la flamme tourbillonne...
Tous reculent d'horreur, et leur dernier flambeau

Les plonge, en s'éteignant, dans la nuit du tombeau.
« Amis, disait Goffin, à ce péril funeste,
« Essayons d'opposer la force qui nous reste.
« Si nul effort humain ne nous peut secourir,
« Nous reviendrons ici nous étendre et mourir. »
Il disait; mais sa voix n'était pas écoutée :
« Retire-toi ! criait la foule épouvantée;
« Ne nous impose pas des tourments superflus !
« Sans toi, depuis longtemps nous ne souffririons plus. »
Ils osent, les ingrats ! dans leur aveugle rage,
Prodiguer à Goffin la menace et l'outrage;
Que dis-je ? sur sa tête ils sont prêts à lever
L'instrument de labeur, qui les pourrait sauver.
Lui, sans trouble, et touché de leur seule infortune :
« Viens, mon fils, viens finir une vie importune !
Ils l'exigent ! eh bien ! livrons-les à leur sort;
En les privant de nous, précipitons leur mort. »
Alors vous eussiez vu redoubler les alarmes,
La menace expirer et se changer en larmes,
Et les séditieux, se traînant à genoux,
Crier, les bras tendus : « Goffin ! protégez-nous ! »
Quelques-uns, dans l'accès de leur morne délire,
Prolongeaient tristement un effroyable rire;
Quelques-uns promettaient à la Vierge des cieux
Et la sainte neuvaine et les dons précieux;
D'autres, avec ferveur, juraient par ses images
D'accomplir, les pieds nus, de longs pèlerinages;
Les orphelins, entre eux, se répétaient toujours :
« Nos mères sont au ciel, et veillent sur nos jours. »
Les enfants recevaient, avant l'heure dernière,

Les bénédictions, les larmes de leur père :
De leur père !... et mon fils mourait loin de mes bras,
Et l'adieu paternel ne le consolait pas.
« Mais le jeune Goffin lève un front intrépide;
Son cœur n'est point ému, son œil n'est point humide.
De leur abattement il les fait tous rougir :
« Est-ce à nous de pleurer, quand nous devons agir?
« Frappons; voici la route ! » Et sa voix consolante
A déjà raffermi leur force chancelante.
On le suit : plus d'effroi, plus d'oisive langueur;
L'espoir, aux bras lassés, rend toute leur vigueur.
Un bruit vague, ô transports ! a frémi sous la roche;
De moment en moment, il s'augmente, il approche;
L'oreille peut du fer compter les coups pressés;
La voix répond aux cris, des deux parts élancés;
Et le dernier effort va briser la barrière,
Qui de l'affreuse nuit séparait la lumière.
Les sombres flancs du roc s'entr'ouvrent, et le jour,
Par le bruit de la foudre, atteste son retour.
« Ils sont sauvés ! » s'écrie une foule enivrée.
— « Sauvés ! sauvés ! » répond la troupe délivrée.
Tous, au-devant du jour, s'élancent... Malheureux !
Songent-ils que la mort plane toujours sur eux?
Ils peuvent, au cercueil restituant sa proie,
Échappés aux douleurs, succomber à la joie;
L'air en poison subtil peut encor se changer;
Et le danger redouble, au terme du danger.
Les soins sont prodigués; l'art, prévoyant et sage,
Du trépas à la vie adoucit le passage.
Goffin veille, attentif, sur les communs destins :

Il songe à ses enfants, naguères orphelins;
Il embrasse en espoir son épouse fidèle;
Mais à ses compagnons il doit encor son zèle,
Et, sorti le dernier du gouffre ténébreux,
Son œil se lève au ciel et retombe sur eux. »
A ces récits, la bouche et l'oreille captives,
L'étranger oubliait les heures fugitives;
Et déjà pâlissaient les feux mourants du jour.
« Restez! dit le vieillard. Non loin de ce séjour,
Un banquet, signalant la fin de nos misères,
De nos fils délivrés doit rassembler les pères.
Là, vos yeux à loisir contempleront Goffin.
L'étoile de l'honneur pare déjà son sein;
La palme et les lauriers vont décorer sa tête. »
Il dit; et l'étranger, qui s'assied à la fête,
Admire dans Goffin, d'honneurs environné,
L'héroïsme ingénu, de sa gloire étonné.
Son cœur alors palpite, et semble enfin renaître;
Il est homme et Français [1], il se sent fier de l'être;
La joie épanouit son front moins abattu,
Et pour croire au bonheur il croit à la vertu.

1. On se souvient que le dévouement de Goffin date d'une époque où l'évêché de Liége faisait partie de l'Empire français. (*Note de l'auteur.*)

* LE PASSAGE

DU

GRAND SAINT-BERNARD

Chantres de la valeur, ô vous, bardes antiques !
Sortez de vos tombeaux, entonnez vos cantiques !
Des braves d'autrefois les faits sont éclipsés ;
Par des noms plus fameux leurs noms sont effacés :
De nos brillants exploits consacrez la mémoire,
Revenez, et pour nous chantez l'hymne de gloire !
Masséna frémissait, dans Gênes retenu,
Et, ne pouvant plus vaincre, était presque vaincu :
Des vaisseaux d'Albion la mer au loin couverte,
L'Autriche et ses soldats, tout conjurait sa perte,
Et cependant Mélas, faiblement arrêté,
Vient menacer les flots du Var épouvanté ;
Il marche, et sur ses pas l'étranger, qui s'avance
Envahit en espoir les champs de la Provence.
Rien ne peut enchaîner ses efforts triomphants...
Tout à coup la patrie appelle ses enfants :
A sa voix, des confins de la France alarmée,
Accourt et se rassemble une invincible armée.
Un instant voit former des bataillons nombreux,

Et Dijon les reçoit dans son sein orgueilleux.
Dans les murs de Milan, l'ennemi, sans alarmes,
Se croyait à l'abri du pouvoir de nos armes :
« Ces glaçons, disait-il, par le temps amassés,
Contre de vains efforts nous défendent assez... »
Qu'il tremble! Vous partez, élite formidable;
Et déjà vous marchez vers ce mont redoutable,
Cet énorme rempart, dont le sommet jaloux
Est la seule barrière entre la gloire et vous...
Eh! que dis-je? l'obstacle ajoute à votre gloire
Au delà de ces monts vous attend la victoire.
Les rochers escarpés, les gouffres entr'ouverts
L'âpreté des climats, l'inclémence des airs,
Les travaux, les dangers, rien ne vous intimide;
Vous surmonterez tout, Bonaparte vous guide.
Au milieu des frimas et des sables glacés,
Où les monts sur les monts s'élèvent entassés,
Le Saint-Bernard, couvert d'une neige imposante,
Porte jusques aux cieux sa tête éblouissante;
De ses rochers déserts la chaîne au loin s'étend.
L'oiseau fuit ces climats : jamais on ne l'entend
Saluer le matin, de son joyeux ramage;
Du silence éternel tout présente l'image.
Une douce verdure, un arbuste, une fleur,
N'y console jamais les yeux du voyageur,
Et souvent il frémit, en voyant sur sa tête
Le nuage effrayant qui porte la tempête.
Tout cède à nos guerriers : leur bouillante valeur,
Des Alpes va bientôt abaisser la hauteur :
Ils franchissent de l'œil ces orgueilleuses cimes,

Et marchent d'un pas ferme au bord des noirs abîmes.
Le bronze menaçant, organe des combats,
Franchit les rocs aigus, traîné par les soldats :
On les voit à l'entour, redoublant de courage,
Se disputer l'honneur d'aider à son passage ;
Et le tambour guerrier, de moments en moments,
Effraye au loin l'écho de ses longs roulements.
Plus d'un illustre chef, savant dans l'art d'Euclide,
Rend les moyens plus sûrs, la marche plus rapide.
L'un d'eux, connu déjà par de jeunes succès,
Gassendi, que distingue un nom cher aux Français,
Fait marcher ses soldats vers les forêts lointaines.
Le salpêtre embrasé déracine les chênes,
Ils tombent, et, creusés par une adroite main,
Ouvrent leurs vastes flancs à nos foudres d'airain.
Par les secours de l'art, cette arme meurtrière
Vers les sommets glacés arrive la première.
A sa suite bientôt, volant de toutes parts,
On affronte la mort sur d'humides remparts ;
Mais la nuit qui s'abaisse enchaîne enfin l'audace :
On s'étend sur des lits de gravier et de glace,
Et les froids aquilons, soulevant les frimas,
Commencent dans les airs leurs nocturnes combats.
Bonaparte lui-même agit, dispose, ordonne,
Ranime les guerriers que la force abandonne,
Les nomme ses amis, ses enfants, ses soutiens,
S'occupe de leurs maux et ne sent plus les siens.
C'est en vain que, pour lui, d'une main empressée,
Loin du souffle des vents, une tente est dressée :
« Eh ! ne savez-vous pas, s'écria le héros,

Que le champ de bataille est mon lit de repos?
Loin de moi les conseils d'une lâche inertie!
Ensemble, compagnons, sur la neige endurcie,
Nous attendrons le jour, et nous vaincrons!» Il dit.
A ce noble discours, son armée applaudit:
Le soldat enflammé sent croître son courage;
Il chérit ses travaux, quand son chef les partage.
  A peine le soleil, de ses premiers rayons,
En rubis éclatants transformait les glaçons,
Que nos braves, debout, pleins d'une ardeur guerrière,
Remerciaient déjà le dieu de la lumière.
Ils marchent : tout fléchit, les volcans sont moins prompts,
Ils s'ouvrent des chemins, creusent les durs glaçons.
Plus le but se rapproche, et plus l'ardeur s'anime :
Encore un pas, du mont ils ont touché la cime.
  Qui l'eût dit, qu'un séjour sauvage, inhabité,
Serait ton sanctuaire, ô tendre humanité!
Et que nos défenseurs, dans des lieux plus paisibles,
Pourraient goûter l'oubli de leurs travaux pénibles!
Une main charitable, avec empressement,
Offrant à leurs besoins un solide aliment,
Remplissant d'un vin pur la coupe hospitalière,
A leur corps fatigué rend sa vigueur première.
  Oui, parmi les glaçons et les rochers affreux,
Unis par leurs vertus, des mortels généreux
Vivent dans la retraite, et leur bonté propice
A tous les voyageurs ouvre un pieux hospice.
Ils ne s'imposent point des jeûnes rigoureux;
Le cilice, la haire, y sont bannis loin d'eux :
Libres de tant d'erreurs, loin des lieux où nous sommes,

Ils servent l'Éternel, en secourant les hommes;
Leur temple est la nature : au Dieu des nations,
Ils offrent pour encens de bonnes actions.
Ces saints religieux, pour seconder leur zèle,
Nourrissent l'animal caressant et fidèle,
Que le Ciel bienfaisant, qui daigna nous former,
Créa pour nous servir, surtout pour nous aimer.
Eux-mêmes ont dressé cette meute intrépide :
De rochers en rochers, d'une course rapide,
Elle parcourt ces lieux, et, portés par les vents,
Si des cris douloureux, de longs gémissements
Retentissent au loin dans ce vaste silence,
Le chien frappé s'arrête : il écoute et s'élance...
Hélas ! pendant la nuit, lorsque le voyageur
S'avance, en frissonnant et pâle de frayeur,
Le perfide chemin, que la neige recouvre,
Sous ses pas égarés se dérobe et s'entr'ouvre.
Le dogue entend ses cris, il accourt, et soudain,
Se frayant sous la neige un pénible chemin,
Fatigué, haletant, vers les bords le ramène.
S'il ne peut réussir, si son ardeur est vaine,
Il revient aussitôt, inquiet et plaintif,
Sollicite, avertit son gardien attentif :
On entend ce langage, et les bons solitaires,
Dans tous les malheureux croyant servir des frères,
Du voyageur mourant viennent sauver les jours,
Ou, du moins, si la Parque en a borné le cours,
Empêchent que son corps, privé de sépulture,
Aux vautours du désert ne serve de pâture.
  Nos guerriers, de ces monts mesurant la hauteur,

Promènent autour d'eux un œil contemplateur;
Mais surtout, vers les murs de l'antique chapelle,
Un charme involontaire en secret les rappelle.
Dès qu'ils portent leurs pas dans ce lieu révéré,
D'un saint recueillement leur cœur est pénétré;
Tant la religion, dans son culte épurée,
Est pour tous les mortels consolante et sacrée!
  Mais déjà leur valeur se lasse du repos;
Leur âme impatiente a besoin de travaux.
L'ermite hospitalier, dans la route, les guide :
Tout à coup, à l'aspect de la pente rapide,
Le soldat étonné s'arrête... « Mes amis,
Sont-ce là les exploits que vous m'aviez promis?
Dit le héros; eh quoi! votre audace s'effraye?
Le chemin?... Suivez-moi! c'est ainsi qu'on le fraye. »
Il dit, et, de son corps pressant le dur gravier,
Glisse rapidement et descend le premier.
Tremblez, fiers ennemis, la victoire est certaine!
Le soldat suit son chef, et déjà, dans la plaine,
Notre armée, au milieu des cris et des transports,
S'avance triomphante, après de longs efforts.
  Secouant les frimas de sa tête blanchie:
« Quoi! dit le dieu des monts, ma barrière est franchie!
Le superbe Annibal, fameux par tant d'exploits,
Viendrait-il me braver une seconde fois?...
Mais non; il ne guidait que des troupes avides,
Mercenaire ramas de barbares Numides,
Insatiables d'or plutôt que de lauriers;
Je voyais des brigands, et je vois des guerriers.
Plus généreux appuis d'un chef plus magnanime,

Je crois les reconnaître, au feu qui les anime :
Oui, voilà ces Français, ce peuple de héros,
Dont le nom glorieux a troublé mon repos ! »
Il parle : les échos, de colline en colline,
Dans Milan consterné portent sa voix divine,
Et l'aigle des Césars, en proie à la terreur,
Reconnaît Bonaparte et cède à son vainqueur.

---

*LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

AVANT-PROPOS

Parmi tant d'événements rapides et mémorables, qui feront d'âge en âge l'entretien et l'admiration des siècles, aucun n'a plus d'importance que la journée d'Austerlitz; journée immortelle, où la Fortune pesait dans la balance des combats les destins de plusieurs nations. Je sais que ce grand tableau méritait une main plus habile; mais peut-être l'indulgence me tiendra compte de mes efforts.

Au lieu de puiser les sujets de nos poèmes aux sources presque taries de l'antiquité; au lieu de chercher nos personnages parmi des peuples qui nous sont étrangers, pourquoi ne choisirions-nous pas une époque plus récente et d'un intérêt plus puissant et plus général? On objectera qu'il en est des grands événements comme des sentiments vifs, qu'on ne peut fidèlement retracer, à moins que le temps ne les ait mis à quelque distance. La meilleure réponse à cette objection serait la belle épître où Boileau a célébré le passage du Rhin, *en vers dignes de la plus sublime épopée, si nous n'étions forcés*

de convenir qu'où il a réussi, beaucoup d'autres pourraient échouer.

Mais si la difficulté de célébrer des événements contemporains épouvante les muses françaises, ne leur reste-t-il pas des sujets nationaux dont l'époque est assez reculée pour laisser à la poésie le champ le plus libre? D'où nous vient cette insouciance répréhensible, je dirais presque coupable? Est-ce que les Charlemagne, les Nemours, les Philippe-Auguste ne sont pas tout aussi poétiques que la plupart des héros ou des demi-dieux de la fabuleuse antiquité? Les poètes anciens étaient plus religieux à leur patrie : Homère n'a point choisi son héros chez les Latins; Virgile n'a point pris le sien parmi les Grecs. Puisées plus près de nous, nos couleurs seraient plus vraies, puisque les personnages et le lieu de la scène nous seraient mieux connus; et, d'un autre côté, les belles actions nationales, revêtues du charme des beaux vers, arriveraient plus imposantes à l'œil de la postérité.

Puisque notre faiblesse semble désormais nous défendre l'épopée, efforçons-nous du moins de faire quelque pas dans ce beau domaine : attachons nos vers à des sujets héroïques, où la poésie descriptive, *renonçant à être employée comme l'objet principal, formerait un heureux accessoire. Nous ne bannirions point le merveilleux; et pourquoi se priver d'une richesse? il suffirait de l'employer avec sobriété, et toujours en proportion avec l'étendue et l'importance du sujet. J'ai cru ne pas devoir me l'interdire dans celui que j'ai traité : il m'a semblé que l'ombre de Pierre le Grand, ce génie fon-*

dateur de la Russie, apparaissant à son ancien peuple quelques heures avant le combat, et s'efforçant de l'en détourner, donnerait à mon ouvrage une couleur plus dramatique. C'est la seule fiction que je me sois permise sur une matière, où le merveilleux est dans les faits eux-mêmes. Ce n'est plus le Jupiter antique, tenant en main ses balances d'or : c'est un dieu qui conduit tout, prévoit tout, maîtrise le sort, ordonne la victoire, donne aux actions le vol de la pensée, et enfante prodiges sur prodiges : ce dieu, c'est le génie ; toutes les divinités allégoriques s'éclipsent devant lui ; il remplit tout de sa grandeur simple et majestueuse.

J'ai resserré mon sujet dans des bornes étroites, parce que le genre admiratif ne fixe pas longtemps l'attention. Pour donner à ce morceau plus de développements, il aurait fallu peindre les grands résultats de cette grande bataille, son influence politique sur le sort des peuples ; mais j'ai senti qu'une pareille entreprise était au-dessus de mes forces, et je me suis rappelé le conseil d'Horace :

. . . . Quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

J'hésite à donner le nom de poème *à cette production, qui n'a guère que l'étendue de l'épître ; mais la langue française n'a point de termes pour exprimer* petit poème : *les Italiens ont* poemetto.

Je n'ai pas cru devoir faire entrer dans mes vers les noms des généraux et des officiers, qui se sont illustrés

à cette journée : on sait qu'une semblable énumération n'a pas réussi à Voltaire dans le poème de Fontenoi, *que des critiques, trop sévères peut-être, ont appelé* une élégante gazette en vers. *Il eût été, en outre, également difficile de ne point omettre ou de choisir; et enfin parmi ces noms il en est plusieurs moins favorables à la poésie que chers à la victoire. Mais chacun de nos héros n'est-il pas nommé, dès que l'on parle de gloire et de valeur?*

En un sujet de cette nature il était facile d'employer la louange, sans descendre à la flatterie; la vérité elle-même y ressemble quelquefois à l'exagération : cela n'est point la faute du poète. L'hyperbole n'agrandit point ce qui est grand, elle le diminue. D'ailleurs, c'est toujours noblement qu'il faut louer des actions nobles. Malheur à l'écrivain qui emprunte le langage des courtisans! il salit les lauriers qu'il touche, il indigne le grand homme qu'il veut flatter : en cherchant la gloire et la faveur, il ne rencontre que la disgrâce et l'ignominie. Le poète qui ne fait point de son art un métier a toujours présent à la pensée ce beau mot de La Bruyère : Ce sont les faits qui louent.

---

* LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

Que de faits éclatants sollicitent ma voix !
Que d'exploits effacés par de plus grands exploits !
Si, de l'antique Homère, imitateur fidèle,
Je pouvais m'emparer de sa lyre immortelle,
O France ! je dirais comment ton noble sein
D'innombrables soldats se hérissa soudain,
Tel qu'on a vu jadis la thébaine poussière
Enfanter pour Cadmus une moisson guerrière ;
Je dirais Albion et ses conseils pervers ;
Le Danube vaincu mugirait dans mes vers ;
Je peindrais Ulm, témoin de tant de funérailles,
Abaissant devant nous l'orgueil de ses murailles.
Mais comment égaler le poète d'Hector !
Qu'un grand homme, du moins, soutienne mon essor :
La voix des nations m'a raconté sa gloire ;
Muse, viens m'inspirer l'hymne de la victoire,
Et puissé-je, enflammé par un sujet si beau,
Des lauriers du vainqueur détacher un rameau !

La nuit, du haut des airs lentement descendue,
Des plaines d'Austerlitz embrassait l'étendue,

Et fermait un moment la lice des combats;
Les Russes effrénés, dans leurs bruyants éclats,
Interrompaient au loin le calme des ténèbres :
Lorsque triste, et le front ceint de voiles funèbres,
Une ombre magnanime, interprète du sort,
S'élança tout à coup du séjour de la mort.
C'était ce czar fameux, dont la longue industrie
Du Tartare grossier polit la barbarie;
La hache de Sardam chargeait encor son bras :
« Arrêtez ! cria-t-il, où courez-vous, soldats?
Quoi ! l'or injurieux qu'a versé l'Angleterre,
Peut vous précipiter dans une injuste guerre !
Hélas ! j'ai donc en vain, sur l'empire des Czars,
Fait briller si longtemps le pur flambeau des arts !
La torche incendiaire, armant votre furie,
Va seule désormais éclairer ma patrie !
Osez-vous, dans leur gloire, attaquer des Français?
Avez-vous oublié leurs éclatants succès?
Un héros les conduit.... Phalanges obstinées,
Fuyez, n'attendez pas L'HOMME DES DESTINÉES[1] ! »
Inutiles accents ! leur fureur n'entend pas
Ces avis prononcés par la voix du trépas.

Tandis qu'un vain orgueil les trompe et les anime,
NAPOLÉON, qu'enflamme un espoir magnanime,
Repousse du sommeil les stériles pavots :
A travers la nuit sombre il poursuit ses travaux;

1. Les peuples du Nord ont nommé Napoléon *l'Homme du Destin.* (*Note de l'auteur.*)

Son active insomnie a préparé sa gloire,
Et déjà sa pensée enfante la victoire.

Mais un autre garant offert par le Destin
Prédit à nos guerriers un triomphe certain.
Anniversaire auguste! époque fortunée!
Ils volent au combat, dans la même journée
Où la France ravie, oubliant tous ses maux,
Du titre d'EMPEREUR salua son héros.
Tout le camp jette un cri : du chaume qui pétille,
Sur les mousquets ardents, la flamme éclate et brille;
Aux ennemis troublés elle annonce leur sort :
Ces clartés sont pour eux les lueurs de la mort.

Cependant des Français le guide infatigable
Dispose du combat l'appareil redoutable,
Parcourt ces bataillons, sous son regard formés,
Et de leur nom de gloire il les a tous nommés.
Mais, tandis qu'en leurs yeux le courage rayonne,
Et que leur sang guerrier dans leurs veines bouillonne,
Ne vois-je pas frémir d'un généreux courroux
Ceux qu'un jaloux destin réserve aux derniers coups!
De leurs pleurs belliqueux leurs armes sont baignées,
Et le glaive s'irrite en leurs mains indignées;
Une noble rougeur se répand sur leurs fronts :
Les postes sans péril sont pour eux des affronts.
Guerriers, consolez-vous : pour mériter la gloire,
Votre plainte héroïque égale une victoire.

Enfin le jour a lui : l'armée aux larges flancs,

En ligne formidable, a déployé ses rangs.
Le signal est donné. Le fougueux Moscovite
En tumulte déjà court et se précipite;
Déjà, pour l'attaquer, je vois de toutes parts
S'avancer nos soldats en mobiles remparts;
Je vois, à pas égaux, marcher inébranlables
Nos bataillons nombreux, serrés, impénétrables.
L'écho lointain des monts, des rochers, et des bois,
Prolonge de l'airain la foudroyante voix :
L'airain dévastateur, d'une bouche enflammée,
Vomit au loin la mort, dans des flots de fumée.
On s'approche, et bientôt corps à corps on combat :
Le fer résiste au fer, le soldat au soldat;
Le sol a disparu sous l'épaisse mêlée;
Du poids des combattants la campagne accablée
Tressaille sous les bonds des rapides coursiers :
L'un sur l'autre accourant, des centaures guerriers
S'entre-choquent.... Ainsi deux énormes nuages,
Dont les flancs ténébreux couvent de noirs orages,
Terribles, se heurtant, se brisant dans les airs,
Font au loin rejaillir la foudre et les éclairs.
Là, menaçant de loin, le bronze éclate et tonne;
Ici frappe de près le poignard de Bayonne;
Le glaive ardent frémit; de mille combattants,
Le sabre fait voler les débris palpitants :
L'un, espérant tromper la fatale poursuite,
D'un coup déshonorant est frappé dans sa fuite;
L'autre, que les coursiers ont foulé sous leurs pas,
Implore du vainqueur le bienfait du trépas;
Luttant contre la mort, d'autres mordent l'arène :

On tombe, on se relève, on retombe, on se traîne.
Oh! combien d'ennemis vaincus, blessés, mourants,
L'un par l'autre écrasés, l'un sur l'autre expirants!
Que de drapeaux conquis! que d'aigles prisonnières!
Une heure a vu tomber des légions entières;
Et des Russes tremblants les stériles efforts
Ne nous opposent plus que des remparts de morts.

A ce funeste aspect, poussant des cris de rage,
L'escorte d'Alexandre ose affronter l'orage;
Sur nos rangs étonnés elle fond en courroux,
Les enfonce.... Orgueilleux, dites, espériez-vous
Tenir quelques instants la fortune en balance,
Et de NAPOLÉON tromper la vigilance?
Tremblez! il est partout. Un seul de ses regards
Ranime les soldats, soutient leurs étendards :
Il a parlé... Volez, troupe fière et terrible,
Que sa voix décora du surnom d'INVINCIBLE;
Volez; qu'à votre aspect, dans leur course arrêtés,
Ces vainqueurs d'un moment tombent épouvantés!

Du jeune Constantin l'impétueuse élite
S'élance, et le Français par l'obstacle s'irrite.
Tel un fleuve rapide en sa course emporté,
Par les débris d'un roc, un moment arrêté,
Soulève, en bouillonnant, tous ses flots qu'il amasse,
Tombe de tout son poids sur cette énorme masse,
La détache, l'entraîne en son sein furieux,
Et poursuit fièrement son cours victorieux :
Ainsi de nos guerriers la rage redoublée

Heurte, renverse, entraîne une foule accablée;
Et Constantin, fuyant devant nos étendards,
Va conter sa défaite à la cité des Czars.

Épouvanté du sang qui rougit sa victoire,
Le bras vainqueur s'arrête; il interrompt sa gloire:
Au carnage succède un terrible repos,
Et la Destruction laisse tomber sa faux.
Mais de nos ennemis les aigles palpitantes
Se soulevaient encor sur leurs ailes sanglantes;
D'arrogants bataillons, par un dernier effort,
Rassemblaient leurs débris dans les champs de la mort,
Et se flattaient, du moins, méditant notre perte,
D'engloutir nos lauriers dans leur tombe entr'ouverte.
Vain orgueil! indigné d'un espoir insolent,
NAPOLÉON saisit le glaive étincelant:
Il paraît! tout a fui. Des plaines désolées
Nos ennemis chassés tombent dans les vallées,
Dans les marais profonds, où s'étend sous leurs yeux
La sombre et vaste horreur des lacs silencieux:
Ils mesurent au loin l'épouvantable espace,
Et s'avancent, tremblants, sur des plaines de glace.
O funeste refuge! ô déplorable sort!
La mort est sous leurs pas, sur leur tête est la mort.
J'entends déjà mugir les bronzes en furie:
Sous leurs coups redoublés, la glace éclate, crie,
S'ouvre...., et la profondeur des gouffres dévorants
A soudain englouti des monceaux de mourants.
Leur lamentable voix, sous l'onde, s'est perdue;
Un silence de mort règne dans l'étendue:

Moins triste, se déploie à l'œil épouvanté
Des marais stygiens la morne immensité.

Quelques infortunés, échappés à leur perte,
Erraient, pâles d'horreur, sur la rive déserte,
Et, par des pleurs sanglants expiant leur orgueil,
Se souvenaient alors qu'avant ce jour de deuil,
L'ombre auguste avait dit : « Phalanges obtinées,
Fuyez, n'attendez pas L'HOMME DES DESTINÉES ! »

Mais déjà l'olivier, que fait fleurir la paix,
Répand sur le Germain son ombre et ses bienfaits :
Des fils de la Néva consolant la défaite,
La pitié du vainqueur protège leur retraite.
Vous, qu'enlevait la guerre à vos lointains climats,
Vous reverrez encor vos déserts, vos frimas;
Vous ne gémirez point aux terres étrangères :
Heureux, vous vieillirez sous le toit de vos pères !
Le Français triomphant est l'ami du vaincu :
Sa haine, à son courroux, n'a jamais survécu :
Il plaint ses ennemis, et, pleurant sa victoire,
Obtient par sa bonté le pardon de sa gloire.

Magnanimes héros, par un héros conduits,
De vos brillants efforts cueillez en paix les fruits,
Respirez un moment du fracas des batailles;
Sur le char des vainqueurs rentrez dans nos murailles :
La France vous attend ! Ne la voyez-vous pas
D'hommages et de vœux environner vos pas ?
Le peuple impatient vous prépare des fêtes;

De palmes et de fleurs il veut ceindre vos têtes.
Oh ! comme avec transport tous les yeux à la fois,
Dans vos yeux belliqueux ; chercheront vos exploits !
Venez tous, contemplez de vos regards avides
L'illustre compagnon de vos travaux rapides :
Vous l'avez vu, bravant la fureur des hivers,
S'associer aux maux que vous avez soufferts ;
Voyez quelle splendeur aujourd'hui l'environne !
Voyez le diadème et la double couronne
Couvrir ce front guerrier, que le casque a pressé !
Venez, objets chéris de son zèle empressé,
Approchez ; il est temps que sa main vous partage
De vos fiers ennemis l'opulent héritage :
Ces trésors, par vos mains noblement recueillis,
Iront charmer les jours de vos parents vieillis.
Et vous, de qui le sang cimenta la victoire,
Vous, de qui nos regrets consacrent la mémoire ;
Que l'insensible mort, que le cercueil jaloux
Laissent du moins passer nos soupirs jusqu'à vous !
Et tant que l'on verra, prêt à clore l'année,
Décembre ramener sa seconde journée,
L'autel fera fumer l'encens religieux,
Les hymmes du trépas monteront vers les cieux,
Et les honneurs, rendus à vos saints mausolées,
Réjouiront encor vos ombres consolées.

LES

EMBELLISSEMENTS DE PARIS

Pièce qui a remporté le premier accessit,
au jugement de la seconde classe de l'Institut,
dans le concours de 1811.

> **Imperium est Jovis,**
> **. . . . .**
> **Cuncta supercilio moventis.**
> **Hor. lib. III, od. 1.**

Ils ne sont plus, ces jours, où des rois avilis,
En un lâche repos dormaient ensevelis :
Du héros souverain, l'infatigable zèle,
Rassemble l'univers dans sa France immortelle;
Il peut tout, et d'un mot, au sein de nos remparts,
Des tributs de la guerre il enrichit les arts!
Venez, bronzes soumis, dépouille des batailles,
En pyramide altière embellir nos murailles;
Venez, du vieux soldat, frapper les yeux ravis;
Que du bras qui lui reste il vous montre à ses fils!
Tombe aux champs de Rosbach, insolent témoignage,
Qui d'un jour de revers éternisais l'outrage!
Glaive de Frédéric! brille au temple de Mars!
Livre-nous, ô Memphis! tes monuments épars;
Et, vous, marbres conquis dans la superbe Rome,

Vers la grande cité précédez le grand homme!
  Peindrai-je, aux flancs neigeux de l'Apennin soumis,
Sur l'abîme, à sa voix, les chemins affermis?
A travers les sommets perdus dans les nuages,
Le verra-t-on frayer d'audacieux passages;
Partager aux cités l'urne immense des eaux;
Sous la terre profonde étendre les canaux,
Et, traçant au commerce une route hardie,
Rapprocher les confins de la France agrandie?...
Mais Paris me rappelle, et mon œil satisfait
De sa splendeur utile, admire le bienfait,
Des gothiques réduits la masse informe et sombre,
Voit le soleil percer les vapeurs de son ombre;
De ponts majestueux le fleuve est couronné:
Le rivage s'enchaîne au rivage étonné;
La fontaine s'épanche, et le quai se déploie;
L'espace s'élargit dans la publique voie;
Les pieux hôpitaux dotent la pauvreté;
Les marchés abondants nourrissent la cité;
Et Cérès établit ses granges opulentes,
Où Mars amoncelait ses armures sanglantes [1].
Seine, réjouis-toi! prodigue de trésors,
Le canal tutélaire, épanché sur tes bords,
Fait voguer jusqu'à nous les fruits de l'industrie,
Enrichit de ses flots la Naïade appauvrie,
Épure au loin les airs, et, dans Paris charmé,
Arrête l'incendie en son vol enflammé.

1. Greniers d'abondance, sur le terrain de l'Arsenal. (*Note de l'auteur.*)

Pour enchanter les yeux, un luxe moins austère
Imprime à ses travaux un plus doux caractère;
Arrondit ces contours, où l'œil doit voir encor
Des filles d'Hespérus éclater les fruits d'or [1];
Dessine ce jardin, vaste et savant domaine,
Qu'embellit de ses dons une Flore lointaine;
Agrandit cette enceinte, où, le soir, quelquefois,
Des enfants de Bruno revient gémir la voix;
Rajeunit ce palais, d'imposante mémoire,
Qu'éleva Médicis, dans les jours de sa gloire;
Et, non loin, déployant nos pompeux boulevards,
Ouvre une lice immense à la course des chars.
Rien ne reste imparfait : ce Panthéon célèbre,
Qui menaçait Paris de sa chute funèbre,
Moderne Capitole à la mort consacré,
Par d'utiles efforts s'élève rassuré;
Et, sa houlette en main, la Bergère céleste,
Dont Nanterre cachait l'hermitage modeste,
Protège encor, du haut de son temple immortel,
La ville du héros, qui protégea l'autel.
Superbe, et délivré de la rouille des âges,
Ce Louvre, désormais l'orgueil de nos rivages,
Ce Louvre, qui, longtemps solitaire, avili,
Accusa de nos rois l'héréditaire oubli,
S'achève; et, consolé de ses affronts antiques,
Aux noces du monarque il prête ses portiques.
Dans son sein protecteur, éclatent, rassemblés,
Les chefs-d'œuvre rivaux, parmi nous appelés:

1. L'Orangerie projetée. (*Note de l'auteur.*)

Et tous ces monuments de gloire et de conquêtes,
Gages de nos combats, embellissent nos fêtes.
Oh ! quels grands souvenirs viennent planer sur eux !
Le généreux enfant du guerrier généreux,
Sur le bronze amolli, sur la pierre animée,
D'un père à chaque pas trouve la renommée.
A cent jours de victoire, il assiste en un jour :
Le passé, le présent, lui parlent tour à tour.
La Colonne éclatante, et dans l'air élancée,
Atteste de Trajan la grandeur surpassée.
Les voilà ces parvis, où l'éloquent burin,
Sur des pilastres d'or et des tables d'airain,
De tant de morts fameux doit graver la mémoire,
Et raconter aux yeux leur immortelle histoire !
Plus loin s'élève et brille un Arc triomphateur,
Dont Septime lui-même eût envié l'honneur !
Là semblent tressaillir, devant la noble enceinte,
Ces bronzes, dont Lysippe enorgueillit Corinthe,
Ces Coursiers voyageurs, conduits par leurs destins,
De la Ville éternelle aux murs des Constantins,
Et qui, formés jadis pour le char de la Gloire,
Sont venus jusqu'à nous, de victoire en victoire.
  Le Tibre a, de la Seine, envié la splendeur :
« Sans le fils du héros, où serait ma grandeur ?
A-t-il dit. O Lutèce ! ô cité souveraine !
Triomphe ! Dépouillant l'auguste nom de reine,
Des Dieux et des Césars l'imposante cité,
Te transmet sa puissance et son éternité. »

LE CHANT DE VIRGILE

SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME

L'airain sonnait : le bronze, éclatant dans les airs,
De la naissance auguste informait l'univers.
Rome fut attentive ; en ses nobles ruines,
Tressaillit la cité que fondèrent les Dieux ;
Et l'aigle des sept collines
Poussa trois cris vers les cieux.

Le Pausilippe, au fond de la grotte lointaine,
Les répéta trois fois : et l'immortel rameau
Du rival de Mélésigène [1]
Frémit longtemps sur son tombeau.

Lui-même, reprenant cette lyre inspirée,
Qui n'a point oublié le nom de Marcellus,
Il s'élance, couvert de la nue azurée,
Des champs de Parthénope aux monts de Romulus.

1, On se souvient qu'Homère, né aux bords du fleuve Mélès, portait, avant sa cécité, le nom de Mélésigène. (*Note de l'auteur.*)

O Capitole! sous ta voûte,
Il vient chanter l'hymne aux Romains!
Du fond de ses roseaux, le Tibre ému l'écoute,
Et l'urne d'or est prête à tomber de ses mains.

« Reprends, cité de Mars, dit le chantre d'Énée,
La pourpre souveraine et l'orgueilleux faisceau :
Cesse de déplorer ta gloire détrônée,
Tes temples en poussière, et tes Dieux au tombeau.

« Sois toujours cette ville auguste et fortunée,
Qu'à la mère des Dieux comparaient mes accents [1],
Quand, reine de l'Olympe, et de tours couronnée,
Des rois de l'univers elle accueillait l'encens.

« Le Louvre a triomphé du divin Capitole :
Lutèce est, en ce jour, la Rome d'autrefois;
Mais Rome est fière encor de régner, sous ses lois,
Et, du trône du monde, un berceau la console.

« Sur ce berceau chéri des Dieux,
Sont apparus, dit-on, des signes prophétiques :
Ainsi qu'aux jours antiques,
Un astre inattendu s'est levé dans les cieux [2].

« L'hiver s'enfuit, aux monts de la Scandinavie;
Le soleil, père de la vie,

1. Virgile, *Énéide.* (*Note de l'auteur.*)

2. Découverte d'une nouvelle étoile, peu de jours avant la naissance de S. M. le roi de Rome. (*Note de l'auteur.*)

A redoublé l'éclat de son disque enflammé ;
Et la saison de l'espérance,
Jalouse d'assister au bonheur de la France,
Remonte, avant le temps, sur son char embaumé.

« De lauriers et de fleurs la tête environnée,
Viens ouvrir désormais la marche de l'année,
Mois consacré jadis à l'amant de Vénus[1] !
Triomphe, et ressaisis ta guirlande flétrie
Que posa l'ami d'Égérie
Sur le double front de Janus !

« Du temple de ce Dieu portes étincelantes !
Fermez-vous à jamais ! Cachez à l'œil mortel
Le char de fer, le glaive, et les haches sanglantes,
Et du terrible Mars l'inexorable autel.

« Le seuil d'airain, scellé des mains de la Victoire,
Recevra les tributs de l'univers soumis ;
Là, César, au repos condamné par sa gloire,
Verra se prosterner ses derniers ennemis.

« Là viendront expirer les haines sanguinaires,
Les discordes incendiaires,
Et les homicides complots ;
Là, viendra se briser la rage
De cette nouvelle Carthage,
Turbulente comme ses flots.

1. On sait que, jusqu'au règne de Numa, le mois de mars était le premier de l'année.

Ivrès d'une joie insensée,
Ils avaient dit, dans leur pensée :
« Sa race avec lui doit finir.
« Il mourra, le Dieu de la terre !
« Son trône solitaire,
« Comme sans héritier, sera sans avenir. »

« Mais leur espoir s'enfuit, tel qu'une ombre légère.
De César le fils adoré,
Magnanime héritier des vertus de sa mère,
Du monde est le lien sacré.
Seine ! embellis tes bords, pour la Reine chérie ;
Pose ton urne à ses genoux !
Terre d'hymen, heureuse Austrie !
Cueille pour l'ombrager les myrtes les plus doux !

« Par elle, et le Danube, et l'Oder, et la Sprée,
Ont aux flots du vieux Tibre associé leurs eaux ;
Par elle, l'olivier d'Astrée,
Sur l'univers, Romains, balance ses rameaux.

« Pourquoi l'arrêt des destinées,
De ma gloire enchaînant le cours,
A-t-il donc placé mes journées
Si loin de ces illustres jours ?
Rome, ô jeune César ! sous ton règne prospère,
Ne m'eût point vu, de mon vieux père,
Redemander les Dieux et les champs envahis ;
Exilé pour jamais de son rustique empire [1],

1. *Mea regna*. Ecl. I. (*Note de l'auteur.*)

Mélibée, en pleurant, n'eût point dit à Tityre :
« Heureux vieillard! tes champs ne te sont point ravis. »

L'Ombre, à ces mots, retourne au sein du mausolée.
Dans les airs lentement sa voix s'est exhalée,
Comme le dernier son d'un luth mélodieux,
Ou comme cette odeur d'immortelle ambroisie,
Dont la brillante poésie
Parfume la trace des Dieux.

* L'ANNIVERSAIRE

DE LA

NAISSANCE DE S. M. LE ROI DE ROME

Les campagnes du ciel brillaient d'or et d'azur,
Et l'astre d'Orient, sur les pas de l'Année,
Ramenant par la France une illustre journée,
Se levait dans les airs, plus riant et plus pur.
En ces instants, du haut de la voûte sacrée,
On dit que de nos murs la Patronne adorée,
Invisible, s'ouvrit un lumineux chemin,
Et descendit vers nous, des palmes à la main.
Dans ses yeux rayonnaient la joie et l'espérance;
L'abeille symbolique, attribut de la France,
Voltigeait autour d'elle, en bourdonnant essaim,
Et la rose des champs parait encor son sein.
Elle a touché la terre, et sa sainte houlette
Ouvre devant ses pas la royale retraite.
  Louise sommeillait, sous l'or de ses lambris :
L'illusion d'un songe, à ses sens attendris,
Venait de retracer les heures de souffrance,

1. *Almanach des Muses*, 1813, p. 50.

Où ses larmes payaient le bonheur de la France.
Rendue à ces moments si cruels et si doux,
Elle voyait encor la pâleur d'un époux;
Elle entendait encor ce cri : « *Sauvez la mère!* »
« Jeune reine, lui dit la céleste Bergère,
Lève-toi, viens au temple, en ce jour solennel,
Présenter avec moi ton fils à l'Éternel!
Je protégeais ce fils, même avant sa naissance;
Pour lui, dans tes jardins, de parfums embaumés,
Des soleils du printemps je hâte l'influence;
Pour lui, mes doux agneaux, symbole d'innocence,
En paisibles coursiers désormais transformés,
Captivent le regard des habitants charmés.
J'ai fêté dans les cieux ta pompe nuptiale;
Un jour, je reviendrai, sur le front de ton fils,
Étendre de mes mains cette onction royale,
Que des cieux autrefois j'apportai pour Clovis. »
  Elle dit, et posant la palme tutélaire
Sur ce berceau, chargé des destins de la terre,
Remonte avec lenteur au céleste parvis.
Des prophètes sacrés la troupe réunie,
Redit ses plus beaux chants d'allégresse et d'amour,
Et des lyres du Ciel l'ineffable harmonie,
De l'instant fortuné salua le retour.
Jérémie, essuyant ses larmes prophétiques,
De sa Jérusalem oublia les malheurs;
Il chantait, et sa harpe aux lugubres cantiques,
Pour la première fois, se couronna de fleurs.

VARIANTES

EMMA ET ÉGINARD

La première édition de ce poème, imprimé à la suite de *Belzunce* (Paris, Giguet et Michaud, 1808, in-18), nous fournit des variantes que nous avons recueillies, en laissant de côté celles qui ne portent que sur des mots.

Muse d'amour et de mélancolie....
Enseigne-moi les plus magiques airs
Et rends ma voix harmonieuse et pure...
Écoutez-moi, cœurs tendres! cœurs aimants!

. . . .

Calme, il laissait respirer la victoire
Et savourait une plus douce gloire.
Antiques Francs! votre roi généreux
Se reposait, en vous rendant heureux.
La jeune Emma, fille de sa tendresse,
Beauté sans fard, naïve enchanteresse,
Depuis six mois, embellissait la cour.
Tout potentat va la priant d'amour...
Vœux superflus! Éginard a charmé
Ce cœur naissant, qui s'ignorait encore.
Il est aimable, il aime, il est aimé!
Fiers paladins que noblesse décore,
Princes et rois, il vous efface tous.
Hélas! du sort inflexible et jaloux,
Dès son jeune âge, il devint la victime...
Mais Éginard est riche autant que vous...
Les deux amants, des voiles du mystère,

S'enveloppaient... Leur innocent détour
Savait tromper l'œil vigilant d'un père...
Tant qu'autour d'eux brillait l'astre du jour,
Respect profond déguisait leur amour...
Dans les jardins, s'élève solitaire
Un pavillon, retraite de la paix;
Le vaste chêne, aux feuillages épais,
Verse à l'entour son ombre centenaire.
Humble séjour! Emma te décorait.
Là, chaque soir, sous le balcon discret,
Seul confident de son ardeur extrême,
Vient Éginard; s'éloigner, revenir,
Se voir de loin, de loin s'entretenir,
C'était bien peu : peu suffit, quand on aime.
Ils rachetaient les longs ennuis du jour,
En prolongeant leurs doux propos d'amour.
Oh! que les jours s'écoulaient lentement!...
Rival du jour, astre pâle et charmant...
Depuis qu'Amour, de ses chaînes discrètes,
Avait uni ces fidèles amants,
Et que Vesper, de ses sombres retraites...
Le noble espoir de revenir vainqueur...
Même aux lauriers, Éginard te préfère.
C'était aux jours, où la tranquille automne
Languissamment de pampres se couronne.
De la tempête au loin mugit la voix.
L'aquilon siffle et la feuille des bois,
A flots bruyants, dans les airs tourbillonne...
Trouble enchanteur! muets ravissements!
Eh! quels discours auraient votre éloquence!
Discours sont vains; amour parle en silence...
« Demain... — Qu'entends-je? — Aux montagnes du Nord,
Mugit la guerre; à la voix de mon maître,
Je cours. . . . .
Le crépuscule avertissant sa vue,
L'amant d'Emma, sur la pâle étendue...
. . . . Charlemagne,
Les yeux errants sur ses vastes jardins...
Il voit... Un songe, une vaine chimère,

Abusent-ils ses regards incertains?
Sa fille!... O ciel! quel aspect pour un père!
Que fera-t-il? . . . .
A ce discours, un silence de mort
A succédé. Le maître de leur sort
Rentre aussitôt, et sa cour l'environne:
« Nobles seigneurs, voués à ma couronne,
Rivaux de gloire et de fidélité!
A ses sujets, un roi doit l'équité;
L'équité parle, et vous allez l'entendre.
Toujours terrible à qui veut m'offenser,
Je sais punir. . . . . »
Les chevaliers, d'une commune voix,
De leur monarque applaudissent le choix.
L'heureux amant et sa douce compagne
Tombent encore aux pieds de Charlemagne...

Dans la première édition des *Élégies* (*Paris, Rosa*, 1812, in-18), Millevoye fit reparaître le poème d'*Emma et Éginard*, comme il le dit lui-même, avec plusieurs changements et quelques augmentations; nous devons signaler seulement ceux qui n'ont pas été maintenus dans l'édition posthume des Œuvres en 1822.

Partout vainqueur, le puissant Charlemagne...
Au pied d'un chêne, il déposait l'épée,
Et cette main, lasse de tant d'exploits,
Dans son repos n'était plus occupée
Que de fonder l'édifice des lois.
. . . .
Sombre, il s'arrête, et regarde et soupire...
. . . .
Le roi, le juge, au trône s'est assis.
« Nobles seigneurs, appuis de votre maître,
Dit-il enfin, vous souscrirez peut-être
Au juste arrêt, que je vais prononcer.
Je sais punir. . . .

LA MORT DE ROTROU

Ce poème, tel qu'il fut composé et couronné, présente des variantes, qui prouvent une fois de plus que Millevoye n'était jamais rassuré par excès de modestie sur le mérite de ses ouvrages, par le succès qu'ils avaient obtenu. Voici ces variantes, empruntées à la première édition, in-4°, que l'Institut fit imprimer d'après le manuscrit de l'auteur.

Celui, qui dans ses vers, dictés pour l'avenir,
Évoque des héros l'imposant souvenir,
Doit prétendre sans doute à d'éternels hommages;
Mais quel plus digne encens obtiendront ses images,
Si, doublement fameux, il offre à son pays
Le chantre et le héros, en un seul réunis!
Dreux, ainsi, dans Rotrou, vit l'accord magnanime
D'un sublime talent et d'une âme sublime;
Cette ville, où le sort jadis avait gardé
Un revers à la France et des fers à Condé,
Honorant le poète, à sa main illustrée,
Confiait de Thémis la balance sacrée.
Vers Paris, un instant, par la gloire entraîné...
. . . . On voyait quelques mères
Affronter sans pâlir le fléau désastreux,
Et sauver leurs enfants en s'immolant pour eux...
Tant d'écrits imparfaits, tant de riches idées,
Que son génie encore eût longtemps fécondées...
« Pour la vingtième fois, j'entends depuis l'aurore
Sonner à mes côtés le lugubre beffroi... »
Le fléau dévorant se retire en silence...
Le cierge des mourants versait encor ses feux :
Aux bruits confus succède un calme douloureux...
De la mort d'un seul homme, ils vont expirer tous.
On le pleure, et déjà les demeures heureuses
Ont ouvert devant lui les portes lumineuses :
Il visite déjà les bosquets éternels,

Au bruit des harpes d'or et des chants solennels,
Et passe tour à tour, dans ces belles retraites,
Du séjour des héros au séjour des poètes.
Tantôt il se couronne, à leurs yeux enchantés,
De ces lauriers, que Mars n'a point ensanglantés;
Tantôt, seul à l'écart, sur sa lyre fidèle,
Il chante les vertus dont il fut le modèle.
O rivages de l'Eure !...

Dans la première édition donnée par la librairie (*Paris, Arthus Bertrand,* 1811, in-18), le poème n'offre plus qu'une variante à recueillir; c'est le début :

Rotrou, tout à la fois magistrat et poète,
Avait abandonné sa paisible retraite...

BELZUNCE

Ce poème est tout différent dans la 1re édition (*Paris, Giguet et Michaud,* 1808, in-18). Nous croyons devoir reproduire, presque en entier, son texte, que Millevoye a changé d'édition en édition, au point de n'en pas conserver plus de trente ou quarante vers.

J'allais redemander aux fastes de la guerre
Ces héros, qu'en tremblant a révérés la terre;
J'allais, des temps fameux interrogeant la voix,
Ressusciter l'honneur de l'antique pavois;
Quand la Religion, reine longtemps bannie :
« Que mes rayons, dit-elle, échauffent ton génie!
De l'un de mes élus chante les saints travaux.
Comme le champ d'honneur, l'autel a ses héros. »
« J'obéis! m'écriai-je incliné devant elle;
Mais daigne me prêter cette harpe immortelle,
Qui jadis, racontant Babylone au cercueil,
D'un grand peuple exilé prophétisa le deuil.
Alors, fille des cieux! si la corde sonore

Ne se dérobe point à ma main faible encore,
Si tu remplis mon sein de ta noble chaleur,
Je dirai la Vertu protégeant le Malheur. »
  Sous l'azur d'un beau ciel, de splendeur couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée.
Partout fleurit l'espoir : l'automne, en souriant,
Prodigue ses moissons, et le riche Orient
Couronne, des présents de la terre et de l'onde,
Ces champs, que du Midi l'œil embrasse et féconde.
Jamais, dans nos climats, des soleils plus heureux
Ne vinrent colorer des fruits plus savoureux.
Dans sa verte prison la figue recueillie,
Du frileux oranger la pomme enorgueillie,
Étalaient à l'envi leur précieux trésor,
Et l'olive onctueuse épandait ses flots d'or.
Debout sur ces rochers, dont la cime hautaine
Voit accourir la vague écumeuse et lointaine,
Plutus, l'œil sur les mers, implorait le retour
Des vaisseaux, qui, voguant vers les portes du jour,
Vont ravir les trésors de l'ardente Lybie,
Ou les parfums si doux qu'enfante l'Arabie,
Et reviennent, chargés de cent trésors divers,
Apporter aux cités les tributs des déserts.
Ils approchent... Craignez leurs perfides promesses !
Craignez ce vaste amas d'homicides richesses !
L'horrible peste habite en ces tissus pompeux :
Ses germes destructeurs voyagent avec eux ;
Et, se levant du fond des sables solitaires,
La Mort étend vers nous ses ailes funéraires.
Tel, des champs de Cécrops aux murs de Pandion,
Courut le monstre affreux de la contagion ;
Hydre au souffle infecté, qu'en ses grottes profondes
Le Nil nourrit longtemps de ses fanges fécondes.
  L'ange exterminateur a donné le signal.
Déjà l'oiseau des mers, loin de ce bord fatal,
Fuit, en poussant des cris de lamentable augure ;
Déjà des corps nombreux peuplent la sépulture.
Insensés, que de l'or trompe le vil attrait !
Sur les sanglants linceuls glisse votre œil distrait :

Tant l'homme est incrédule et refuse son âme
A ces hautes leçons que le cercueil proclame!
Seulement, un vieillard, instruit par le passé,
Disait: « D'un grand fléau ce peuple est menacé;
Encore une journée, et l'hydre tient sa proie! »
Hélas! sa voix se perd dans la bruyante joie.
Il subit ton destin, prêtresse d'Ilion!
Et le mépris s'attache à sa prédiction.
  Cependant les périls s'accroissaient d'heure en heure,
Et les morts se pressaient dans leur froide demeure.
Le monotone accent de l'airain solennel
Fatigue en vain les airs de son lugubre appel.
Des vulgaires humains en vain s'ouvre la tombe:
On ne s'aperçoit pas que le pauvre succombe;
Mais quand le riche orgueil du luxe fainéant
Vient à passer soudain des grandeurs au néant,
Sa chute, qui longtemps retentit sur la terre,
Pénètre tous les cœurs d'un effroi salutaire,
Comme si l'opulent avait droit ici-bas
De payer avec l'or la rançon du trépas!
  Les yeux s'ouvrent enfin: tout s'arrête immobile,
Et la douleur sans voix a parcouru la ville.
Ces chars de deuil, voilés, qui vers le monument
Dans leur morne lenteur roulaient incessamment,
Ces convois, qu'escortaient les pleurs et la prière,
Révélaient du fléau la course meurtrière;
Et chaque citoyen, dans ce pressant danger,
Avide de savoir, tremblait d'interroger.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages,
Entendu ces bruits sourds, par degrés redoublés,
Ces confuses clameurs des matelots troublés?
Du peuple dans l'effroi, telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive;
Le noir cordage flotte à demi détendu,
Et l'avide marchand, de terreur éperdu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.
Cité! console-toi! Par le Ciel envoyé,

Dans ton sein va descendre un ange de pitié.
Le cri de tes douleurs frappe au loin son oreille,
Et Belzunce revole aux remparts de Marseille.
On s'écrie : « Arrêtez ! où portez-vous vos pas ?...
— Ma place est là ! j'y cours : ce fléau destructeur
Doit avec le troupeau dévorer le pasteur. »
En achevant ces mots, intrépide, il s'élance
Et des murs consternés traverse le silence,
Pour son cœur paternel, ô tableau douloureux !
Un peuple de mourants, au teint hâve, à l'œil creux,
Fantômes animés, errant de place en place,
Pâles et frissonnant d'une sueur de glace,
Et soutenant à peine un corps défiguré,
Que le brûlant ulcère a presque dévoré !
L'aigre douleur provoque et fatigue sans cesse
De leurs nerfs inquiets l'irritable faiblesse.
Tout leur pèse ; on les voit, incertains et troublés,
Sous un tissu de lin succomber accablés.
Interprète muet, leur langue desséchée
Reste sans mouvement, au palais attachée.
L'eau monte avec effort dans leurs rauques gosiers,
Que la fièvre en fureur brûle de ses brasiers ;
Et la coupe tarit sous leurs lèvres avides,
Où tremblent de la mort les empreintes livides.
Ceux-ci semblent frappés d'une invisible main ;
Ceux-là vont au cercueil par un plus long chemin.
L'un, sur le bord des eaux, en gémissant se traîne ;
L'autre, égaré, tantôt mord la poudreuse arène,
Tantôt, trompant ses maux par des maux plus ardents,
Sur sa hideuse plaie imprime encor ses dents.
Quelques-uns, du trépas espérant fuir l'atteinte,
De leurs murs désolés abandonnent l'enceinte,
Et, prêts à s'élancer vers les pays lointains,
Vont au sombre Océan confier leurs destins.
Mais du bronze enflammé les foudres meurtrières,
A leur fuite opposant leurs tonnantes barrières,
Repoussent vers le port les fragiles canots,
Et ce groupe effrayé, qui gémit sur les flots
S'élevant au-dessus de la plaine azurée

Apparaît, comme une île à la mort consacrée.
  Entendez-vous frémir ces enfants des combats,
Qui perdent à la fois leur vie et leur trépas?
Voyez-vous ces nochers, vieux habitants des ondes,
Jeter de longs regards sur les plaines profondes?
« Nous, lentement périr, et périr dans le port!
Mer, ouvre-toi! Pour nous, sois le lit de la mort. »
  Mais déjà de la ville on entoure les portes;
Le glaive menaçant des nombreuses cohortes,
D'un peuple fugitif intimide les pas:
Le trépas se présente à qui fuit le trépas.
De citoyens armés une inflexible chaîne
Autour des murs s'étend, par devoir inhumaine.
Leur regard se détourne, et d'un objet sacré
Tremble de rencontrer le regard adoré,
Et leurs aveugles coups, à regret homicides,
Ensanglantent leurs bras, d'innocents parricides.
  Le port désert, plongé dans un calme effrayant...
Mais l'envoyé du Ciel à la terre a parlé,
Et le parvis du temple est soudain repeuplé.
Les ordres du prélat rouvrent le sanctuaire;
De nombreux citoyens l'escortent vers la chaire,
Et s'arrêtent, saisis d'un saint frémissement.
Belzunce, devant Dieu, se recueille un moment,
Et, s'armant tout à coup de la croix symbolique,
Élève avec ferveur sa voix évangélique...
« Adorons, inclinés, la volonté céleste... »
  Belzunce ouvre aux douleurs un asile propice;
Son palais se transforme en un pieux hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Du vertueux séjour sont l'unique ornement;
Et l'or, qui décorait cette riche demeure,
Court chercher les besoins du malade qui pleure.
Temple sacré du deuil et de l'humanité!
Ta pompe douloureuse est dans ta nudité.
  Le prélat, revêtu de la bure grossière,
Et le front tout souillé de cendre et de poussière,
D'un bras infatigable écarte le trépas.
L'Aumône, ouvrant la main, vole devant ses pas.

Oh! quels flots de bienfaits épanchés dans sa course!
De son or généreux il épuise la source;
Mais l'Éternel lui garde un bien plus précieux:
Sa sainte pauvreté l'enrichit dans les cieux.
Suivi de ces mortels, dont la main vénérée
Des courts instants de l'homme allonge la durée,
D'un pied muet, il entre au fond des noirs réduits,
Où veille la Douleur dans la longueur des nuits,
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
Du mortel expirant il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Lui montre dans la mort le retour salutaire
D'un habitant du Ciel, exilé sur la terre,
Et le guide, aux clartés de son divin flambeau,
Vers ce jour immortel qui commence au tombeau.
  De moment en moment, l'active maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie.
Tout meurt. On n'aperçoit que de vivants débris;
Les yeux n'ont plus de pleurs, la voix n'a plus de cris.
De leurs lugubres mains, le Deuil et la Souffrance
Ont écrit sur ces murs : *Ici, plus d'espérance.*
L'inévitable Mort frappe à coups dévorants,
Et son niveau funèbre égale tous les rangs.
L'ami tombe et s'éteint, sur l'ami qu'il regrette!
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa retraite;
Là, seul, privé d'appuis, il meurt, triste, isolé...
L'étranger, que rappelle une épouse chérie,
Succombe, le regard tourné vers la patrie.
Le vieillard oublié. . . . .
Près de lui, languissait la lampe solitaire,
De sa dernière nuit compagne funéraire.
Que cette nuit fut longue! Enfin le jour parut,
La lampe s'éteignit, et le vieillard mourut.
Plus loin, entre ses bras, une mère éplorée
Tient son fils qui n'est plus, et sa bouche égarée,
S'attachant sur la sienne, y puise avec effort
Le poison bienfaiteur, qui lui promet la mort.
Mais, des bords de la tombe, un cri s'est fait entendre.

Les autels attendaient ce couple jeune et tendre;
Déjà fumait l'encens. O changement fatal!
Le froid linceul, tel est leur voile nuptial.
Attestant de l'hymen la majesté divine,
Belzunce étend les mains sur leur front qui s'incline.
Morne flambeau! tu luis sur leurs derniers moments...
Des secrets de la vie heureux dépositaire,
Laborieux martyr d'un noble ministère!
Le monstre impur te lance un farouche regard
Et se venge sur toi des bienfaits de ton art.
Prêtre du Dieu vivant! ta main appesantie,
Se glaçant par degrés, laisse échapper l'hostie.
Seul Belzunce est debout. En ces lieux destructeurs,
Il ose encor porter ses pas consolateurs.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante...
Israël éperdu, devant Dieu prosterné,
Pria, les yeux en pleurs et le front consterné...
  Durant vingt nuits, ses yeux ne se sont point fermés.
A la sombre lueur des fanaux enflammés,
Il veille infatigable, et sa marche assidue
Parcourt de la cité la plaintive étendue.
Purifiant la terre où s'impriment ses pas,
Par sa seule présence, il impose au trépas;
Et, d'un peuple mourant apaisant la souffrance,
De la tombe entr'ouverte il trompe l'espérance.
  Enfin, sous tant d'efforts, il se sent accablé...
  Un reste d'habitants, faibles et peu nombreux,
Traînaient avec effort leurs débris douloureux,
Et supportaient à peine, en leur main affaiblie,
Des flambeaux palissants. . . . .
Leur chant religieux, saluant cette enceinte,
Des ossements vieillis bénit la poudre sainte,
Et la tombe entendit ces ténébreux accords...
Ces tristes voix dans l'air sourdement retentirent,
Et de la sombre nuit les profondeurs gémirent...
L'air circule déjà plus limpide et plus pur;
L'espace radieux a repris son azur,
L'automne sa guirlande, et la sève épuisée
Boit les molles vapeurs de la fraîche rosée.

L'appareil funéraire a fui de ce séjour;
Le regret seul demeure et gémit plus d'un jour.
Ce peuple, si longtemps à l'infortune en proie,
Laisse à peine éclater sa douloureuse joie.
Mais la reconnaissance étouffant les sanglots,
La foule tombe aux pieds du pontife héros,
Le porte vers le temple. . . . .

La plupart des variantes que Millevoye avait introduites dans la seconde édition de *Belzunce* (1809), édition que nous n'avons jamais rencontrée, se retrouvent la plupart dans la troisième édition (1810), qu'on aurait pu croire définitive et qui a été encore si complètement modifiée dans l'édition posthume revue par l'auteur (1822). Nous avons seulement recueilli quelques variantes, qui ont disparu dans cette dernière édition.

J'évoquais du tombeau ces antiques guerriers,
Dont l'univers tremblant révère les lauriers,
Quand la Religion. . . . .
Prosterné, j'obéis. Palmes de l'Idumée!
Rayonnez sur le front du nouveau Borromée,
Qui, dévoué pour tous, dans une autre Sion,
Marchait entre la vie et la destruction.
Sous l'azur d'un beau ciel. . . . . .
Aux coteaux d'alentour, l'année, en souriant,
Promettait l'abondance, et le riche Orient...
Plutus, l'œil sur les mers, attendait le retour...
« Les pleurs vont succéder à la bruyante joie;
Encore une journée, et l'hydre tient sa proie. »
La foule écoute et rit : elle apprendra plus tard
Que Dieu parle souvent par la voix du vieillard...
Mais voilà que du Ciel tout à coup envoyé
Descend, avec l'espoir, un ange de pitié.
C'est Belzunce. Les cris de la triste Marseille
Sont venus retentir jusques à son oreille...
La Mort porte sans choix ses coups indifférents...
Ici j'entends frémir ces valeureux soldats,
Renversés sans honneur et vaincus sans combats...

Lois et mœurs, tout périt. La licence effrénée,
Qui dans un seul moment voudrait vivre une année,
D'un reste d'existence ardente à se saisir,
Épuise avec fureur la coupe du plaisir :
Le vice sacrilège, au milieu des ténèbres,
Cherche, sur les tombeaux, des voluptés funèbres ;
Et, dans l'oubli des lois, le crime audacieux,
Impuni sur la terre, espère l'être aux cieux.
  Muse de la douleur, muse pensive et tendre !
Que sur un ton plus doux ta voix se fasse entendre ;
Donne quelques soupirs à de tristes amours...
Le pâle Florestan, que le fléau dévore,
Va mourir ; mais l'amour, dans son sein, vit encore.
Vers Selmours expirante il a traîné ses pas ;
On eût dit un fantôme, échappé du trépas...
Belzunce est accouru ; Belzunce les console,
Et retient un moment leur âme qui s'envole.
Leur regard presque éteint se ranime, et Selmours
Croit voir le protecteur des célestes amours,
Qui, les couvrant tous deux de ses augustes ailes,
Vient pour les appeler aux noces éternelles.
Les yeux noyés de pleurs qu'il ne peut retenir,
Le ministre de Dieu s'apprête à les unir ;
Il impose les mains sur leur front qui s'incline...

GOFFIN

La première édition (*Paris, Firmin Didot,* 1812, in-4°) ne diffère pas beaucoup de la dernière ; nous croyons pourtant qu'il faut y choisir quelques variantes, parmi celles que l'auteur a cru devoir y laisser.

Là, des rocs sulfureux l'onde perçant la veine
Inonda par degrés l'enceinte souterraine,
Et le trépas bientôt, de toutes ses horreurs,
Enveloppa, dans l'ombre, un peuple de mineurs.
Tout pâlit, tout s'empresse, et la foule éperdue

Aux câbles surchargés s'attache, suspendue.
Son fils entre ses bras. . . . .
. . . . L'art, prévoyant et sage,
Du trépas à la vie adoucit le passage.
Plus d'un père avec moi, plus d'une épouse en pleurs,
De l'ordre salutaire accusait les lenteurs.
Comment peindre, en effet, cette longue souffrance,
Ce mélange cruel de terreur, d'espérance,
Tant de cœurs suspendus, condamnés, par le sort,
A cette chance horrible et de vie et de mort!
Quelques-uns ne sont plus!... Mais le sauveur des autres
A juré, par son fils, de nous rendre les nôtres;
Et son destin s'attache à leurs communs destins.
Il songe à ses enfants. . . . .
L'héroïsme ingénu, de sa gloire étonné.
Il entend célébrer Celui, dont la puissance
Voit tout, préside à tout, dans son empire immense,
Et qui, de cette main terrible aux potentats
Sait dispenser la gloire et donner les États.
Son cœur alors palpite. . . . .

NOTES

EMMA ET ÉGINARD

Page 2, vers 2. — Les trente-six vers suivants figuraient dans le premier chant de *Charlemagne à Pavie,* en dix chants ; ils en ont été détachés, lorsque ce poème a été réduit en six chants, et ils sont alors devenus partie intégrante du poème d'*Emma et Éginard,* où le sujet leur donnait naturellement place. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Page 2, vers 15. — « Charlemagne, dit M. Gaillard dans son *Histoire de Charlemagne,* avait fait creuser de vastes bassins, où les eaux coulaient en si grande abondance, que cent personnes pouvaient non seulement s'y baigner à la fois, mais y nager, sans se rencontrer et se gêner. C'était un des amusements du monarque et un des spectacles de la cour. »

Page 24, vers 22. — Charlemagne avait, dit-on, transcrit de sa propre main un recueil d'hymnes et de psaumes ; ce qui s'accorde peu avec la tradition vulgaire, qui conteste à ce prince le talent assez borné de signer son nom.

Page 32, vers 28. — « Quant au palais, dit M. Gaillard, on en vante surtout l'immense étendue, qui était telle, que non seulement les grands officiers de la couronne, avec tous ceux qui leur étaient subordonnés, mais encore toutes les personnes employées au service du palais, les députés de tous les pays soumis à la France, les seigneurs et les évêques, que les affaires appe-

laient à la cour, et les vassaux qui les suivaient, s'y trouvaient logés commodément. — On parle aussi de vastes portiques, de superbes galeries, où les gardes, les soldats, la multitude des officiers et des personnes du service, pouvaient être à couvert. Les colonnes de marbre et la mosaïque qui décoraient la chapelle étaient des débris de l'ancien palais impérial de Ravenne. Rome avait fourni de très beaux marbres. — Les historiens parlent aussi d'un dôme surmonté d'un globe d'or massif : les portes et les balustres étaient de bronze; les vases et les chandeliers, d'or ou d'argent. »

Page 3, vers 2. — « Les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle n'avaient pas peu contribué au choix que Charlemagne avait fait de ce séjour. L'art avait beaucoup ajouté à la nature. »

Page 3, vers 8. — Ces travaux, qui en rappellent de plus grands et de plus près de nous, sont consacrés par l'histoire. Charlemagne avait su profiter de ses conquêtes. Les monuments de la majesté romaine, en frappant ses yeux, avaient élevé son âme; et la destruction même servit à l'embellissement de ses édifices. Il ne se bornait pas à décorer l'enceinte de sa ville royale; ses idées s'étendaient plus loin : il avait conçu le projet de faire communiquer l'Océan germanique et la mer Noire, par le Rhin et par le Danube, et d'unir la Moselle à la Saône.

Page 6, vers 14. — Les dix-neuf vers suivants avaient figuré d'abord dans le troisième chant de *Charlemagne à Pavie,* avant que ce poème eût été réduit en six chants. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

BELZUNCE

Dans le second livre de la *Guerre du Péloponèse,* Thucydide fait une belle description de la peste d'Athènes. Nous croyons que cette citation ne sera point ici déplacée :

« En général, on était frappé subitement, et sans aucune cause apparente, au milieu de la meilleure santé. D'abord, on éprouvait de grandes chaleurs de tête ; les yeux devenaient rouges et enflammés ; la gorge, la langue, étaient sanguinolentes, la respiration déréglée, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient l'éternuement, l'enrouement. En peu de temps, le mal gagnait la poitrine, et causait de fortes toux ; quand il s'attachait au cœur, il y excitait des soulèvements, et l'on éprouvait, avec de violentes douleurs, toutes les éruptions de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissements, que suivaient des convulsions violentes; chez les uns, elles s'apaisaient bientôt ; elles étaient, chez les autres, beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant, que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers, ni les couvertures les plus fines : il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup, qui, n'étant pas gardés, se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'une soif qui ne pouvait s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos, et était agité d'une insomnie continue.

« Tant que la maladie était dans sa force, il ne maigrissait pas, et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrances. La plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés, le septième ou le neuvième jour, par le feu intérieur qui les dévorait ; ou, s'ils franchissaient ce terme, le mal descendait dans le bas-ventre : une violente ulcération s'y déclarait ; il survenait une forte crise, et en général on périssait de faiblesse, car la maladie, après avoir d'abord établi son siège dans la tête, gagnait successivement tout le corps, et ceux qui échappaient aux accidents les plus graves, gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties hon-

teuses, aux pieds et aux mains, et souvent on n'échappait qu'en perdant quelqu'une de ces parties : plusieurs perdaient la vue ; d'autres, à leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié, et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

« Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer, se montrait au-dessus des forces humaines dans tous ses effets, et dans quelque sujet qu'elle attaquât ; mais ce qui faisait connaître surtout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espèce, c'est que les oiseaux ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, ou n'approchaient point des corps, qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils osaient y goûter, ils périssaient. On en eut la preuve, en voyant disparaître les oiseaux carnassiers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens, accoutumés à vivre en société avec les hommes, faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

« Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidents, qui ne se ressemblaient pas dans les différents sujets, tels étaient, en général, les symptômes de la maladie. Les uns périssaient, négligés ; les autres, au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament faible ou vigoureux ne parut garantir du mal : il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'est le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister. C'était encore qu'en se soignant les uns les autres, on s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, et l'on périssait, et c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent, faute de personne pour les soigner : ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fut le sort des personnes surtout qui se piquaient

de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner et venaient soigner leurs amis ; car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mourants. C'étaient ceux qui avaient échappé au mal, qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts, parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances et qu'ils se trouvaient dans la sécurité, car on n'était pas frappé deux fois mortellement ; ils recevaient les félicitations des autres, et eux-mêmes jouissaient, pour le présent, du retour de la santé, et avaient pour l'avenir une espérance confuse, que, de longtemps, ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

« L'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville, se joignit aux maux des Athéniens, pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahutes étouffées, pendant la plus grande chaleur de la saison, ils périssaient confusément, et les morts étaient entassés sur les mourants. Des malheureux, demi-morts, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés, où l'on avait dressé des tentes, étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

« Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, personne ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines ; toutes les cérémonies, auparavant en usage pour les funérailles, furent violées ; chacun ensevelissait les morts comme il le pouvait. Bien des gens, par la rareté des choses nécessaires, depuis que l'on avait perdu tant de monde, recouraient à des moyens honteux de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser le mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé ; d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient sur lui le corps, qu'eux-mêmes apportaient, et se retiraient aussitôt.

« La peste introduisit dans la ville bien d'autres désor-

dres. Au spectacle des promptes vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de mort, de gens, qui n'avaient rien, succédant à leur fortune, on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs, dont auparavant on se serait caché; on cherchait des jouissances promptes, et l'on croyait ne devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude où l'on était si l'on ne cesserait pas d'exister, avant d'y avoir atteint. Le plaisir, et tous les moyens de gagner pour se le procurer, voilà ce qui devint utile et beau; on n'était retenu ni par la crainte des dieux ni par les lois humaines : il semblait égal de révérer les dieux ou de les négliger, quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déja prononcée, et, avant de la subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre. »

Ce tableau est frappant de vérité. Lucrèce en a saisi les principaux traits et leur a prêté le charme des beaux vers. La fin du morceau est surtout remarquable.

« Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux, qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades, par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux, au contraire, qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue, que le devoir et les

plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait, dans ces temps de désastre, que des morts ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés ; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents, étendus sur ceux de leurs enfants, et les enfants rendre le dernier soupir sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée, en grande partie, par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers, en étaient remplis, et, ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues ; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres. La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes : car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout ; et, au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il

était chargé. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris, sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres. »

Tout le monde connaît l'admirable peinture de la peste des animaux, au troisième livre des *Géorgiques*. On assure que Virgile a puisé les plus beaux détails de cette description dans un ouvrage de Salluste, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

LE PASSAGE
DU GRAND SAINT-BERNARD

Page 39, vers 16. — On se souvient de la promptitude avec laquelle se forma l'armée de réserve de Dijon, où se rassemblèrent trente mille conscrits; chaque jour, de nouvelles troupes de volontaires s'organisaient par toute la France. L'armée, évaluée à cinquante mille combattants, se mit d'abord en marche sur Genève, d'où elle partit pour le passage du Grand-Saint-Bernard, commandée par Bonaparte.

Page 41, vers 3. — Des soldats français s'attelaient eux-mêmes aux pièces de canon, et les faisaient passer, non sans beaucoup de périls et de peines.

« Certes, l'obstacle le plus difficile était de faire passer l'artillerie sur le sommet de ces monts. La perspective d'un chemin de plusieurs lieues de long sur dix-huit pouces de large, pratiqué sur des chemins à pic, ces montagnes de neige qui menacent de se précipiter sur leurs têtes, ces abîmes, où le moindre faux pas peut les engloutir, rien n'a pu effrayer les soldats; ils se pressaient autour des pièces pour avoir l'honneur de les traîner. Dans ce conflit d'ardeur et de dévouement, divers détachements

de la division du général Loison, les 19e et 24e demi-brigades d'infanterie légère, les 43e et 96e d'infanterie de ligne, se sont particulièrement distinguées. Après des fatigues qu'il est impossible de dépeindre, après des efforts inouïs de constance et de courage, on veut donner aux soldats la gratification qui leur avait été promise... Ils la refusent tous ! Que ne devait-on pas attendre d'une armée capable de pareils traits de courage et de désintéressement ? » (*Campagne de Bonaparte en Italie, en l'an VIII,* par le citoyen Foudras.)

Page 41, vers 7. — Dans les pas les plus dangereux, les troupes, en battant la charge, s'encourageaient à braver les périls.

Page 41, vers 15. — On s'est effectivement servi de ce moyen, inventé par le chef de brigade Gassendi. On creusait de gros arbres en forme d'auge, où l'on couchait des pièces de canon, et on les traînait ainsi sur la neige avec plus de facilité.

Page 41, vers 21. — La 24e demi-brigade d'infanterie légère, et le 96e de ligne ne voulurent point abandonner leurs pièces, et bivouaquèrent dans les neiges, sans quitter leurs rangs.

Page 42, vers 1. — Il y a ici une transposition de fait, ou plutôt de discours. Le Premier Consul a dit à Marengo : « Amis, vous savez que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » L'auteur a cru qu'on lui pardonnerait la transposition de ce mot, en faveur de son énergique beauté.

Page 42, vers 26. — Plusieurs détails intéressants recueillis dans la relation de la bataille de Marengo, par Joseph Petit, grenadier, ont été employés dans ce morceau. Nous saisissons avec empressement l'occasion de rendre justice à l'auteur de ce petit ouvrage, écrit avec une élégante simplicité et avec le style du sujet.

Page 44, vers 26. — Cette assertion ne paraîtra pas outrée, quand on songera que ce n'étaient point les Carthaginois que commandait Annibal, mais seulement des troupes mercenaires, dont l'avidité était le seul aiguillon.

Page 44, vers 30. — On aurait pu sans doute établir ici un parallèle à l'avantage de notre héros ; mais, parmi ses hautes qualités, il possède celle de haïr la flatterie ; il est assez grand pour se passer d'éloges, et comme l'a dit La Bruyère : *Ce sont les faits qui louent.*

LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

Page 52, vers 5. — Le destin semblait avoir voulu rapprocher deux époques célèbres : l'anniversaire du couronnement de l'Empereur devait être témoin d'un des plus beaux faits d'armes du siècle. Cette heureuse circonstance redoublait encore la confiance et l'intrépidité du soldat, qui brûlait de célébrer une grande journée par de grands exploits.

Le 10 frimaire, à l'entrée de la nuit, l'Empereur, malgré les fatigues de la journée, voulut visiter, à pied, et *incognito,* tous les bivouacs : mais il espérait en vain se dérober aux yeux de ses soldats : leurs cœurs l'eurent bientôt reconnu. Alors éclatèrent les témoignages du plus vif enthousiasme : des fanaux de paille s'élevèrent, en un moment, sur les perches et les fusils ; et, au sein de ce joyeux incendie, l'Empereur fut salué par les acclamations de quatre-vingt mille hommes. Toute l'armée disait que le lendemain elle voulait lui donner un bouquet digne de lui. Un des plus vieux grenadiers s'approcha, et lui dit : « SIRE, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain l'artillerie et les drapeaux de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'Empereur avait publié la proclamation suivante, bien capable d'électriser son armée :

« Soldats, l'armée russe se présente devant vous, pour venger l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez poursuivis constamment jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons : je me tiendrai loin du feu, si avec votre bravoure accoutumée vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais, si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups ; car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs ; et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous, et de moi. »

Page 52, vers 16. — L'Empereur, qui connaît la composition de chaque régiment, adressait à chacun quelques mots en passant, et ces mots leur servaient de ralliement dans le combat. Il dit au 57e : « Souvenez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai surnommé *le Terrible*. »

Page 52, vers 20. — La garde à pied de l'Empereur pleurait de rage de ne pouvoir donner. Comme elle demandait de la gloire et des périls : « Réjouissez-vous

de ne rien faire, lui dit l'Empereur ; tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Page 53, vers 2. — Je me servirai de la relation officielle du combat, pour suppléer ici aux détails que la poésie ne pouvait admettre :

« Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler la *Journée des trois Empereurs,* que d'autres appellent la *Journée de l'Anniversaire,* et que l'Empereur a nommée la *Bataille d'Austerlitz,* sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

« L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci : aux premiers rayons de soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

« L'Empereur dit, en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre, qui confondra l'orgueil « de nos ennemis ; » et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes, et des cris : *Vive l'Empereur !* furent le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fit entendre, à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée ; mais la rencontre imprévue du général Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea. Le maréchal Soult s'ébranla au même instant, se dirigea sur les hauteurs du village de Stratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupa entièrement la droite de l'ennemi, dont les mouvements devinrent incertains.

« Surprise par une marche de flanc, pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquante et se voyant attaquée, elle se regarda comme à demi battue.

« Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie ; la gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice : une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne ; deux cents pièces de canon, et près de deux cent mille hommes, faisaient un bruit épouvantable.

« C'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure que l'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée ; sa droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier-géneral des deux empereurs. »

Page 54, vers 8. — « Un bataillon du 4[e] de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et fut culbuté : mais l'Empereur n'était pas loin : il s'aperçut de ce mouvement ; il ordonna au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite, avec ses INVINCIBLES, et bientôt les deux gardes furent aux mains. Le succès ne pouvait être douteux. Dans un moment, la garde russe fut en déroute ; colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé : le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé ; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

« Les deux empereurs, des hauteurs d'Austerlitz, virent la défaite de toute la garde russe. Au même moment, le centre de l'armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avança ; trois de ses régiments soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, donna plusieurs fois : toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée ; les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi : à une heure après-midi la victoire était décidée ; elle n'avait pas été un moment douteuse ; pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part. »

Page 55, vers 17. — « Le corps ennemi avait été chassé dans un fond, et se trouvait acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, vingt mille hommes trouvant dans les eaux leur cercueil.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes, et se rendent prisonnières : tout le parc ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante-cinq drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale ; un nombre consi-

dérable de prisonniers, parmi lesquels douze ou quinze généraux, et au moins quinze mille Russes tués. On ne peut guère évaluer notre perte à plus de huit cents hommes tués, et à quinze ou seize cents blessés : cela n'étonnera point les militaires qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes ; et nul autre corps que le bataillon du 4e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille : il s'est couvert de gloire ; les généraux de division Kellermann et Walter ; les généraux de brigade Walhubert, Thiébault, Sébastiani, Compans et Rapp, aide de camp de l'Empereur. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, a pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie.

« L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de cent cinq mille hommes, dont quatre-vingt mille Russes et vingt-cinq mille Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite ; le reste a été mis en déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

« Trois colonels de la garde impériale russe sont pris, avec le général qui la commandait. Les hussards de cette garde ont fait une charge sur la division Caffarelli : cette seule charge leur a coûté trois cents hommes qui restèrent sur le champ de bataille. La cavalerie française s'est montrée supérieure à celle ennemie et à elle-même. A la fin de la bataille, l'Empereur a envoyé le colonel Dallemagne, avec deux escadrons de sa garde, pour parcourir à volonté les environs du champ de bataille, et ramener les fuyards : il a pris plusieurs drapeaux, treize pièces de canon, et fait quinze cents prisonniers. La garde regrette beaucoup le colonel des chasseurs à cheval, Morland, tué d'un coup de mitraille, en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe : cette artillerie fut prise, mais ce brave colonel trouva la mort. Nous n'avons eu aucun général tué. Le colonel Mazas, du 14e de ligne, brave homme, a été tué : beaucoup de chefs

de bataillon ont été blessés. Les voltigeurs ont rivalisé avec les grenadiers : le 55e, le 43e, le 14e, le 36e, le 40e, le 17e; mais on n'ose nommer aucun corps, ce serait une injustice pour les autres : ils ont tous fait l'impossible. Il n'y avait pas un officier, pas un général, pas un soldat, qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

« Il ne faut point taire un trait qui honore l'ennemi ; le commandant de l'artillerie de la garde impériale russe venait de perdre ses pièces, il rencontra l'Empereur : « Sire, lui dit-il, faites-moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. — Jeune homme, lui répondit l'Empereur, j'apprécie vos larmes ; mais on peut être battu par mon armée, et avoir encore des titres à la gloire. »

Page 56, vers 12. — L'Empereur eut la générosité de permettre que l'armée ennemie se retirât chez elle, sur la seule parole de l'empereur de Russie. Ce beau trait rappelle les six mille hommes renvoyés si noblement à l'empereur Paul.

Page 56, vers 25. — L'Empereur lui-même exprima ce vœu touchant dans la proclamation suivante, où, après la bataille, il témoigna sa satisfaction à son armée :

« Soldats, je suis content de vous ; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre fer fut noyé dans les lacs.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, comme je l'ai promis à mon peuple, avant de passer le

Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire, qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux : mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir ; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés, que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer, que de nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz ! » pour que l'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Page 57, vers 17. — L'Empereur a institué une cérémonie funèbre, qui aura lieu, chaque anniversaire de la bataille d'Austerlitz, en l'honneur des braves qui ont péri dans cette journée.

TRADUCTIONS

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1809)

Je ne répéterai pas sur les Églogues ce que mes prédécesseurs ont dit et bien dit. Déjà il est assez dangereux pour moi d'avoir à lutter contre eux dans la traduction du texte. Les parallèles entre le berger de Mantoue et le pâtre de Syracuse ont offert des rapprochements pleins d'intérêt et de goût. Je les relirai sans les copier, car ces redites continuelles fatiguent le lecteur, qui trop souvent n'a pas besoin d'aller chercher dans les notes un surcroît d'ennui. Quant aux recherches savantes, elles n'étaient pas de mon ressort : je me suis épargné une incursion pénible et infructueuse

dans le domaine des commentateurs laborieux et des professeurs habiles. Si quelques-uns de ces derniers daignent associer un jour ma traduction à celles qui l'ont devancée, leurs explications verbales remplaceront mes remarques écrites, et les élèves y gagneront doublement.

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION (1822)

Convenir de ses fautes est un devoir : tenter d'y remèdier est un plaisir. Je m'ètais trompè dans ma première èdition. Les critiques m'en ont averti avec plus ou moins d'aigreur. Qu'importe si le rèsultat est le même? Presque toutes leurs remarques ètaient justes, j'en ai profitè.

En relisant mon ouvrage, je me suis senti effrayè de la prodigieuse quantitè de fautes èchappèes à un travail trop rapide, que j'avais d'abord entrepris comme ètude. Loin de transiger avec moi-même, j'ai corrigè sèvèrement, et, quand les corrections n'ont point suffi, j'ai refait, me dèfiant surtout de cette prècision laborieuse et de cette littèralitè infidèle, dont l'abus m'avait ètè si funeste.

. . . . Ut me malus abstulit error!

J'ai retraduit entièrement, et dans un meilleur système, la première èglogue, dont la traduction, d'abord très dèfectueuse, eût ètè capable d'indisposer contre tout le

reste. Dans les suivantes, j'ai retravaillé plusieurs passages, ou seulement défectueux, ou décidément mauvais, et corrigé, parmi les détails, un assez grand nombre de vers pénibles ou négligés. Au total, cette traduction, quoique fort améliorée, est encore bien loin d'être irréprochable, mais j'en ai fait disparaître tout ce qui a paru déplaire ; je me suis souvent montré, pour moi-même, plus sévère peut-être que ceux de mes juges qui l'ont été le plus. Si mes efforts ne sont pas la preuve de mon talent, qu'ils soient du moins celle de ma soumission à la critique éclairée et de mon respect pour le public.

TITYRE

ÉGLOGUE PREMIÈRE

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Tranquille, cher Tityre, à l'ombre des ormeaux,
Tu répètes des airs sur tes légers pipeaux.
Nous, hélas ! nous quittons cette terre chérie,
Le toit de nos aïeux et la douce patrie :
Toi, mollement assis, tu chantes, et ta voix
Du nom d'Amaryllis charme l'écho des bois.

TITYRE.

Un dieu m'a procuré ce sort plein de délices.
Oui, c'est un dieu pour moi : mes pieux sacrifices
Feront souvent couler, sur son autel nouveau,
Le sang d'un agneau tendre, honneur de mon troupeau.
Si mes bœufs, que tu vois errer dans la prairie,
Vont paissant à leur gré l'herbe épaisse et fleurie,
Si mes libres pipeaux résonnent sous mes doigts,
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

A nos champs malheureux, quand la paix est ravie,
J'admire ton repos, sans y porter envie;
Languissant, je conduis mes chèvres au hameau.
A peine celle-ci peut suivre le troupeau :
De deux jumeaux naguère elle accrut ma richesse,
Et sur le rocher nu leur mère les délaisse!
Aveugle que j'étais! Souvent, du foudre atteints,
Les chênes mutilés m'ont prédit nos destins;
La corneille, souvent, du creux d'un frêne antique,
A poussé vers la gauche un long cri prophétique.
Mais quel est-il ce dieu, si grand, si révéré?

TITYRE.

Te le dirai-je, ami? J'ai longtemps comparé
Cette vaste cité, que Rome ils ont nommée,
Au modeste séjour, aux murs sans renommée,
Où, nous autres pasteurs, si souvent nous portons
Des fécondes brebis les tendres rejetons.
J'avais vu les chevreaux semblables à leur mère;
Le chien naissant m'offrait l'image de son père.
C'est ainsi qu'abusés, mes esprits ignorants
Aux plus petits objets comparaient les plus grands.
Mais, comme le cyprès domine la bruyère,
Rome entre les cités lève sa tête altière.

MÉLIBÉE.

Quel désir te guidait vers la grande cité?
Quel objet si puissant?

TITYRE.

La douce liberté.
Ma barbe allait blanchir sous les glaces de l'âge,
Lorsque la liberté ranima mon courage :
Elle entendit mes vœux, et vint, quoique un peu tard,
M'honorer à la fin d'un consolant regard.
Alors, il m'en souvient, dans mon âme enchantée,
La belle Amaryllis remplaçait Galatée.
Car, il faut l'avouer, en mes premiers liens,
Comme ma liberté, je négligeais mes biens.
Je prodiguais en vain des victimes nombreuses;
En vain j'épaississais les crèmes savoureuses :
Une ingrate cité, du gain le plus léger,
A mon retour, jamais, ne daigna me charger.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si de ta plainte amère
Tu fatiguais les dieux, gémissante bergère,
Et si tes fruits pendaient, oubliés, aux rameaux :
Tityre était absent... Tityre, nos ruisseaux,
Nos jardins rappelaient tes pas sur ce rivage.

TITYRE.

Que faire? hélas! comment sortir de l'esclavage?
A ma reconnaissance il n'était point permis
D'offrir ailleurs l'encens à des dieux plus amis.
Là, j'ai vu ce jeune homme, à nos malheurs propice,
Pour qui, douze fois l'an, fume un doux sacrifice :
« Pasteurs, nous a-t-il dit, allez dans vos hameaux
Rendre les prés aux bœufs et le joug aux taureaux. »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard ! les dieux te laissent ton domaine:
Il suffit à tes vœux ; si la stérile arène
Si des marais profonds environnent tes prés,
Tes brebis, tes agneaux, nouvellement sevrés,
N'iront point affronter l'herbe inaccoutumée,
Ni d'un troupeau voisin l'approche envenimée.
Heureux vieillard ! couché sur la rive des eaux,
Près des fleuves connus et des sacrés ruisseaux,
Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères
Tu dormiras, au bruit des abeilles légères,
Qui vont en bourdonnant reposer leurs essaims
Sur les saules en fleur, bornes des champs voisins.
Et, quand de l'émondeur la voix claire et perçante
Frappera de ses chants la roche bruissante,
L'orme, habitant des airs, entendra constamment
Des ramiers, tes amours, le long roucoulement.

TITYRE.

On verra le chevreuil paissant aux mers profondes ;
Le poisson, dépouillé du vêtement des ondes,
Pressant du lit des mers le sable desséché ;
Chez le Germain, l'Euphrate à grands flots épanché,
Et la Saône abreuvant les déserts de la Thrace,
Avant qu'un bienfaiteur, de mon âme, s'efface.

MÉLIBÉE.

Dispersés, nous fuyons ! L'un verra l'Africain,
Ou l'indolent Crétois, ou le Scythe inhumain,
Tandis que l'autre ira, traînant son infortune,

Chez le Breton, du monde isolé par Neptune.
Après quelques étés, si longs pour les proscrits,
Ne reverrai-je point enfin ces lieux chéris,
Ce toit pauvre, formé de gazon et de chaume,
Ces champs, ces humbles champs, mon rustique royaume !
Dieux ! un soldat impie usurper nos sillons !
Un barbare envahir nos superbes moissons !
Voilà, voilà les fruits des discordes civiles !
Voilà pour qui nos mains rendaient les champs fertiles !
Maintenant, Mélibée, aligne tes ormeaux;
Greffe encor tes poiriers, taille encor leurs rameaux!
  Allez à l'abandon ! chèvres jadis heureuses,
Allez !... Aux bords fleuris des grottes ténébreuses,
Indolemment couché, je ne vous verrai plus
Pendre, au loin, du sommet de ces rocs chevelus.
Ils cesseront, les airs de ma flûte champêtre !
Et, vous, ô mon troupeau, vous changerez de maître :
Vous irez désormais, sous un autre pasteur,
Brouter le saule amer et le cytise en fleur.

TITYRE.

Tu pourras cependant, durant la nuit obscure,
Reposer près de moi sur un lit de verdure :
J'ai des fruits savoureux; je te promets aussi
Et la molle châtaigne et le lait épaissi.
Au loin fument déjà les toits de nos campagnes;
Déjà l'ombre s'allonge, et tombe des montagnes.

CORYDON

ÉGLOGUE DEUXIÈME

Corydon, pour Daphné, brûlait sans espérance.
Sous les hêtres ombreux, témoins de sa souffrance,
D'une voix assidue, aux monts retentissants,
Seul, il jetait sans art ces stériles accents :
« Ni mes pleurs, ni les vers que pour toi je soupire,
Rien ne peut t'émouvoir : tu veux donc que j'expire !
Le troupeau, haletant, sous l'ombrage est couché;
Le vert lézard s'endort, sous l'épine caché;
Thestyle, préparant, soigneuse ménagère,
L'ail et le serpolet à l'odeur bocagère,
Aux moissonneurs lassés broie un piquant repas :
Et, sous l'ardent midi, quand je poursuis tes pas,
L'importune cigale, attristant le bocage,
Accompagne ma voix de son rauque ramage.
Oh ! que n'aimé-je encor l'altière Amaryllis !
Elle est brune, et ton teint l'emporte sur les lis;
Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.
Tu me hais, sans daigner t'informer qui je suis;

Quels nombreux nourrissons mon bercail a produits!
De quel lait abondant mes vases se remplissent!
Mille de mes agneaux en Sicile bondissent;
L'hiver, l'été, le lait ruisselle sous ma main;
Je module les airs, dont le Pasteur thébain
Enchantait l'Aracynthe et ses gras pâturages.
Suis-je donc si difforme? Hier, sur ces rivages,
J'ai contemplé mes traits, dans les flots aplanis :
Si j'en crois ce miroir, je ne crains point Daphnis.
Oh! viens, viens, dans mes champs, porter l'humble houlette,
Frapper le cerf, de Pan imiter la musette!
Pan a soin des pasteurs, ainsi que des troupeaux;
Il apprit à la cire à joindre les pipeaux.
De ces pipeaux légers ta lèvre fuit l'empreinte :
Pour en apprendre autant, que n'a point fait Amynte!
Ma flûte, aux sept tuyaux d'inégale hauteur,
Est pour toi : Damétas m'en fit le don flatteur;
En mourant, il me dit : « Deviens son second maître!»
Sous des rocs périlleux, qui les avaient vus naître,
J'ai trouvé des chevreaux, d'ivoire marquetés :
Au sein de deux brebis, ils croissent, allaités...
Je te les réservais. Thestyle en est éprise;
Thestyle les aura, si Daphné les méprise.
Vois les Nymphes t'offrir leurs corbeilles de lis;
Pour toi, jeune beauté, vois la blanche Naïs
Enlacer au pavot, qui lève un front superbe,
La violette pâle et se cachant sous l'herbe;
Le narcisse à l'œillet, charme de l'odorat,
Et le mol hyacinthe au souci délicat.
Je veux joindre aux coings d'or la châtaigne mûrie,

De mon Amaryllis autrefois si chérie.
Le même honneur attend la prune des jardins,
Et, vous, myrtes, lauriers, l'un de l'autre voisins,
Qui mêlez les parfums que votre tige exhale !...
Pâtre grossier ! reviens de ton erreur fatale.
On rit de tes présents : garde, garde tes biens ;
Les présents d'Iolas l'emportent sur les tiens.
Ah ! je livre la fleur au souffle de Borée ;
Je livre au sanglier la fontaine sacrée.
Qui fuis-tu ? Les dieux même ont habité les bois.
Que Pallas règne aux murs élevés par sa voix ;
Aux bois vécut Pâris : bois, soyez notre asile !
Le lion suit le loup, le loup la chèvre agile ;
La chèvre va cherchant le cytise fleuri,
Moi, Daphné : chacun cède à son goût favori.
Les bœufs, le soc levé, ramènent la charrue,
Et l'ombre, qui grandit, des monts est accourue.
Hélas !... Et j'aime encor le bonheur qui me fuit !
Corydon ! Corydon ! quelle erreur t'a séduit ?
Le cep demi-taillé fatigue au loin tes treilles ;
La main du vendangeur va manquer de corbeilles :
Tresse l'osier pliant, cueilli pour en former.
Si Daphné te dédaigne, une autre peut t'aimer. »

PALÉMON

ÉGLOGUE TROISIÈME

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Quel est de ce troupeau le possesseur, Damète?
Mélibée?

DAMÈTE.

Égon seul l'a mis sous ma houlette.

MÉNALQUE.

Infortuné troupeau, lorsque, de ma Néris,
Ton maître, mieux que moi, croit vaincre les mépris,
Deux fois, dans la même heure, un gardien infidèle
Dérobe au tendre agneau le lait de la mamelle.

DAMÈTE.

Traite avec plus d'égards des hommes tels que nous.
On sait... Te souvient-il de ces regards jaloux,
Que te lançaient les boucs, près d'un temple champêtre?
Les Nymphes en ont ri, trop faciles peut-être.

MÉNALQUE.

C'est moi qu'on vit aussi, d'une envieuse faux,
Sans doute, de Micon mutiler les rameaux?

DAMÈTE.

N'était-ce pas plutôt, quand, sous les pins antiques,
Tu brisas de Daphnis l'arc et les traits rustiques?
Attristé de sa joie et jaloux de ses biens,
Le bonheur de ses jours eût abrégé les tiens.

MÉNALQUE.

Qu'osera donc le maître, après un tel esclave?
Et ne t'ai-je pas vu, toi, dont l'orgueil me brave,
De Damon, l'autre jour, ravir l'un des chevreaux,
Malgré les aboiements du gardien des troupeaux?
Quand je criai: « Prends soin du troupeau de ton maître,
Tityre! » sous les joncs, je te vis disparaître.

DAMÈTE.

Ce bien m'appartenait; j'avais vaincu Damon.
Que ne me payait-il le prix de ma chanson?
Mais, non : sans l'acquitter, il confessait la dette.

MÉNALQUE.

Toi, chanter avec lui! Des pipeaux à Damète,
Qui, dans nos carrefours, s'en allait autrefois
Promener les fredons de son maigre hautbois!

DAMÈTE.

Veux-tu que nos talents entrent en parallèle?
Combattons! Cette vache, à la riche mamelle,

Donne deux fois son lait, malgré deux nourrissons :
Je te l'offre. Quel prix doit payer mes chansons?

MÉNALQUE.

Hélas! de mon troupeau je ne puis rien soustraire :
Une injuste marâtre, un inflexible père,
Comptent deux fois le jour, l'un les tendres chevreaux,
Et l'autre les brebis et leurs jeunes agneaux.
Mais je suis possesseur de deux vases de hêtre :
Toi-même, de leur prix tu conviendras peut-être.
L'illustre Alcymédon en grava le contour;
La vigne, mollement égarée à l'entour,
Au lierre qui pâlit enlace un vert feuillage.
Dans ce cadre léger, brille une double image;
L'une offre aux yeux Conon : l'autre ?... un sage vanté,
Qui, mesurant le monde en son immensité,
Dit les jours qu'aux moissons la nature destine,
Et ceux où sur les champs le laboureur s'incline.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris.

DAMÈTE.

J'ai deux vases, rivaux de ceux que tu décris,
Tous deux d'Alcymédon : l'acanthe les embrasse;
Orphée est au milieu : les bois suivent sa trace.
De mes lèvres jamais je ne les ai flétris :
Mais, près de la génisse, ils auraient moins de prix.

MÉNALQUE.

Ne crois pas m'échapper, par ce vain subterfuge;
Je me soumets à tout : Palémon vient; qu'il juge!
Je saurai réprimer tes défis insolents.

DAMÈTE.

Commence! je suis prêt : montre-nous tes talents?
Palémon, ce n'est point une cause légère.

PALÉMON.

Parlez! Nous, reposons sur la molle fougère.
Tout sol devient fécond, tout bocage fleuri;
La saison la plus belle à nos vœux a souri.
Damète va chanter; que Ménalque poursuive!
A vos chants, tour à tour, la muse est attentive.

DAMÈTE.

« Honneur au roi des dieux! il remplit l'univers,
Il féconde nos champs, il inspire mes vers.

MÉNALQUE.

Phébus m'aime, et pour lui j'ai paré mon enceinte
De l'arbre de Daphné, de la fleur d'Hyacinthe.

DAMÈTE.

Galatée, en riant, de loin me jette un fruit
Et se laisse entrevoir, alors qu'elle s'enfuit.

MÉNALQUE.

Mon Églé s'offre à moi, tendrement ingénue :
A mes chiens vigilants Délie est moins connue.

DAMÈTE.

Je médite un présent... car j'ai vu, ce matin,
Le nid de deux ramiers sur un ormeau voisin.

MÉNALQUE.

J'ai cueilli, pour Églé, ces dix pommes vermeilles;
Et dix autres demain rempliront ses corbeilles.

DAMÈTE.

Qu'ils sont doux ses discours! O vents officieux!
Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux.

MÉNALQUE.

Que me sert-il, Églé, de ne point te déplaire,
Si tu parcours sans moi la forêt solitaire?

DAMÈTE.

A ma fête, envoyez Phyllis aux doux attraits;
Et vous viendrez, Iole, aux banquets de Cérès.

MÉNALQUE.

Mon cœur est à Phyllis; j'en atteste les charmes
De ses adieux si longs, mêlés de tant de larmes.

DAMÈTE.

Le loup nuit au bercail; l'aquilon, aux jardins;
A moi, d'Amaryllis les superbes dédains.

MÉNALQUE.

L'eau plaît aux champs; l'arbuste, à la chèvre légère;
Le doux saule, aux troupeaux: seule Églé sait me plaire.

DAMÈTE.

O Muses! Pollion chérit mes airs touchants;
Offrez une génisse à l'ami de mes chants.

MÉNALQUE.

Offrez-lui ce taureau, qui, de sa tête altière,
Bat les airs, et du pied fait voler la poussière.

DAMÈTE.

Qui t'aime, ô Pollion! doit vivre aimé du Ciel;
Pour lui, la ronce enfante et l'amome et le miel.

MÉNALQUE.

Ami de Bavius, crois Mévius habile,
Et transforme en coursier le renard indocile!

DAMÈTE.

Enfants, vous qui cueillez et la fraise et les fleurs,
Fuyez! L'hydre est caché sous les gazons trompeurs.

MÉNALQUE.

Brebis, éloignez-vous de la rive infidèle :
Le bélier tremble encore, et sa toison ruisselle.

DAMÈTE.

O Tityre, du fleuve écartez les chevreaux;
Au temps prescrit, j'irai les baigner dans les eaux.

MÉNALQUE.

Ramenez vos troupeaux de la plaine embrasée;
Naguère nous pressions leur mamelle épuisée.

DAMÈTE.

Comme en ces prés féconds mon troupeau s'amaigrit!
Le troupeau meurt du mal, dont le pasteur périt.

MÉNALQUE.

Mes agneaux, de l'amour, ignorent l'amertume;
Je ne sais quel venin, cependant, les consume.

DAMÈTE.

Dis (et comme Apollon tu seras révéré)
En quel lieu, dans trois pieds le ciel est resserré?

MÉNALQUE.

Dis-moi d'un nom royal quelle fleur se décore,
Damète, et je consens que ma Phyllis t'adore? »

PALÉMON.

Il serait, entre vous, malaisé de juger:
Le prix est à tous deux, ainsi qu'à tout berger,
Qui fait craindre d'amour les plaisirs et les peines.
Les prés sont rafraîchis, refermez les fontaines.

POLLION

ÉGLOGUE QUATRIÈME

Flûte sicilienne, élève un peu tes sons;
Tous n'aiment point l'arbuste et les humbles buissons.
Si nous chantons les bois, que les bois, faits pour plaire,
Soient dignes d'ombrager la toge consulaire.
Ces temps par la Sibylle autrefois révélés,
Ils sont venus! Déjà les siècles écoulés
Recommencent pour nous leur marche solennelle;
Déjà revient Astrée et Saturne avec elle;
Déjà descend des cieux tout un peuple nouveau.
Daigne, ô chaste Lucine, adopter ce berceau :
Par lui, l'âge de fer cède aux beaux jours d'Astrée,
Et ton frère a repris sa couronne adorée.
Les grands mois, Pollion, sous votre consulat,
S'avancent, orgueilleux de leur nouvel éclat :
Des crimes du passé s'il reste quelque empreinte,
Le monde est, par vos soins, affranchi de sa crainte.
Plein de jours immortels, aux cieux, l'enfant sacré
Admire les héros, dont il est admiré :
Il gouverne le monde, apaisé par son père.

Enfant aux grands destins ! En offrande légère,
Vois nos champs t'apporter la grappe au doux nectar,
La fève de Memphis, l'acanthe et le baccar;
La chèvre revenir, la mamelle arrondie;
Bondir près des lions la brebis enhardie;
Les fleurs à ton berceau d'elles-mêmes s'offrir;
L'herbe fallacieuse et le serpent mourir,
Et l'amome en tous lieux prodiguer sa richesse.
En attendant les jours, où pourra ta jeunesse
Dans les faits paternels recueillir des leçons,
On verra, sans culture, ondoyer les moissons,
La pourpre du raisin pendre au buisson aride,
Et du chêne noueux couler un miel limpide.
Des vieux forfaits pourtant les vestiges épars
Commanderont encor d'élever des remparts,
De déchirer le sol, de tenter Amphitrite.
Typhis renaît; Colchos revoit sa noble élite :
Encor d'autres combats; le grand Achille encor
Sous un autre Ilion poursuit un autre Hector.
Mais lorsque tes vertus s'affermiront par l'âge,
Le pin navigateur n'ira plus, sur la plage,
Échanger les trésors de la terre et des eaux.
Tout climat produit tout. Bacchus brave la faux;
Cérès, libre du soc, de ses bienfaits dispose;
Le joug laborieux loin des bœufs se repose :
La laine n'apprend plus à feindre les couleurs;
Mais, dans les prés féconds errant parmi les fleurs,
Le noir bélier revêt la pourpre éblouissante,
Ou change sa toison en robe jaunissante;
Et la vive écarlate habille les agneaux.

« Filez ces jours heureux ; courez, légers fuseaux, »
Dit la Parque, du sort interprète fidèle.
Voici les temps. Revêts ta splendeur immortelle,
O du grand Jupiter noble postérité !
Sur son axe éternel vois le globe agité,
Vois les mers, vois des cieux la profondeur immense
Tressaillir, à l'aspect du siècle qui commence.
Oh ! que s'il me restait des jours assez nombreux
Pour chanter dignement tant de faits généreux,
L'harmonieux Linus, le chantre du Rhodope,
L'un fils du dieu des vers, l'autre de Calliope,
Bien qu'illustres tous deux, tous deux d'un sang divin,
De surpasser mes chants se flatteraient en vain !
Pan même, en Arcadie, enviât-il ma gloire,
Pan même, en Arcadie, avoûrait ma victoire.
Connais ta mère, enfant ! et qu'un premier souris
De dix mois de douleurs lui paye enfin le prix :
Connais ta mère, enfant ! digne, par ses caresses,
Et du banquet des dieux et du lit des déesses.

DAPHNIS

ÉGLOGUE CINQUIÈME

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Puisque nous nous trouvons au pied de ces ormeaux,
Ne pourrions-nous, Mopsus, toi, presser les pipeaux,
Moi, réciter des vers?

MOPSUS.

Tu l'emportes par l'âge,
C'est à moi d'obéir : choisis, ou cet ombrage
Qu'agite le zéphyr de son souffle inconstant,
Ou plutôt cette grotte, où tu vois serpentant
Les rameaux peu nombreux d'une sauvage treille?

MÉNALQUE.

Amyntas, après toi, seul peut charmer l'oreille.

MOPSUS.

A l'en croire, il serait le rival de Phébus.

MÉNALQUE.

Commence, et de Phyllis dis les feux, cher Mopsus ;
Dis Alcon ou Codrus, et ses guerres sanglantes...
Tityre prendra soin des chèvres pétulantes.

MOPSUS.

Je te dirai plutôt ces vers, que, l'autre jour,
Je traçais sous un hêtre et chantais tour à tour :
Et que vienne Amyntas défier mon génie !

MÉNALQUE.

Comme cède le saule à l'olive jaunie
Comme à l'olive en fleur cède le peuplier,
Amyntas devant toi devrait s'humilier.

MOPSUS.

C'est assez : nous voici dans la grotte isolée.
« Des nymphes de nos bords la troupe désolée
Pleurait Daphnis. Ruisseaux, témoins de leurs douleurs !
Bois sacrés ! dites-nous comme une mère en pleurs,
Embrassant de son fils les déplorables restes,
Accusait et les dieux et les astres funestes.
Hélas ! aucun pasteur, en ce lugubre jour,
Ne conduisit ses bœufs aux sources d'alentour ;
Des troupeaux, ô Daphnis, la foule mugissante
Ne goûta ni les eaux ni l'herbe fleurissante.
Les monts, les bois ont dit que, déplorant ton sort,
Les lions africains gémirent de ta mort.
Daphnis soumit au char les tigres d'Arménie,

Des danses de Bacchus établit l'harmonie,
Et façonna le thyrse à ce dieu consacré.
L'ormeau s'enorgueillit de son pampre doré;
Le pampre, du nectar de ses grappes superbes;
Le troupeau, de ses bœufs; la plaine, de ses gerbes.
De tes vertus ainsi tu parais ce séjour,
Infortuné Daphnis! Depuis ton dernier jour,
Apollon et Palès quittèrent nos asiles.
Tout périt avec toi : dans nos sillons stériles,
Au lieu du pur froment, espoir de nos hameaux,
On vit régner l'ivraie et de vains chalumeaux.
La molle violette et le brillant narcisse
Tombe, et près du chardon la ronce se hérisse.
  Versez des fleurs! Guidez l'ombre sur le ruisseau!
Daphnis le veut. Gravez aussi sur son tombeau :
JE SUIS DAPHNIS, CONNU DES BOIS ET DU CIEL MÊME;
MON BERCAIL ÉTAIT BEAU, J'ÉTAIS PLUS BEAU MOI-MÊME. »

MÉNALQUE.

Un frais sommeil à l'homme excédé de sa course
Au pasteur altéré le doux bruit de la source,
A peine de ton chant égalent la douceur.
Du chantre de Sicile, ô digne successeur!
Je dirai ton Daphnis et ses destins funestes;
Je porterai Daphnis jusqu'aux voûtes célestes
Daphnis m'aimait aussi.

MOPSUS.

Quels plus riches trésors
Pouvais-tu réserver pour payer mes accords?

A tes chants, comme aux miens, Daphnis devait prétendre :
Stimicon m'a vanté ceux que tu fais entendre.

MÉNALQUE.

« Daphnis, foulant l'Olympe aux parvis inconnus,
Voit, sous ses pieds, dans l'air les astres soutenus.
Pan, Dryades, Sylvains, et, vous, guérets propices,
D'un fortuné loisir vous goûtez les délices !
Autour des hauts bercails, les loups ne rôdent plus,
Et le cerf vient bondir sur les rets détendus :
Daphnis aime la paix. De clameurs inconnues,
Les monts joyeux, au loin, font retentir les nues.
L'arbuste et les rochers, en vers mélodieux,
Tout répète : « Daphnis, Daphnis est chez les dieux. »
Veille sur nous, Daphnis ! Vois, quatre autels s'allument :
Deux sont au dieu du jour, pour toi les autres fument.
Deux urnes, tous les ans, versant l'huile aux flots d'or,
A deux coupes de lait mêleront leur trésor.
L'hiver, à nos foyers, l'été, sur nos fougères,
Le Chio, jaillissant des profondes cratères,
Épandra son nectar au convive enchanté,
Et fera circuler Bacchus et la gaîté.
Tour à tour chanteront Damète et Mélibée ;
Et le Faune envîra les bonds d'Alphésibée.
Dans nos vœux solennels aux nymphes des forêts,
Dans nos libations aux dieux de nos guérets,
Nous fêterons Daphnis : tant qu'aux roches profondes
Vivra le sanglier, le poisson dans les ondes ;
Tant que la jeune abeille ira cherchant le thym,
La cigale aspirant les vapeurs du matin,

Nous redirons en chœur ta gloire et tes louanges :
Daphnis, comme Cérès et le dieu des vendanges,
Forcera nos tributs, en exauçant nos vœux. »

MOPSUS.

De quels dons, ô pasteur ! payer tes chants heureux ?
Non, jamais du zéphyr le frémissant murmure,
Le flot qui mollement caresse la verdure,
Dans les vallons pierreux le fleuve bondissant,
N'ont porté dans mon cœur ce charme ravissant.

MÉNALQUE.

Accepte ce hautbois : il chanta la souffrance
Du triste Corydon, brûlant sans espérance;
Il dit à Damétas : « A qui sont ces troupeaux ? »

MOPSUS.

L'airain, de ma houlette, orne les nœuds égaux;
Antigène l'envie, il a de quoi me plaire...
N'importe ! de tes chants qu'elle soit le salaire !

SILÈNE

ÉGLOGUE SIXIÈME

Ma muse, la première, au chalumeau docile,
Apprit à répéter les chansons de Sicile;
Elle n'a point rougi de vivre au sein des bois.
Alors que je chantais les combats et les rois,
Apollon vint et dit : « Le pâtre, à sa houlette,
Ne doit associer que la simple musette. »
Phébus veut : j'obéis. Assez d'autres mortels,
Varus, diront ta gloire et les combats cruels;
Plus humble, mon hautbois médite un air rustique.
Si l'on daigne sourire à mon chant bucolique,
Tout redira Varus, tout, le bois, le vallon;
Phébus chérit les vers décorés de ce nom.
  Poursuivez, doctes Sœurs. Dans la grotte prochaine,
Mnasylus et Chromis virent dormir Silène.
L'ivresse habituelle en ses veines coulait,
Et de la veille encor tout le vin les enflait.
Loin de son front, traînait sa couronne brisée,
Et de son lourd flacon l'anse pendait usée.
Craintifs, de sa guirlande, ils l'enchaînent tous deux;

Car l'espoir de ses chants souvent trompa leurs vœux.
Églé survient, Églé, des Nymphes la plus belle;
Et le sang du mûrier, qui sous ses mains ruisselle,
Du buveur qu'elle éveille, a coloré le front.
Mais Silène, riant de ce joyeux affront :
« Enfants, dit-il, brisez cette inutile entrave;
C'est assez qu'on ait vu Silène votre esclave.
Puisque vous l'exigez, vous entendrez mes airs,
Pasteurs; écoutez-moi : pour vous sont les concerts;
Pour elle... un autre don sera sa récompense. »
Il prélude, et l'on voit les Faunes, en cadence,
Des hôtes des forêts bondir environnés,
Et les chênes mouvoir leurs vieux fronts sillonnés.
Phébus plaît moins au Pinde; Ismarus et Rodope
Admirent moins les chants du fils de Calliope.
  Il chantait ce grand vide où nageait l'univers,
Quand flottaient confondus les principes divers
De l'air, du feu liquide et de la mer profonde;
Quel pouvoir arrondit l'orbe naissant du monde,
Forma tout par degrés, durcit le sol fangeux,
Et renferma les flots en leur lit orageux;
De son premier soleil la nature étonnée,
L'air ouvrant à l'Hyade une route ordonnée,
Les bois levant leur tête, et quelques animaux
Errant de loin en loin sur les sommets nouveaux.
  Il raconte Pyrrha, le doux siècle de Rhée,
Caucase, et le larcin de la flamme éthérée;
Et cet Hylas qu'en vain sa flotte appelle, hélas!
Et ces bords répétant au loin : HYLAS! HYLAS!
  Sa voix plaint de Minos l'épouse sacrilège,

Éprise d'un taureau non moins blanc que la neige.
Heureuse, si jamais on n'eût vu de troupeaux!
Insensée! où vas-tu? qui trouble ton repos?
De Prœtus autrefois les filles désolées
De faux mugissements remplissaient les vallées,
Craignaient le joug, cherchaient la corne sur leur front;
Mais d'un bizarre hymen elles fuyaient l'affront.
Insensée! où vas-tu? Parcourir les montagnes?
Arrête : ton amant paît l'herbe des campagnes.
L'albâtre de son cou dans les fleurs est caché;
Sous l'yeuse au tronc noir, il repose couché,
Ou suit les grands troupeaux, vers l'étable écartée;
« Fermez, fermez les bois, ô vierges du Dictée!
« Ah! si je découvrais ses vestiges errants!
« Peut-être est-il séduit par les prés odorants?
« Retournant sous son toit, la vache qui rumine
« L'a peut-être attiré dans les champs de Gortyne. »
Silène aussi chantait ce fruit dont les appas
De la jeune Atalante ont ralenti les pas.
Les sœurs de Phaéton, qu'il couvre de verdure,
Allongent dans les airs leur pâle chevelure.
Il dit comment la Muse, à la voix de Phébus,
Vers le double coteau guida notre Gallus,
Quand, du chantre inspiré saluant le génie,
Toute la cour du Dieu se leva réunie;
Quand, le front ceint de fleurs et d'herbages amers,
Linus, pasteur divin, lui dit en doctes vers :
« Ces pipeaux (des Neuf Sœurs reçois ce doux partage)
Sont du vieillard d'Ascra l'immortel héritage;
Sur ces mêmes pipeaux il chantait, et, des monts,

Les frênes descendaient dans le creux des vallons.
Rends Phébus orgueilleux des forêts de Grynée. »
  O fille de Nisus ! il dit ta destinée,
Et cette autre Scylla, dont les livides flancs
Grondent environnés de noirs monstres hurlants,
Fils des mers, chiens hideux, dont la gueule bruyante
D'Ulysse déchira la flotte tournoyante.
Il raconte Térée, en vautour s'envolant ;
Les dons de Philomèle et son festin sanglant,
Et sa fuite au désert, et Térée, à toute heure,
Planant sur ce palais qui n'est plus sa demeure.
  Tous ces chants qu'Eurotas entendit autrefois,
Et que transmit Phébus aux lauriers de ses bois,
Silène les répète ; et l'écho des vallées,
Fidèle, les renvoie aux plaines étoilées,
Jusqu'à l'heure où Vesper, malgré le ciel charmé
Ordonne des brebis le compte accoutumé.

MÉLIBÉE

ÉGLOGUE SEPTIÈME

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Par hasard, sous un pin, Daphnis était assis.
Confondant leurs troupeaux, Corydon et Thyrsis
Laissaient bondir, Thyrsis, les brebis rassemblées,
Et Corydon, la chèvre aux mamelles gonflées.
Arcadiens tous deux, tous deux jeunes, leurs voix
S'élevaient tour à tour ou chantaient à la fois.
Tandis qu'au myrte vert j'épargnais la froidure,
Le bouc, roi des troupeaux, fuyait à l'aventure.
Je vois Daphnis; Daphnis m'aperçoit : « O berger!
Ton bouc et tes chevreaux sont exempts de danger,
Me dit-il; s'il se peut, viens t'asseoir sous l'ombrage.
La vache, pour ces bords, quitte le pâturage :
Là, l'errant Mincio, dans les joncs égaré,
Coule, et l'essaim bruit sur le chêne sacré. »
Ainsi parlait Daphnis. Que résoudre? que faire?
Pour renfermer l'agneau séparé de sa mère,

Près de moi je n'avais Alcippe ni Phyllis.
Mais le combat est grand : Corydon et Thyrsis !
Leurs jeux, sur mes travaux, eurent la préférence.
A lutter tour à tour l'un et l'autre commence ;
Les chants alternatifs plaisent au double Mont :
Ainsi, Corydon chante, et Thyrsis lui répond.

CORYDON.

« Nymphes de Libéthra ! mes plus chères délices !
De même qu'à Codrus, daignez m'être propice.
Si je cède à son chant, par Phébus inspiré,
Je suspendrai ma flûte à ce pin consacré.

THYRSIS.

Du lierre, au jeune adepte, amis, offrez l'ombrage ;
Que le cœur de Codrus en soit brisé de rage,
Ou, de l'éloge outré prévenant le danger,
Qu'un magique baccar me vienne protéger !

CORYDON.

Mycon, d'un sanglier, t'offre l'horrible hure,
Et d'un cerf aux longs jours la rameuse parure.
Diane ! par mes soins, sur un pompeux autel,
Debout, tu revivras en un marbre immortel.

THYRSIS.

Dieu des jardins, gardien de mon humble héritage !
Je ne t'offre, par an, qu'un modeste laitage ;
Ton image, chez moi, n'est que de marbre encor :
Protège mes troupeaux, l'image sera d'or.

CORYDON.

Plus douce que le thym dont l'Hybla se couronne,
Plus blanche que le cygne et le pampre d'automne,
Galatée! au bercail les taureaux vont rentrer :
Si Corydon t'est cher, accours, viens l'inspirer!

THYRSIS.

Que je sois, à tes yeux, plus vil que les herbages
Dont la mer de Sardaigne infeste ses rivages,
Si ce jour, pour Thyrsis, n'a la longueur des ans!
Vers l'étable, ô mes bœufs, tournez vos pas pesants.

CORYDON.

Ruisseaux doux au sommeil, lits de molle fougère,
Que voile cet arbuste à l'ombre encor légère!
Défendez mon troupeau des feux du Sirius :
L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

THYRSIS.

Là le foyer, ici la torche accoutumée,
Et la flamme assidue, et la poutre enfumée,
Nous font braver autant l'hiver et ses rigueurs,
Qu'un torrent son rivage, un loup l'œil des pasteurs.

CORYDON.

De ses dards épineux la châtaigne est armée;
La terre, de fruits mûrs, est au loin parsemée;
Tout rit; mais qu'Alexis délaisse nos coteaux,
Dans leurs lits desséchés tariront les ruisseaux!

THYRSIS.

L'air brûle, l'herbe a soif ; tout meurt dans nos campagnes ;
Bacchus ravit le pampre aux arides montagnes.
Que revienne Phyllis, et tout va refleurir,
Et des cieux réjouis l'urne va se rouvrir.

CORYDON.

Des bois chers à Vénus le myrte est la parure ;
Apollon, du laurier, protège la verdure ;
Plus heureux coudrier ! Phyllis t'a préféré :
Sois vainqueur et du myrte et du laurier sacré.

THYRSIS.

Le frêne orne les bois, le sapin la colline ;
Le saule pâlissant, sur les ondes, s'incline.
Plus souvent, Lycidas, si tu viens dans nos bois,
Le chêne et le sapin fléchiront sous tes lois. »

MÉLIBÉE.

De leurs accents rivaux j'ai gardé la mémoire.
Thyrsis voulait en vain disputer la victoire :
Dès ce jour, du vainqueur on proclama le nom,
Et Corydon, pour moi, fut toujours Corydon.

DAMON ET ALPHÉSIBÉE

ÉGLOGUE HUITIÈME

Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux!
Je vais, à nos pasteurs, dire vos chants nouveaux.
Le lynx, l'œil étonné, se plut à les entendre;
L'onde oublia son cours, le troupeau l'herbe tendre.
Damon, Alphésibée, harmonieux rivaux!
Illustre Pollion, qui, loin de ta patrie,
Franchis le haut Timave ou les flots d'Illyrie!
Ne viendra-t-il jamais l'heureux jour, où ma voix
Osera proclamer tes belliqueux exploits,
Et dire à l'univers par quel pouvoir magique
Tes chants rendent Sophocle au cothurne tragique?
Par toi, j'ai commencé, je finirai par toi.
Lis ces vers que ta bouche a réclamés de moi :
A tes lauriers vainqueurs, joins le lierre timide.
La nuit quittait les cieux; et la rosée humide
Venait pour les troupeaux amollir le gazon :
Penché sur sa houlette, ainsi chanta Damon :
« Étoile du matin, ramène la lumière,
Viens! Nise indignement trahit sa foi première;

Et, moi, dans la longueur et des nuits et des jours,
J'atteste en vain les dieux, témoins de mes amours :
Ils me laissent mourir... O flûte pastorale !
Essaye à répéter les accents du Ménale.
« Le Ménale, du pâtre, entend les airs plaintifs ;
Ses bois sont éloquents et ses pins attentifs.
Pan t'y fit soupirer, ô flûte pastorale !
Essaye à répéter les accents du Ménale.
« Nise à Mopsus !... Amants, espérez tout du sort :
La cavale au griffon s'unira sans effort ;
Près du limier, boira la biche sans défense.
Allume les flambeaux, fuis les jeux de l'enfance,
Mopsus ! Voici l'épouse ! Hesper est apparu ;
Des hauts sommets d'Œta, pour toi seul, accouru,
Il éclaire ta fête... O flûte pastorale !
Essaye à répéter les accents du Ménale.
« Digne épouse, en effet, d'un aussi rare époux,
Nise ! pour ton Mopsus, tu nous méprises tous ;
Et mes sourcils épais et ma barbe touffue
Sont l'objet de ta haine et repoussent ta vue ;
Comme de mes pipeaux, tu ris de mes tourments,
Et ne crois pas aux dieux qui vengent les amants.
Il en est, toutefois !... O flûte pastorale !
Essaye à répéter les accents du Ménale.
« Un jour (de mes malheurs, ce jour fut le premier),
Je te vis. Tu cueillais les doux fruits du pommier.
Ta mère t'escortait : moi, j'étais votre guide.
Douze ans formaient mon âge, et, déjà moins timide,
Aux plus jeunes rameaux je touchais de la main :
Je te vis, et la mort descendit dans mon sein.

Erreur fatale et chère !... O flûte pastorale !
Essaye à répéter les accents du Ménale.
« Je te connais, Amour ! monstre altéré de sang !
Garamante, Ismarus, t'ont vomi de leur flanc.
Barbare ! c'est par toi, qu'une mère féroce
Aux entrailles d'un fils plonge un poignard atroce.
De ton crime ou du sien, quel est le plus hideux ?
Ah ! tous deux sans pitié, vous m'indignez tous deux...
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.
« Qu'aux loups épouvantés la brebis soit fatale ;
Que le chêne durci porte le fruit doré ;
Du narcisse éclatant, que l'aune soit paré ;
Que l'ambre parfumé découle du feuillage ;
Que le hibou, du cygne, égale le ramage ;
Et que Tityre enfin rivalise à la fois
Arion sur les flots, Orphée au sein des bois !...
O ma flûte ! redis les accents du Ménale.
« Adieu, forêts ! Je fuis votre ombre pastorale.
O mer ! envahis tout ! Je veux, du haut des monts,
Rouler de roc en roc dans les gouffres profonds.
Toi, prends pour dernier don mon âme qui s'exhale,
Ma flûte !... Cesse enfin les accents du Ménale. »
Du rival de Damon, Muses, dites les vers :
Quelle voix peut suffire à tous les tons divers ?
« Couronne ces autels, puise l'eau des fontaines,
Cueille de l'encens mâle et de molles verveines.
Essayons, sur l'ingrat, ce filtre impérieux...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux !
« Circé ravit leur forme aux compagnons d'Ulysse :
J'arrache aux cieux Phébé, ma déité propice ;

Mon chant frappe de mort l'hydre pernicieux...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux!
« Trois fois ces trois bandeaux couronnent son image,
Qu'à l'entour des autels traîne trois fois ma rage :
Toujours le nombre impair fut agréable aux dieux...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux!
« Qu'un nœud de trois couleurs par trois fois se resserre,
Amaryllis, et dis : « O reine de Cythère!
Vois dans ces nœuds puissants l'emblème de tes nœuds. »
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux!
« Quand ce feu pétillant durcit la molle argile,
La cire au même feu s'amollit, se distille.
Puisse ainsi mon amant, las de me voir souffrir,
S'endurcir pour une autre, et pour moi s'attendrir!
Verse le pur froment! Que la flamme consume
Ce laurier, par tes mains revêtu de bitume!
Brûle dans ce laurier, Daphnis, brûle à mes yeux!...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux!
« Avide du taureau, la vache vagabonde
Qui parcourut la terre et la forêt profonde,
Lasse de battre en vain tous les lieux d'alentour,
Tombe près du ruisseau, haletante d'amour;
Elle oublie et l'étable et la nuit avancée :
Que Daphnis, nourrissant cette ardeur insensée,
M'implore, et que j'insulte à ses stériles vœux!...
Ramenez-voi Daphnis, charme mystérieux!
« Ces gages qu'autrefois me laissa le parjure,
Garde-les dans ton sein, terre! je t'en conjure.
Ils me doivent Daphnis, ces gages précieux!...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux!

« Ces herbes que le Pont nombreuses voit éclore,
Méris me les donna : je les possède encore.
Il m'apprit à filtrer leur suc envenimé.
Lui-même, en loup hurlant, par elles transformé,
Il courait se cacher aux forêts ténébreuses :
J'ai vu les morts sortir de leurs tombes poudreuses,
Et l'épi fugitif mûrir en d'autres lieux...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux !

« Jette aux flots cette cendre au-dessus de ta tête !
Philtres ! contre Daphnis en vain je vous apprête :
Daphnis brave mon art, Daphnis brave les dieux...
Ramenez-moi Daphnis, charme mystérieux !

« La cendre, à l'enlever tandis que je diffère,
S'allume, et sur l'autel tremble en flamme légère :
Présage ! sois heureux. Mes destins sont dictés.
Hylas frappe le seuil d'aboiements répétés.
Amour ! perfide Amour ! croirai-je à tes mensonges ?
Le bonheur des amants n'est-il que dans leurs songes ?
Non, le crédule espoir n'abuse point mes yeux...
Voilà Daphnis ! Cessez, charme mystérieux ! »

MÉRIS

ÉGLOGUE NEUVIÈME.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Où se tournent tes pas, Méris? vers la cité?

MÉRIS.

J'ai vécu trop longtemps! Ah! qui l'eût redouté?
L'usurpateur a dit : « Tous vos champs tributaires
« Sont à moi seul; fuyez, maîtres héréditaires. »
Et, moi, triste, vaincu (tant le sort peut changer!),
Je porte mes chevreaux, aux mains de l'étranger :
Que ce don soit fatal!

LYCIDAS.

Des lieux où la colline
Sous le fertile soc plus mollement s'incline,
Jusqu'au vieux hêtre, au front brisé par les hivers,
Ménalque est maître encore, et le doit à ses vers.

MÉRIS.

Ainsi le racontait l'errante Renommée;

Mais notre voix se perd dans le bruit d'une armée :
La colombe se tait devant l'aigle sacré.
Si le corbeau, des flancs du chêne révéré,
Ne nous eût défendu la guerre meurtrière,
Ménalque ni Méris ne verraient la lumière.

LYCIDAS.

Noirs forfaits ! à quels bras étiez-vous réservés ?
Quoi ! nos consolateurs nous seraient enlevés !
Eh ! qui donc eût chanté les Nymphes du bocage,
Semé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage,
Et répété ces vers qu'un jour je recueillis,
Lorsque tu les portais à notre Amaryllis ?
« Jusques à mon retour de la cité prochaine,
Fais paître mes chevreaux, au bord de la fontaine,
O Tityre, et du bouc fuis le front courroucé. »

MÉRIS.

Je préfère cet air, pour Varus commencé :
« Magnanime Varus ! ah ! si le sort pardonne
A nos murs trop voisins de la triste Crémone,
Les cygnes de Mantoue aux cieux t'enlèveront. »

LYCIDAS.

Que tes essaims, Méris, des ifs craignent le front !
Qu'un lait pur, de ta vache, emplisse les mamelles !
J'eus moi-même un regard des doctes Immortelles.
Il me souvient encor du jour, où nos pasteurs
Me proclamaient poète ; éloges trop flatteurs !
A célébrer Varus est-ce à moi de prétendre ?

L'oie aux cris importuns, de l'oiseau du Méandre,
A-t-elle les accords doux et mélodieux?

MÉRIS.

Je cherche à retrouver quelques airs gracieux.
Écoute celui-ci : « Viens, belle Galatée !
Quel charme te retient sous la mer agitée?
Ici le doux printemps rougit; et, de ses fleurs,
La terre, aux bords des eaux, prodigue les couleurs ;
Le pâle peuplier couvre les antres sombres,
Et la vigne flexible entrelace ses ombres.
Viens; laisse follement le flot battre ses bords. »

LYCIDAS.

Une nuit, tu chantais... ô les tendres accords !
Si j'oubliai les airs, je retins la mesure.

MÉRIS.

« Des astres, ô Daphnis, laisse la foule obscure !
Astre du grand César, voilà que tu parais !
Astre cher à Vénus, et propice aux guérets !
Astre, qui sur les monts vas colorant la treille !
Enrichis les jardins de la poire vermeille,
O Daphnis ! tes neveux jouiront de tes plants;
Avec le temps tout s'use, et même les talents. »
  J'ai chanté plus d'un jour : cependant, avant l'âge,
Ma voix s'éteint; Méris, ô funeste présage !
S'est laissé prévenir par le regard des loups.
Par Ménalque chantés, ces airs seront plus doux.

LYCIDAS.

Ne me les ravis point. Vois, les ondes se taisent;

Pour toi, des aquilons, les murmures s'apaisent.
La moitié de la route a fui rapidement.
Déjà, de Bianor, je vois le monument :
Là, le pâtre en faisceaux assemble le feuillage ;
Là, pose tes chevreaux, et chantons sous l'ombrage.
Nous les verrons trop tôt, ces remparts odieux !
Si tu crains de la nuit les brouillards pluvieux,
Marchons ! Donne ce poids, qui t'accable sans doute,
Méris, et nos chansons abrégeront la route.

MÉRIS.

Il est pour nous, ami, des soins plus rigoureux :
Attendons et Ménalque et des jours plus heureux.

GALLUS

ÉGLOGUE DIXIÈME

Viens, préside, Aréthuse, au dernier de mes chants.
Peu de vers pour Gallus, mais si doux, si touchants,
Que même Lycoris s'empresse de les lire !
Eh ! qui, pour mon Gallus, ne monterait sa lyre ?
Que, pour prix de tes soins, ton cristal toujours pur
Des flots siciliens perce le sombre azur,
Et que n'ose jamais l'épouse de Nérée
Mêler son amertume à ton onde sacrée !
Commençons, et tandis que, des jeunes ormeaux,
Nos chevreaux pétulants tondent les verts rameaux,
Chantons Gallus en proie à sa langueur secrète...
Rien n'est sourd à mes chants : la forêt les répète.
Nymphes des eaux ! quels bois vous dérobaient au jour,
Quand Gallus expirait d'un déplorable amour !
Le Pinde et ses coteaux, l'Hippocrène et sa source,
N'avaient point cependant retenu votre course.
Les lauriers, la bruyère, ont pleuré ses destins ;
Lycée, aux antres verts, et Ménale, aux longs pins,
Pleuraient Gallus couché sous la roche déserte ;

Ses bêlantes brebis vont lamentant sa perte...
Ne les dédaigne pas, Gallus, au bord des eaux:
Le charmant Adonis a gardé les troupeaux.
Le pâtre vient; des bœufs, vient pesamment le guide;
De la froide glandée encore tout humide,
Ménalque vient. Phébus vient lui-même: « Insensé!
Lycoris, près d'un autre, habite un camp glacé! »
Secouant de grands lis et des fleurs bocagères,
Silvain parut, orné de guirlandes légères.
Pan, à son tour, le tient d'hièble coloré:
« D'un éternel ennui seras-tu dévoré?
Dit-il. Le traître Amour s'applaudit de tes peines;
L'herbe des prés a soif de l'onde des fontaines,
L'abeille, de cytise, et l'Amour, de nos pleurs. »
Triste, il répond: « Témoins de mes longues douleurs,
Dites-les à vos monts, pasteurs de l'Arcadie,
Pasteurs seuls renommés pour votre mélodie!
Oh! si vos doux accords redisaient mon tourment,
Que Gallus au tombeau dormirait mollement!
Plût aux dieux que Gallus eût vos champs pour patrie!
Ou pâtre, ou vendangeur de la grappe mûrie,
J'eusse obtenu l'amour d'Amynte ou de Phyllis;
L'une ou l'autre, n'importe! Ah! si l'éclat des lis
Refusa d'embellir le teint bruni d'Amynte,
Noire est la violette, et noire est l'hyacinthe.
Près de moi, sous le saule aux mourantes couleurs,
L'une eût chanté des airs, l'autre eût cueilli des fleurs.
Là, sont des eaux, des prés; là flotte un mol ombrage;
Là, nous eussions vieilli, consumés d'un même âge.
Mais, loin de ton pays, sous les tentes de Mars,

Le fol amour t'entraîne à travers mille dards.
Des Alpes et du Rhin, il est donc vrai, cruelle,
Tu braves, et sans moi, la froidure éternelle!
Ah! que puissent, du moins, t'épargner les frimas!
Que les glaçons tranchants n'offensent point tes pas!
« J'irai! sur les pipeaux qu'entendit Syracuse,
J'oserai de Chalcis reproduire la muse :
Dans les antres des bois, plongeant mes pas errants,
J'irai seul défier leurs hôtes dévorants.
Racontant mes amours, leurs écorces fidèles
Croîtront... O mes amours, vous croîtrez avec elles!

« Aux nymphes du Ménale osant m'associer,
J'atteindrai de mes traits l'horrible sanglier;
De chiens hurlants, malgré ses glaces conjurées,
Je ceindrai Parthénie et ses forêts sacrées.
Mais déjà je parcours le bois retentissant :
Du Parthe, sous ma main, siffle l'arc menaçant;
Il lance du Crétois la flèche inévitable.
Trompeurs soulagements! l'Amour impitoyable
Daigne-t-il s'attendrir aux tourments des humains?
Loin de moi, chants d'amour, Dryades et Sylvains!
Forêts, disparaissez! votre ombre m'importune :
Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.
De l'Hèbre et du Strymon quand je boirais les eaux,
Quand aux champs libyens bondiraient mes troupeaux,
Sous l'orme desséché que Sirius dévore,
L'Amour, l'ardent Amour m'y poursuivrait encore
L'Amour soumet le monde, et je cède à l'Amour »
Muses! laissons dormir les échos d'alentour;

C'est assez. Vous m'avez révélé vos merveilles,
Tandis que, sous l'ombrage, en légères corbeilles
Ma main arrondissait les joncs obéissants;
Donnez, près de Gallus, du prix à mes accents,
Lui, pour qui chaque jour croît mon amitié tendre,
Comme on voit au printemps l'ormeau croître et s'étendre.
Mais l'ombre est, comme aux fruits, fatale aux chalumeau
Du noir genévrier redoutons les rameaux;
Rentrons! Vesper a lui : rassasiés d'herbage,
Allez, chevreaux, allez; quittez le pâturage.

CHANTS TRADUITS
DE L'ILIADE

AVANT-PROPOS[1]

Ces divers essais, dont je ne me dissimule pas l'imperfection, ne doivent pas être considérés comme des ouvrages, mais comme des études sur un grand modèle. Je ne me flatte pas d'avoir toujours lutté sans trop de désavantage contre M. de Rochefort, dont la savante traduction, recommandable à plus d'un titre, offre un si grand nombre de morceaux pleins de naturel et d'antique simplicité. Cette traduction en vers, la seule qu'il me soit permis de juger, était aussi la seule que je connusse, lorsque je m'exerçai sur quelques chants de l'Iliade.

1. Publié dans les *Poésies diverses*, édition de 1814, en tête des chants quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième, et des fragments du premier et du douzième chant. (*Note de l'éditeur.*)

AVERTISSEMENT

J'*avais commencé plusieurs autres chants de* l'Iliade ; *n'ayant pas eu le temps d'y revenir avec assez de soin, je n'ai conservé que les premier, troisième, quatorzième, vingt-deuxième et vingt-quatrième chants. Avant de les livrer au public, j'ai lu, avec une nouvelle attention, la traduction de M. de Rochefort : les excellents vers qu'elle contient laissent à regretter que tout l'ouvrage ne soit pas écrit d'une manière plus soutenue. Serait-il donc impossible d'intercaler dans une version nouvelle ce que l'ancienne a de remarquable ? Un pareil travail aurait, ce me semble, le double avantage d'abréger un peu la tâche démesurée du traducteur, et de garantir d'avance au public le mérite d'une partie de la traduction.*

CHANT PREMIER

O muse! redis-moi la colère d'Achille,
Cette ardente colère en malheurs si fertile,
Qui plongea chez les morts tant de Grecs renommés,
Et livra leur dépouille aux vautours affamés.
(Tel fut de Jupiter l'arrêt irrévocable,
Du jour que s'alluma cette haine implacable,
Et que s'ouvrit la lice aux débats odieux
D'Atride fils des rois, d'Achille fils des dieux.)

Quelle divinité leur souffla cette rage?
Apollon. Tous les Grecs rachetèrent l'outrag
De son prêtre Chrysès, par leur chef insulté:
D'un fléau destructeur le camp fut infecté;
Tout succombait. Chrysès, du dieu fils de Latone
Portant les saints bandeaux, le sceptre et la couronne,
Était venu, chargé d'une riche rançon,
Redemander sa fille au fier Agamemnon.
Il suppliait l'armée, et surtout les Atrides:
« Atrides généreux, et vous, Grecs intrépides,
Veuillent les Immortels, de l'Olympe habitants,

Vous livrer ces remparts, défendus si longtemps!
Puissiez-vous tous revoir votre douce patrie!
Mais rendez à mes vœux une fille chérie.
Grecs, ne dédaignez pas mes tributs opulents :
Les rameaux d'Apollon ceignent mes cheveux blancs;
Révérez dans mes mains le sceptre respectable
Du dieu qui lance au loin le trait inévitable. »

Parmi les Grecs circule un bruit approbateur;
Mais Atride : « Vieillard, dit-il avec hauteur,
Si dans le camp des Grecs je te retrouve encore,
Frémis : en vain d'un dieu le bandeau te décore.
Réservée à mon lit, ta fille me suivra,
Et, tournant le fuseau, dans Argos vieillira :
Telle est ma volonté. Toi, mortel téméraire,
Si tu chéris tes jours, fuis! » Le malheureux père,
Intimidé, s'éloigne, à ces mots foudroyants.
Morne et silencieux, le long des flots bruyants,
Il marchait : « Dieu puissant de Délos et de Chryse!
Ne défendras-tu point ton prêtre qu'on méprise?
Si j'ornai tes parvis de mes dons solennels,
Si du sang des taureaux j'inondai tes autels,
Saisis tes flèches d'or! D'une main vengeresse,
Frappe, immole à mes pleurs les héros de la Grèce! »
Suppliant, il parlait : Apollon l'entendit;
Des sommets radieux Apollon descendit,
Formidable, et des Grecs méditant la ruine.
L'arc vengeur étincelle à l'épaule divine;
Et du carquois flottant le bruit semble annoncer
L'invisible trépas qu'il s'apprête à lancer.

Le dieu, tel que la nuit, marche terrible et sombre;
A l'écart des vaisseaux, il s'arrête dans l'ombre;
Et son arc immortel, qu'il courbe avec effort,
Chasse en sifflant le trait qui part avec la mort.
Il renverse d'abord, sous ses flèches rapides,
Les dogues vigilants, les coursiers intrépides;
Les hommes à leur tour, durant neuf jours atteints,
Tombent; et les bûchers ne se sont pas éteints.

Mais, lorsqu'on vit briller la dixième journée,
Achille convoqua la foule consternée,
Et, debout au milieu de ce nombreux concours,
Inspiré par Junon, proféra ce discours :
« Atride, il n'est pour nous d'asile que la fuite;
Heureux si de la mort nous trompons la poursuite!
Un invisible bras s'est déployé sur nous;
Et la peste et la guerre ont réuni leurs coups.
Consultons cependant les sacrés aruspices;
Écoutons ces mortels, dont les regards propices
Des songes incertains percent l'obscurité :
(Les songes quelquefois peignent la vérité;
Jupiter les envoie.) Apprenons ce qu'ordonne
Le long courroux du fils de la blonde Latone.
Réclame-t-il des vœux, ou le sang des taureaux,
Ou l'agneau jeune encore, ou les tendres chevreaux?
De sa fureur divine implorons une trêve. »

Il dit, et se rassied. Soudain Calchas se lève;
Augure révéré, fils du sage Thestor,
Il connaît ce qui fut, ce qui n'est pas encor;

Le souffle d'Apollon qui réside en son âme
Guida la Grèce entière aux remparts de Pergame.
Il se recueille, et dit : « Je vais tout révéler !
Mais, toi, de qui la voix me presse de parler,
Noble Achille, avant tout, jure que ton courage
Écartera de moi la menace et l'outrage ?
Il est un roi puissant, que je crains d'offenser ;
Et quand par son sujet un roi se sent blesser,
Plus de pardon ; sa haine avec le temps s'augmente ;
Dans son cœur ulcéré la vengeance fermente ;
Tôt ou tard elle éclate... Achille ! tu m'entends :
Veux-tu me protéger en tous lieux, en tous temps ?
— Oui, j'en jure, ô Calchas, par le dieu qui t'inspire :
Tant qu'Achille est debout, tant qu'Achille respire,
Des guerriers que ce camp renferme dans son sein,
Aucun, aucun sur toi ne portera la main ;
Je le répète encore, aucun d'entre eux... pas même
Agamemnon, si fier de la grandeur suprême.
— Le dieu ne venge point son temple négligé,
Mais il venge Chrysès, par Atride outragé !
Dit alors, sans pâlir, l'irréprochable augure.
Apollon, de son prêtre, a ressenti l'injure :
Il vous fait expier des refus inhumains,
Et ne doit détourner ses homicides mains,
Qu'au jour où Chryséis, à la noire prunelle,
Reverra sans rançon la cité paternelle ;
Tandis qu'un sacrifice, à Chryse transporté,
En pompe fumera sur l'autel irrité. »

Il dit ; le roi des rois, le fils puissant d'Atrée

Se lève. Sa fureur, trop longtemps concentrée,
Éclate dans ses traits. Son œil roule hagard;
Et lançant sur Calchas un oblique regard :
« Prophète du malheur ! de ta bouche fatale,
Depuis que je t'entends, rien d'heureux ne s'exhale;
Tu te plais dans l'horreur de tes prédictions.
J'abhorre tes discours, comme tes actions.
Tu viens insolemment révéler à la Grèce
Que j'appelle d'un dieu la haine vengeresse !
Et pour quel grand forfait?... Pour n'avoir point rendu
Un prix qui m'appartient, que j'obtins, qui m'est dû :
Chryséis !... J'aimais moins l'épouse jeune et pure,
Dont ma main dénoua la pudique ceinture;
Et Clytemnestre à peine égalait Chryséis,
Pour les arts de Minerve et les dons de Cypris.
Je veux bien cependant, au salut de l'armée,
Immoler la beauté dont mon âme est charmée;
Mais quand je cède un bien qui m'était réservé,
Du prix de mes travaux dois-je être seul privé?
Aux chefs, à leur justice, Agamemnon se fie...
Grecs! vous voyez pour vous ce que je sacrifie ! »

Achille lui répond : « O prince impérieux !
O de tous les mortels le plus ambitieux !
Que peut ton âme avide exiger davantage?
Faut-il nous assembler, pour un nouveau partage?
Eh ! laisse faire aux dieux : si bientôt leur bonté
Nous ouvre de Priam l'opulente cité,
Les Grecs, pour assouvir ton insigne avarice,
De sa triple valeur paieront ton sacrifice. »

Soudain Agamemnon : « Crois-tu me commander ?
Espères-tu me vaincre ou me persuader,
Cœur superbe ? Tu veux qu'Agamemnon tranquille
Se dépouille d'un droit, dont jouirait Achille ?
Non ! par un prix égal, que les Grecs généreux
Me consolent d'un prix que j'ai perdu pour eux ;
Ou je cours enlever, sans que rien me retienne,
La captive d'Ajax, ou d'Ulysse, ou la tienne,
La tienne, fier Achille ! A de plus saints devoirs,
Consacrons ces instants : qu'un navire aux flancs noirs
S'apprête à s'élancer sur la liquide plaine !
Que sa voile, des vents, sollicite l'haleine !
Choisissons des rameurs au bras souple et nerveux :
Auprès de Chryséis, que, pour offrir nos vœux,
Parte le sage Ulysse, ou le fils d'Oïlée,
Ou le roi de la Crète, ou toi, fils de Pélée,
Toi-même !... » Achille alors le mesure des yeux :
« Homme arrogant et bas, monarque astucieux !
Cria-t-il en fureur. Qui, des fils de la Grèce,
De t'obéir encor peut montrer la faiblesse ?
Certes, ce n'est plus moi ! Quels sont mes ennemis ?
Les Troyens ? Envers moi quel crime ont-ils commis ?
Vinrent-ils dérober, spoliateurs avides,
Mes bœufs laborieux, mes cavales rapides ?
De mon riche pays, les pas de leurs coursiers
Foulèrent-ils jamais les sillons nourriciers ?
Non, sans doute. Entre nous, des cimes effrayantes
S'élèvent ; entre nous, roulent des mers bruyantes.
Pour qui me suis-je armé ? Pour Ménélas et toi,
Toi, despote orgueilleux, chef ingrat et sans foi !

Aux Troyens, innocents du parjure d'Hélène,
J'ai fait porter le poids de ton injuste haine;
Et de mes longs travaux, pour toi seul entrepris,
Tu médites déjà de m'arracher le prix,
Ce prix que m'accorda la race des Pélasges!
Tu te plains! Et, dis-moi, toujours, dans nos partages,
Des dons les plus pompeux ne t'enrichit-on pas?
Je soutiens, presque seul, tout le faix des combats;
Et chacun de nous deux remporte, sous sa tente,
Moi la plus humble part, toi la plus éclatante.
C'en est trop! Je suis las de stériles travaux;
Je pars, je rends aux mers mes agiles vaisseaux,
Et vais, loin de Pergame, aux remparts de Larisse,
Du grand Agamemnon raconter la justice;
Je pars, et nous verrons alors quels nouveaux biens
Il saura, sans Achille, enlever aux Troyens! »

Alors le roi des rois : « Eh bien, je te l'accorde.
Fuis, mortel affamé de haine et de discorde;
Fuis, de tous mes guerriers ô le plus abhorré!
Fuis!... Il en est encor, dont je suis honoré;
Assez d'autres, sans toi, m'assurent la victoire,
Et le grand Jupiter prendra soin de ma gloire.
Ta force vient de lui : ne t'en prévaux donc pas.
Retourne, va régner sur tes faibles États,
Parmi tes Mirmidons! Quitte-moi : peu m'importe
Je me ris des éclats où ta fureur s'emporte.
Puisque Apollon le veut, je rendrai Chryséis :
Mais je cours, de ce pas, saisir ta Briséis;
Et t'apprendrai bientôt la distance du maître

Au sujet insolent qui l'ose méconnaître. »

Tout Achille a frémi. Renfermée un moment,
Sa colère en son cœur bouillonne sourdement,
Et son orgueil bravé s'indigne et se soulève.
Que fera-t-il ? Tirant son homicide glaive,
Au sein d'Agamemnon plongera-t-il la mort?
Ou se contiendra-t-il par un pénible effort ?
Tandis que, d'une main lente et préoccupée,
De la gaine profonde il tire son épée,
La propice Minerve, à la voix de Junon,
Descend du vaste Olympe aux plaines d'Ilion,
Et debout près d'Achille, et pour lui seul présente,
Saisit de ses cheveux la tresse éblouissante.
Le héros étonné se retourne, et ses yeux
Ont reconnu les traits de la fille des dieux :
« Vierge au regard terrible, imposante immortelle,
Dit-il, auprès de moi quel intérêt t'appelle ?
Par cet Agamemnon, tu me vois outragé :
Avant de me quitter, tu me verras vengé. »

« Arrête ! s'écria la déesse prudente ;
Réprime les transports de ta fureur ardente :
Telle est la volonté de l'auguste Junon ;
Junon protège Achille, ainsi qu'Agamemnon.
Réponds par les discours, et non point par le glaive.
Un jour, il te rendra la beauté qu'il t'enlève,
Ce roi de qui l'orgueil cherche à t'humilier :
Ce même Atride, un jour, viendra te supplier ;
Ses mains t'enrichiront d'une offrande pompeuse.

La parole des dieux ne fut jamais trompeuse :
Accepte ce garant. — Déesse, c'est assez :
Qui se soumet aux dieux voit ses vœux exaucés.
J'immole ma vengeance aux maîtres de la terre. »
Il a parlé : son bras, terrible dans la guerre,
Replonge au fourreau d'or le glaive furieux;
Et Pallas va fouler l'Olympe radieux.

Mais il n'est point éteint le courroux d'Éacide!
Son insultante voix gourmande encore Atride :
« Mortel audacieux et timide à la fois!
Mortel ivre d'orgueil! Parle, où sont tes exploits?
Déployant tour à tour la valeur et l'adresse,
A quelques grands combats as-tu guidé la Grèce?
Non! Dévorer son peuple et frustrer ses rivaux,
Voilà du roi des rois les glorieux travaux!
Vous, qu'il ose opprimer, Grecs! sans votre indolence,
Ce jour eût éclairé sa dernière insolence...
Mais j'en fais le serment formidable et sacré :
Je jure, par ce sceptre à jamais révéré,
Qui, détaché du tronc frappé dans ses racines,
N'étendra plus son ombre au sommet des collines,
Je jure qu'il luira le jour, pour moi si doux,
Le jour où mon repos vous accablera tous.
Hector vous atteindra de ses terribles armes;
Et, toi, pour les venger tu n'auras que tes larmes :
Alors, seul au milieu des débris et des morts,
Et le cœur déchiré de stériles remords,
Tu te repentiras, au sein de ta détresse,
D'avoir osé braver le soutien de la Grèce. »

Il dit, jette à ses pieds son sceptre éblouissant,
Et s'assied. Devant lui, de rage frémissant,
Atride l'observait... Nestor, entre eux, s'avance.
Du vieillard de Pylos la facile éloquence
Surpasse la douceur d'un miel délicieux.
Deux générations ont passé sous ses yeux;
La troisième s'élève, il y préside encore :
« O dieux, s'écria-t-il, dieux que ma voix implore!
Aux enfants d'Hellénus, quel deuil préparez-vous?
Quel triomphe pour Troie, et quel affront pour nous!
Priam et tous les siens, tressaillant d'allégresse,
Certes, vont s'applaudir des débats de la Grèce,
S'ils apprennent qu'ainsi sont divisés entre eux
Le plus puissant des Grecs et le plus valeureux.
Jeunes tous deux, tous deux cédez à mon grand âge.
Vous reçûtes du ciel la vaillance en partage;
Mais j'ai vu des mortels plus courageux encor
Qui ne dédaignaient pas les conseils de Nestor.
Non, je ne verrai plus de ces chefs intrépides,
Polyphème, Dryas, Cénée aux pieds rapides,
Thésée et son ami, vainqueurs des sombres bords,
Qui, vivants, ont foulé le rivage des morts!
Sans rivaux sous les cieux, ces guerriers invincibles,
Terribles, terrassaient des ennemis terribles.
Loin des champs de Pélops, entraîné sur leurs pas,
A leurs bras indomptés j'associai mon bras.
Nul homme d'aujourd'hui n'eût affronté leur lance;
Chacun d'eux cependant m'écoutait en silence :
Imitez-les; comme eux, fiez-vous à ma voix.
Atride, laisse-lui le prix de ses exploits;

Et, toi, bouillant Achille, abjure enfin ta haine;
Épargne au roi des rois ta parole hautaine :
Ses droits sont grands; jamais le monarque éternel
N'amassa tant d'honneurs sur le front d'un mortel.
Une divinité t'accorda la naissance;
Tu possèdes la force, Atride, la puissance :
Que ton courroux, Atride, expire le premier;
Et moi-même je vais humblement supplier
Celui qui seul arrête, immobile barrière,
Du torrent des combats la rage meurtrière. »

Atride alors : « Vieillard, je respecte ta voix !
Mais cet Achille à tous prétend dicter des lois,
Veut dominer sur tous, de tous être l'arbitre.
Croit-il y parvenir ? De quel droit ? à quel titre ?
Pour l'avoir fait vaillant, à sa témérité
Les dieux auraient-ils donc permis l'impunité ? »

Achille, provoqué par le discours d'Atride :
« Je consens qu'on m'appelle homme faible et timide,
Si jusqu'à t'obéir je puis me dégrader.
Je t'interdis le droit de me rien commander,
Rien ! Que cette parole en ton cœur soit gravée !
Je ne dispute point Briséis enlevée ;
Je ne me vengerai ni de toi, ni des tiens;
Mais essaie à ravir quelque autre de mes biens,
Et la Grèce verra punir ton insolence,
Et ton sang odieux coulera sur ma lance ! »

Les fiers rivaux, cessant leurs arrogants discours,

Se lèvent, et des Grecs s'éloigne le concours.
Achille, avec Patrocle, a regagné sa tente
Et ses profonds vaisseaux, à la poupe éclatante.
Atride, aux vastes mers, livre un navire ailé,
Choisit de vingt rameurs le bras souple et zélé,
Fait conduire au vaisseau l'hécatombe propice,
Et remet sa captive aux mains du sage Ulysse.
La proue, en frémissant, s'ouvre un sentier d'azur.
Atride ordonne aux Grecs, baignés d'un souffle impur,
De laver dans les flots leurs souillures honteuses,
Et d'offrir à Phébus des victimes nombreuses.
La chèvre bondissante et les puissants taureaux,
De leur sang consacré teignent le bord des eaux.
Des chairs de la victime à demi consumée
La vapeur monte aux cieux, dans des flots de fumée.
L'armée à ces travaux se livre; et cependant
Le roi des rois, fidèle à son courroux ardent,
Nourrit au fond de l'âme un espoir qui le flatte :

« Sage Talthybius, vigilant Eurybate !
Dit-il à ses hérauts : vers le fils de Thétis,
Courez, et de sa tente arrachez Briséis.
S'il ose résister à mon ordre suprême,
J'irai, le glaive en main, la lui ravir moi-même,
Afin de l'abreuver de regrets plus amers. »
Cet ordre tonne au loin; et sur le bord des mers,
Marchant avec lenteur, les fidèles ministres
A regret vont porter leurs messages sinistres.
Ils trouvèrent Achille assis près des vaisseaux.
Son œil, à leur aspect, s'enflamme; et les hérauts,

De son courroux vengeur craignant la violence,
S'arrêtent et, debout, gardent un long silence.

Achille a vu leur trouble et les a rassurés :
« Des hommes et des dieux interprètes sacrés,
Salut ! Approchez-vous. Les dieux vous soient propices !
Des torts d'Agamemnon vous n'êtes point complices.
Vous venez enlever Briséis à mes feux ?
Patrocle, amène-la ; qu'elle parte avec eux !
Mais j'atteste, ô hérauts, votre imposante égide,
Et la terre et les cieux et le parjure Atride,
Que mon bras désormais renonce à le venger.
Dans l'obscur avenir, son œil ne peut plonger ;
Il ignore, insensé, quels coups le sort réserve
A ses Grecs, que moi seul de la mort je préserve. »

Ainsi parlait Achille. Attentif à ces mots,
Patrocle va chercher l'amante du héros,
La livre aux envoyés ; ils partent : la captive,
S'éloignant à regret, marchait lente et plaintive.
Achille, l'œil en pleurs, seul, assis à l'écart,
Sur le flot blanchissant fixe un morne regard ;
Et les bras étendus : « O vous, mère chérie !
De longs honneurs devaient remplir ma courte vie...
Où sont-ils ? Jupiter promettrait-il en vain ?
D'Atride au loin puissant, je subis le dédain ;
Briséis est ravie à mon âme ulcérée ! »
Assise au fond des mers, auprès du vieux Nérée,
Thétis l'entend. Semblable à la vapeur des mers,
Elle monte vers lui, du sein des flots amers,

Le flatte de la main : « O mon fils ! lui dit-elle,
Épanche tes ennuis dans l'âme maternelle ! »
Achille, soupirant : « Vous savez mes malheurs :
Faut-il rouvrir encor la source de mes pleurs ?
N'importe ! j'obéis. » Et, pâlissant de rage,
A sa mère attendrie il conte son outrage :
« Ma mère, je remets ma vengeance en vos mains ;
Montez aux cieux, priez le maître des humains !
Des droits vous sont acquis à sa reconnaissance :
Jadis vos soins heureux sauvèrent sa puissance.
(Vous me l'avez conté, sous le toit paternel).
Quand, préparant des fers au monarque éternel,
Junon, Pallas, Neptune et la troupe sacrée
Conspiraient sa ruine : à vos cris, Briarée,
Géant, fils de Neptune et plus puissant que lu
Offrit à Jupiter ses cent bras pour appui ;
Il consterna les dieux, et, fier de sa victoire,
Partagea de son maître et le trône et la gloire.
La paix rentra dès lors au céleste séjour...
Que Jupiter s'acquitte ! Attestez, en ce jour,
Cet important service, absent de sa pensée,
Et sa main vengera ma valeur offensée. »

Thétis, en gémissant, répond : « Fils trop chéri !
Sous un astre fatal, pourquoi t'ai-je nourri ?
Que ne vis-tu tranquille et loin du bruit des armes !
Je ne verrais couler ni ton sang ni tes larmes.
Ta dernière heure est proche et t'appelle au cercueil :
Tu vivras peu de jours... jours tristes, jours de deuil !
Ta mère cependant, de la plaine azurée,

Montant au sein neigeux du céleste empyrée,
Ira, du dieu tonnant, embrasser les genoux.
Retranche, en tes vaisseaux, ton tranquille courroux;
Des Grecs privés de toi, que le crime s'expie!
Je sais que l'Océan, aux champs d'Éthiopie,
A convié son maître : hier, suivi des dieux,
Jupiter a quitté le séjour radieux;
Il reverra l'Olympe, à la douzième aurore;
Alors, dans son palais, que le bronze décore,
J'irai, les yeux en pleurs, l'invoquer pour mon fils. »
En achevant ces mots, l'immortelle Thétis
S'éloigne, et laisse Achille à sa vague furie.

Ulysse, de Chrysès, découvre la patrie,
Fait abaisser la voile, et, redoublant d'ardeur,
Les rameurs ont du port gagné la profondeur;
L'ancre a mordu la terre, et le robuste câble
Se tend en frémissant, allongé sur le sable.
Les Grecs touchent la rive, où leurs tributs épars
Du divin Sagittaire appellent les regards,
Cependant que, du haut de la poupe rapide,
La jeune Chryséis descend, belle et timide.
Ulysse, de sa main la guidant à l'autel,
Remet au vieux Chrysès ce dépôt solennel,
Et dit : « Agamemnon, roi des hommes, m'envoie
Pour te rendre, ô vieillard! l'espérance et la joie.
J'apporte une hécatombe, et cet auguste don
Puisse-t-il désarmer la fureur d'Apollon! »

Il dit, et Chryséis est dans les bras d'un père.

L'hécatombe est rangée, au pied du sanctuaire;
Aux mains des assistants, l'onde a coulé trois fois.
Les bras tendus au ciel, Chrysès, à haute voix,
Priait : « Dieu tout-puissant, que dans Chryse on adore,
Ta bonté m'exauça; qu'elle m'exauce encore!
Les Grecs, en ma faveur, tombèrent sous tes coups :
Des Grecs, en ma faveur, détourne ton courroux! »
Ainsi priait Chrysès : Phébus lui fut propice.
Les fruits mystérieux, présents du sacrifice,
Lancés des mains du prêtre, à ses pieds ont roulé;
Le sang noir des taureaux, sous la hache, a coulé;
Et de leur cou nerveux tombe au loin détachée
Leur tête, dont la peau disparaît arrachée.
La croupe, par le fer divisée en deux parts,
Se revêt de lambeaux confusément épars,
Et sa graisse onctueuse est des chairs séparée.
Chrysès, de la victime, avec soin préparée,
A la flamme limpide offrant le large dos,
Sur elle d'un vin pur fait écumer les flots.
De longs dards acérés la jeunesse est armée;
Et, quand sur les autels l'offrande est consumée,
Dévorant du taureau la poitrine et les flancs,
On fixe sa dépouille aux fers étincelants :
Les flammes à l'entour pétillent; et l'on traîne
Les vastes ossements dispersés sur l'arène.
Mais bientôt du festin s'achèvent les apprêts;
Bacchus mêle ses dons aux présents de Cérès :
Les plus jeunes des Grecs épanchent à la ronde
Un nectar, qui frémit dans la coupe profonde;
Ils célèbrent Phébus, dans leurs hymnes pieux,

Et Phébus apaisé sourit du haut des cieux.
Quand du pâle Hespérus luit l'étoile tranquille,
Tous, près des noirs vaisseaux, vont chercher un asile.

A peine de l'Aurore, au visage riant,
Les doigts de rose ouvraient les portes d'Orient,
Qu'Apollon charge Eurus d'emporter, sur ses ailes,
De la contagion les semences mortelles.
La voile se déploie, et le flot, rougissant,
Écume sous la proue, et roule en rugissant.
Le vaisseau léger fuit, et fend la plaine humide :
Au vaste camp des Grecs, il arrive rapide ;
Et le port, qui l'accueille en ses flancs sablonneux,
L'y retient enchaîné par d'inflexibles nœuds.
On se disperse au loin. Seul, de rage immobile,
A l'ombre des vaisseaux se confinait Achille.
Il refuse à la Grèce et sa voix et son bras ;
Sa muette vengeance invoque les combats.
Mais la douzième aurore éclaire enfin la terre,
Et voit rentrer aux cieux le maître du tonnerre :
Thétis part ; elle arrive au palais éclatant.
Le puissant Jupiter, dont l'œil au loin s'étend,
Méditait, loin des dieux, l'âme préoccupée,
Seul, sur le haut Olympe, à la cime escarpée.
La droite de Thétis touche au menton sacré ;
Sa gauche ose presser le genou révéré :
« Roi des dieux, exaucez ma tremblante prière,
Honorez de mon fils la trop courte carrière,
Vengez-le ! Que des Grecs les Troyens soient vainqueurs,
Jusqu'au jour où les Grecs lui rendront ses honneurs !

D'un maître impérieux châtiez l'insolence. »

Elle dit; Jupiter reste dans le silence.
Thétis en pleurs s'attache aux genoux immortels :
« J'attends votre promesse ou vos refus cruels;
Vos refus... J'en ai fait le dur apprentissage :
Nulle n'obtint de vous moins de gloire en partage. »

Le roi des éléments répond : « Qu'exigez-vous?
Faudra-t-il de Junon rallumer le courroux,
Et subir les éclats de sa plainte importune?
« Jupiter, des Troyens, protège la fortune! »
Dira-t-elle. Évitez son regard inquiet.
Comptez sur moi! Ce signe est un serment muet :
Immuable, il proclame ou la paix ou la guerre,
Et n'abusa jamais ni les cieux, ni la terre. »
Ses cheveux odorants, sur sa tête, ont tremblé;
Il fronce un noir sourcil... L'Olympe est ébranlé.
Thétis s'éloigne alors du dieu qui la protège,
Et Jupiter rejoint le céleste cortège.
Tous les dieux à la fois se lèvent devant lui.
Sur le seuil, il s'arrête. En proie à son ennui,
Junon, qui de Thétis a découvert l'approche :
Gourmande Jupiter, par cet amer reproche :
« O des dieux immortels le moins digne de foi!
Dis, quel nouveau complot tramais-tu loin de moi?
Me fuir est ton bonheur : craignant de te commettre,
Jamais à tes conseils tu n'as daigné m'admettre. »

Des dieux et des mortels le monarque divin :

« Entrer dans mes conseils ! Tu l'espères en vain.
De mes profonds secrets, ne sois donc plus jalouse ;
Tout doit les ignorer, tout, jusqu'à mon épouse.
Ceux que peut confier le souverain des cieux,
Tu les sauras, Junon, même avant tous les dieux.
Les autres sont couverts d'une ombre impénétrable.
Que ton œil curieux, qui veille infatigable,
S'épargne le tourment d'épier tous mes pas :
Ce vain soin te fatigue et ne t'éclaire pas. »

Il se tait. La déesse au regard taciturne,
Répond : « Que m'as-tu dit, sombre fils de Saturne ?
Sur tes nobles desseins, je laisse un voile épais :
Du sort des nations tu décides en paix ;
Mais je cède, en ce jour, à ma terreur profonde.
Thétis, aux pieds blanchis par l'écume de l'onde,
Au lever de l'aurore, embrassait tes genoux.
Sans doute, pour venger son Achille en courroux,
Ton bras, au camp des Grecs, va semer les ravages ? »

Le dieu, de qui la main rassemble les nuages :
« Dis-moi, que t'ont servi tous tes soupçons jaloux
Qu'à détourner de toi le cœur de ton époux !
Mon vouloir m'appartient : il est irrévocable.
Cède, ou crains ma fureur ! De mon bras implacable,
Tout l'Olympe assemblé ne te sauverait pas. »

Il dit ; Junon tremblante a reculé trois pas.
Muette, elle s'assied ; et tous les dieux gémirent ;
Et leurs cœurs consternés à ses maux compatirent.

Vulcain surtout, Vulcain, immortel artisan,
Se montre de Junon le zélé partisan :
« Malheur, dit-il, malheur à tous tant que nous sommes,
Si les dieux sont, entre eux, divisés pour les hommes !
La discorde viendra s'asseoir à nos festins ;
Nos destins dépendront des terrestres destins.
J'oserai conseiller à ma mère chérie
D'apaiser Jupiter, de peur que sa furie
Ne porte encor le trouble aux célestes états,
Car terrible est sa foudre et puissant est son bras.
Par des mots caressants, conjurez donc sa haine,
Et la paix renaîtra dans l'éternel domaine. »

Il dit, hâte ses pas tardifs et chancelants,
Couronne de nectar la coupe aux larges flancs,
Et l'offrant à Junon : « Fléchissez, ô ma mère !
On sait, du roi des dieux, jusqu'où va la colère.
Quand du céleste seuil il m'eut précipité,
Je roulai, tout un jour, dans l'espace emporté,
Et tombai dans Lemnos, où des mortels agrestes
De mes jours presque éteints recueillirent les restes. »
Sa mère, aux bras de neige, accepte, en souriant,
Le savoureux nectar qu'il offre impatient.
Maladroit échanson, de la joyeuse troupe,
Sa main lourde et sans grâce inonde aussi la coupe.
L'inextinguible rire éclate dans les cieux.
Jusqu'au déclin du jour, le doux banquet des dieux
Se prolonge ; Apollon prend sa lyre chérie,
Et la voix des Neuf Sœurs à ses chants se marie
Quand, regagnant des flots l'asile accoutumé,

L'astre du jour descend de son char enflammé,
Les dieux vont retrouver la couche industrieuse,
Que créa de Vulcain la main laborieuse.
Cette couche, où réside un charme assoupissant,
Sous son divin fardeau s'affaisse en gémissant.
Non loin de son époux, Junon, l'âme oppressée,
Veille, et l'affront du jour absorbe sa pensée.

CHANT TROISIÈME

Sous les lois de leurs chefs, les deux camps sont rangés.
Les Troyens, frappant l'air de leurs cris prolongés
S'avancent, tels qu'on voit, dans la nue orageuse,
Des oiseaux du Strymon la troupe voyageuse,
Quand, fuyant le retour des pluvieux hivers,
Ils gagnent à grand bruit le rivage des mers,
Ou que du haut des cieux leur formidable armée
Descend, avec la mort, sur le tremblant Pygmée.

Dévoués l'un à l'autre, aux dangers aguerris,
Les Grecs vont au combat, sans tumulte et sans cris,
Des brouillards, vers le soir, ainsi la masse épaisse,
De la cime des monts, avec lenteur s'abaisse;
Chère au brigand nocturne et fatal au berger,
L'œil y poursuit en vain la pierre au vol léger :
A l'œil plus indécis, dans le poudreux nuage,
L'armée aux vastes flancs dérobe son passage.
Les guerriers, l'un sur l'autre accourus furieux,
S'atteignaient, quand Pâris, fier et semblable aux dieux,
Se montre au premier rang des phalanges de Troie.

La peau d'un léopard sur son corps se déploie;
Deux longs arcs recourbés s'agitent sur son dos;
Sa main arrogamment brandit deux javelots :
Il ose, d'un grand cœur affectant l'énergie,
Défier tour à tour les héros de Phrygie.

Cependant Ménélas voit ce présomptueux,
Hors des rangs, s'avancer d'un pas majestueux...
Qu'un lion, aux détours de la forêt profonde,
Affamé, trouve enfin la biche vagabonde,
Ou la chèvre sauvage, ou le cerf aux longs bois :
De la meute légère il brave les abois;
Triomphant, il rugit d'une sanglante joie,
Et, d'avance, de l'œil il dévore sa proie :
Tel Ménélas triomphe; et ce prince outragé,
En regardant Pâris, se croit déjà vengé.
De ses armes couvert, loin du char il s'élance;
Mais Pâris, à l'aspect de la terrible lance,
Recule, et de Vénus ce tendre favori
Cherche aux rangs des Troyens un tutélaire abri.
Moins effrayé, pâlit, recule un jeune pâtre,
S'il voit que, déroulant une écaille bleuâtre,
Le dragon venimeux siffle et sort du buisson :
Par tout son corps, circule un rapide frisson,
Et ses pieds chancelants lui refusent la fuite.

Faible Pâris! Témoin de ta lâche conduite,
Hector s'indigne; Hector t'humilie en ces mots :
« Misérable, qui seul as causé tous nos maux,
Pourquoi n'es-tu pas mort dans le sein de ta mère.

Sans former les liens d'un hymen adultère !
Tu n'aurais pas, du moins, perfide suborneur,
A l'Asie en spectacle offert ton déshonneur.
Certes, les Grecs, trompés par ta fière stature,
Doivent d'un rire amer te prodiguer l'injure :
Tu sembles un héros, loin du champ des combats ;
Mais la force n'est rien où la valeur n'est pas.
Et c'est toi qui, parti de la rive troyenne,
Profanant sans pudeur la poupe phrygienne,
Au gendre de Tyndare enlevais, sur les eaux,
La beauté qu'il obtint entre mille rivaux !
Fléau d'un père, espoir des peuples de la Grèce !
Pour nous, sujet de honte, et, pour eux, d'allégresse,
N'osais-tu disputer au vaillant Ménélas
Celle qu'il reçut vierge aux bords de l'Eurotas ?
Tu saurais envers qui tu fus traître et parjure.
Ton luth aux doux accords, ta molle chevelure,
Tes nobles traits, présents de la blonde Cypris,
Traîneraient dans la poudre, insultés et flétris.
Ah ! les Troyens, lançant la pierre meurtrière,
En un lourd vêtement de roche et de poussière
Auraient dû transformer ta robe aux plis flottants,
Supplice mérité, suspendu trop longtemps.
— Ton reproche est cruel, mais il est légitime,
Répond le beau Pâris. La valeur qui t'anime,
Ardente, infatigable, est comme cet acier,
Qui, secondant l'effort du robuste ouvrier,
Creuse à grands coups le chêne étalé sur la dune,
Et fait mugir l'écho des chantiers de Neptune.
Mais pourquoi de Vénus dédaigner les présents ?

N'offensons point les dieux, pour nous trop complaisants ;
Nul n'a droit de choisir parmi les dons célestes.
Toutefois, terminant nos querelles funestes,
Seul avec Ménélas, j'oserai corps à corps
Combattre, et disputer Hélène et ses trésors.
Ordonne, ouvre un champ libre entre la double armée :
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée,
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits,
Et de la douce paix refleuriront les lois.
Les Grecs et les Troyens, posant enfin les armes,
Pourront, dans leur patrie, oublier leurs alarmes :
Vous, au sol phrygien, riche en jeunes beautés;
Eux, dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »

Joyeux, mais des Troyens calmant la pétulance,
Hector, par le milieu, saisit sa vaste lance :
Sa lance est leur barrière. Enflammés de courroux,
Tous les Grecs, contre un seul dirigeant tous leurs coups,
Dardaient le javelot, lançaient le trait rapide.
« Arrêtez ! leur cria la forte voix d'Atride ;
Hector veut nous parler, laissons parler Hector. »
Les guerriers, modérant leur belliqueux essor,
Se taisent, curieux de ce qu'ils vont apprendre.

Au milieu des deux camps, rapprochés pour l'entendre,
Hector prend la parole, et dit : « Grecs et Troyens,
Dans les vœux de Pâris vous entendrez les miens.
Oui, c'est la voix d'Hector, que Pâris a choisie
Pour détourner les maux qui pèsent sur l'Asie.
Seul avec Ménélas, il ose corps à corps

Combattre, et disputer Hélène et ses trésors :
Il demande un champ libre entre la double armée.
Chargé de biens sans nombre, en sa ville charmée,
Le vainqueur conduira le prix de ses exploits;
Et de la douce paix refleuriront les lois. »

On se tait. Ménélas, ce vaillant fils d'Atrée,
Ainsi répond : « De deuil mon âme pénétrée,
N'a point de tant de maux perdu le souvenir;
Nous les avons causés, nous les devons finir.
Entre Pâris et moi, que la Parque choisisse;
Que l'un de nous triomphe et que l'autre périsse :
Le sort en est jeté. Vous tous, d'un pacte heureux,
Serrez, dès ce moment, les pacifiques nœuds :
Qu'un agneau blanc sans tache et qu'une brebis noire,
A la terre, au soleil, offrande expiatoire,
Consacrent vos serments, tandis qu'armés du fer
Nous teindrons d'un sang pur l'autel de Jupiter!
Que Priam intervienne à l'auguste alliance!
Aux serments de ses fils, j'ai peu de confiance :
Leur langage est trompeur; leur cœur insidieux
Violerait le nom du monarque des dieux.
La jeunesse, en ses vœux, est changeante et frivole :
Mais honneur au vieillard fidèle en sa parole,
Qui, témoin du passé, garant de l'avenir,
Sait rétablir la paix et la sait maintenir!
Formé sans ses conseils, nul traité n'est durable. »

Les Grecs ont applaudi, par un bruit favorable.
Ils respirent la paix. De leur frein dégagés,

Les coursiers avec ordre en ligne sont rangés,
Et reposent, près d'eux, resserrés dans l'espace
Entre le javelot, le casque et la cuirasse.

Durant ce temps, Hector commande, et sans retard
Deux hérauts vont dans Troie avertir le vieillard;
Ils doivent avec eux ramener la victime.
Le vieux Talthybius, que son zèle ranime,
Part, à la voix d'Atride, et va sur les vaisseaux
Chercher le vin, la coupe et les jeunes agneaux.
L'âge n'a point rendu sa marche plus tardive,
Et d'un pas ferme et sûr il a gagné la rive.

Près de la blonde Hélène, Iris alors descend,
Et prend de Laodice et les traits et l'accent.
Surprise, mais charmée, Hélène voit en elle
Des filles de Priam la fille la plus belle,
Et croit d'Hélicaon, de ce fils d'Anténor,
Reconnaître l'épouse, à sa couronne d'or.
L'amante de Pâris, sur la toile d'albâtre,
Figurait les combats et leur affreux théâtre,
Le Phrygien si fier de son bouillant coursier,
L'Argien rayonnant sous son casque d'acier,
Les périlleux assauts et l'épaisse mêlée,
Et la fleur des guerriers, à sa cause immolée.
Elle peint son ouvrage, en traçant ces tableaux.

« Viens, dit la prompte Iris, voir deux peuples rivaux,
Embrasés si longtemps d'une ardeur sanguinaire,
Oublier la discorde et suspendre la guerre.

Les javelots oisifs en faisceaux sont dressés.
Ménélas et Pâris, l'un sur l'autre élancés,
Vont disputer un bien, dont leur âme est jalouse,
Et le vainqueur, en toi, chérira son épouse. »

Ainsi parlait Iris. Le regret triste et doux
De son pays natal, de son premier époux,
Trouble Hélène, et revit au fond de sa mémoire.
Couverte d'un tissu plus blanc qu'un pur ivoire,
Les yeux baignés de pleurs, elle marche aux remparts,
Non pas seule : Climène aux sévères regards,
Et sa compagne Éthra, captives empressées,
Arrivent avec elle, auprès des portes Scées.
Là, sur la tour, Priam, Thymète, Hycétaon,
Clytéus, Anténor, Lampus, Ucalégon,
Assis, loin des combats qu'interdit la vieillesse,
Discouraient longuement, mais tous avec sagesse :
Des cigales ainsi, dans la hauteur des bois,
Se prolonge la douce et monotone voix.

Alors qu'en sa beauté leur apparut Hélène,
L'œil attaché sur elle, et respirant à peine :
« Ne nous étonnons plus, murmuraient-ils tout bas,
De voir Grecs et Troyens livrer tant de combats,
Sans se plaindre du sang qu'ils ont versé pour elle :
Et son port et ses traits sont ceux d'une immortelle.
Toutefois, qu'elle parte, et puissent ses vaisseaux
Emporter avec eux notre deuil et nos maux ! »

Priam tout haut l'appelle : « A mes côtés, prends place,

Ma fille; de plus près, reconnais, dans l'espace,
Tes parents, tes amis et ton premier époux...
Je ne t'accuse pas. Les dieux seuls ont sur nous
Lancé du haut des cieux la guerre et ses ravages;
Les dieux seuls ont guidé les Grecs vers nos rivages.
Mais dis, quel est ce chef dont l'imposant aspect
Semble aux Grecs assemblés commander le respect?
D'autres, de tout leur front, le surpassent peut-être;
Aucun n'a ce maintien et ce regard de maître.
J'ai cru voir un monarque. — En effet, il est roi.
Je ne puis, sans rougir, le nommer devant toi,
Vénérable vieillard que je crains et que j'aime...
J'ai vécu trop longtemps! Oh! que mon jour suprême
N'a-t-il précédé l'heure où j'ai, pour ton Pâris,
Quitté ma fille unique et mes frères chéris!
Pardonne-moi mes pleurs, et si mon âme émue
D'Atride au loin puissant ne soutient point la vue...
Que mon sort est changé! Du grand Agamemnon
Je fus la sœur... Hélas! méritais-je ce nom! »

Priam, les bras tendus vers le chef qu'il admire,
S'écrie: « Heureux Atride! à tes vœux tout conspire.
Quel astre favorable éclaira ton berceau?
Monarque a-t-il jamais joui d'un sort plus beau?
La Grèce, sous tes lois, tout entière est rangée.
Jadis, il m'en souvient, quand de pampres chargée
La Phrygie à mes yeux offrit de toutes parts
Ses peuples exercés à diriger les chars,
Otrée et ses guerriers, Mygdon aux dieux semblable,
Formant près du Sangare un camp inviolable;

Quand, fidèle allié, joignant mon bras au leur,
J'assaillis l'Amazone et sa mâle valeur,
Nos rangs étaient pressés, mais les rangs du Pélasge
S'assemblent plus nombreux que les flots de la plage.»

Il dit. Bientôt Ulysse appelle son regard :
« Chère Hélène, reprend le curieux vieillard,
Ce chef qu'Agamemnon de son cimier domine,
Qui, plus nerveux, présente une large poitrine,
Quel est-il donc? Laissant cuirasse et bouclier,
Il traverse les rangs : tel on voit un bélier,
Dont la pourpre de Tyr doit colorer la laine,
Parcourir son troupeau réuni dans la plaine.
— C'est Ulysse, répond Hélène au sang divin.
Ithaque, en ses rochers, le confinait en vain :
Il parut aux conseils; il parut, et la Grèce
Admira sa prudence et son utile adresse.

— Tu dis vrai, noble Hélène. (Ainsi parle Anténor.)
J'ai vu de près Ulysse, et me rappelle encor
Le jour, où de nos murs il visita l'enceinte.
Ménélas le suivait. L'hospitalité sainte
Ouvrit en mon palais un asile à tous deux.
J'eus, dans leurs entretiens, le temps de juger d'eux.
L'un et l'autre (c'était pour ta cause fatale)
Signalaient tour à tour une prudence égale.
Quand près de Ménélas Ulysse s'avançait,
Ménélas en stature alors le surpassait;
Assis tous deux, Ulysse obtenait l'avantage.
Parlaient-ils, ton époux, quoiqu'en un plus jeune âge,

Courait au but, rapide, énergique, précis,
Et ne s'égarait point dans les vagues récits.
Ulysse, avec plus d'art, orateur plus habile,
L'œil baissé, s'appuyant sur son sceptre immobile,
Ressemblait au mortel, de colère agité,
Ou frappé de démence et de stupidité :
Sa voix n'articulait que des accents timides;
Mais bientôt ces accents s'échappaient plus rapides
Que la neige qui vole en des jours pluvieux.
Sans égal, il charmait et l'oreille et les yeux;
Il semblait s'embellir de sa vive éloquence.

— Ma fille, nomme-moi le guerrier qui s'avance,
Dit Priam; de ses pas j'admire la fierté.
— C'est le terrible Ajax, des Troyens redouté :
Tu vois Idoménée : à son départ de Crète,
Le toit de Ménélas fut souvent sa retraite.
Je ne puis te nommer tous ces Grecs belliqueux :
Mais d'où vient que mon œil ne voit point avec eux
Mes deux frères chéris, Pollux, lutteur agile,
Castor, qui des coursiers rend la fureur docile?
Sont-ils aux murs de Sparte? ou n'osent-ils s'armer,
Par crainte de rougir en m'entendant nommer? »
Elle ne savait pas qu'aux champs de Laconie
Le sol natal couvrait leur cendre réunie.

Cependant les hérauts, d'un pas précipité,
Portaient au camp troyen, à travers la cité,
Les agneaux et le vin, fruit joyeux de la terre.
Idéus s'est chargé de la lourde cratère,

De l'urne aux flancs vermeils, des vases éclatants :
« Fils de Laomédon, dit-il, viens, il est temps;
Viens! Les chefs de l'armée, avec impatience,
T'attendent pour sceller les nœuds de l'alliance.
Les rivaux combattront; et quand, aux yeux de tous,
Le fer aura d'Hélène enfin choisi l'époux,
Les Grecs et les Troyens, oubliant leurs alarmes,
De la paix renaissante iront goûter les charmes,
Nous, au sol phrygien, riche en jeunes beautés,
Eux, dans Argos, féconde en chevaux indomptés. »

Priam frémit d'effroi. Toutefois, il ordonne,
Et son char, à grand bruit, près des parvis, résonne.
Priam avec lenteur y monte, et de la main
Doucement aux coursiers il fait sentir le frein :
Anténor qu'il appelle, à sa gauche, a pris place;
Et d'un rapide essor ils franchissent l'espace.
Au milieu des deux camps le char est arrivé.
A l'aspect des vieillards, Atride s'est levé;
Ulysse est près de lui, debout, à son exemple,
Devant ces cheveux blancs qu'en silence il contemple,
Tandis que de la paix les gages consacrés
Sont pour le sacrifice en pompe préparés,
Tandis qu'aux mains des rois coule une onde limpide,
Et que des flots de vin trempent l'agneau timide.

A côté de l'épée au large et long fourreau,
Déjà le roi des rois prend le sacré couteau;
Il détache et partage aux héros magnanimes
La toison qui revêt le front des deux victimes.

Vers l'Olympe, élevant ses suppliantes mains :
« O Jupiter, dit-il, ô père des humains,
Dominateur d'Ida, puissant, auguste, immense !
Soleil, qui, depuis l'heure où ta course commence
Jusqu'à l'heure où ton char se plonge dans les mers,
Peux tout voir, tout entendre, en ce vaste univers !
Fleuves, Terre sacrée ! et, vous, pâles déesses,
Du parjure, aux enfers, terribles vengeresses !
Je vous prends à témoin du serment prononcé.
Si des coups de Pâris Ménélas est percé,
Qu'Hélène au beau Pâris désormais appartienne,
Et retournons en paix vers la rive argienne !
Mais si Pâris vaincu descend parmi les morts,
Qu'on rende à Ménélas Hélène et ses trésors ;
Qu'un tribut légitime, imposé d'âge en âge,
Soit d'un affront vengé l'éternel témoignage !
Enfin, s'il arrivait que Priam et ses fils
Voulussent s'affranchir de ce tribut promis,
Qu'ils tremblent ! Dans leurs murs je porterai la flamme ;
Et tant qu'un seul debout restera dans Pergame,
Je prétends y rester, dussent les noirs hivers
Fatiguer d'un long choc mes vaisseaux entr'ouverts. »

Il dit. L'agneau frappé, qui se débat encore,
Bêle, et meurt ; un vin pur s'épanche de l'amphore.
Les mêmes vœux au ciel montent en même temps :
« Grand Jupiter, et, vous, de l'Olympe habitants,
De la terre et des cieux, vous tous, dieux et déesses !
Du premier d'entre nous parjure à ses promesses,
Que le crâne brisé, dans le sang confondu,

Rejaillisse, pareil à ce vin répandu;
Qu'il voie en expirant sa race massacrée,
Et sa femme au vainqueur, sous ses regards, livrée ! »
Ils disaient; Jupiter n'exauça point leurs vœux.

Priam alors : « Troyens, et, vous, Grecs généreux,
Souffrez que d'Ilion je regagne l'enceinte.
Hélas ! déjà mon cœur ne peut songer sans crainte
Que mon fils va combattre, et contre Ménélas !
De ce combat, les dieux savent le sort... Hélas !
Je l'ignore et frémis. » D'une eau fraîche arrosée,
Sur son char, à ces mots, l'offrande est déposée.
Le vieillard y remonte, Anténor avec lui,
Et loin du double camp le char rapide a fui.

La lance en main, Hector, secondé par Ulysse,
Détermine l'espace, et mesure la lice;
Par chacun d'eux, les sorts, dans un casque jetés,
Sont au creux de l'airain prudemment agités.
Du premier dont le nom sort de l'urne guerrière,
La lance obtient le droit de frapper la première.
Les deux camps invoquaient la justice des cieux;
Ils disaient : « Souverain des hommes et des dieux,
Livre aux enfers l'auteur d'une guerre exécrée,
Et que l'aimable paix suive la foi jurée ! »
La main d'Hector, au fond du casque au noir cimier,
Se plonge, et de Pâris le nom sort le premier.
Saura-t-il profiter de cette chance heureuse?

Les guerriers sont assis sur la terre poudreuse,

Entre leur haute armure et leurs coursiers sans frein.
Pâris va se couvrir de ses armes d'airain :
Superbe, rayonnant d'espérance et d'audace,
De Lycaon son frère il revêt la cuirasse,
Et l'éclat d'un cothurne, élégamment chaussé,
Par une riche agrafe est encor rehaussé.
Il prend le bouclier large, pesant, sonore;
Du casque aux crins flottants, sa tête se décore;
Un javelot solide et d'un poids mesuré
Arme son bras; il marche, et, d'un pas assuré,
Entre, avec Ménélas, dans la lice nouvelle.
Dardant le trait aigu dont la pointe étincelle,
Au milieu des Troyens et des Grecs frémissants,
L'un l'autre se lançaient des regards menaçants.
Le premier, de Pâris le javelot rapide
Frappe, sans le percer, le bouclier d'Atride,
Et le fer se recourbe émoussé sur le fer.
Atride alors s'écrie : « Immortel Jupiter,
Guide mes coups !... Puissé-je à la race future
Montrer comme on punit l'hôte ingrat et parjure,
Offrir un grand exemple, et d'avance effrayer
Quiconque outragerait le seuil hospitalier ! »

Il dit. Son javelot, fendant le court espace,
Atteint le bouclier, pénètre la cuirasse,
Et perce vers le flanc la tunique d'azur.
Tout près de succomber au coup terrible et sûr,
Pâris, en s'inclinant, fuit la Parque trompée.
Non moins prompt, Ménélas, du tranchant de l'épée,
Frappe, et croit entr'ouvrir le casque de Pâris :

Stérile espoir ! le fer siffle, et vole en débris.
La rage et la douleur troublent le cœur d'Atride :
« Roi des dieux, et des dieux pour moi le plus rigide,
Tu permets qu'il échappe à son destin fatal?
Mon glaive s'est rompu, comme un frêle cristal;
Et le trait a glissé, sans creuser de blessure. »
Il saisit, à ces mots, l'ondoyante parure,
Dont flottait l'épaisseur au cimier du Troyen.
Pâris, le cou pressé par un étroit lien,
Vers les Grecs entraîné, touche à l'heure dernière.
Vénus le voit; Vénus rompt la forte lanière :
Le casque reste vide, et, dans l'air balancé,
Par Atride en fureur avec effort lancé,
Tombe parmi les Grecs, qui, relevant ce gage,
Disent : « L'époux d'Hélène a vengé son outrage. »
Non. Son outrage encor n'est vengé qu'à demi :
Il poursuit; il atteint son tremblant ennemi;
Lorsque Vénus (les dieux protègent donc le crime !)
Une seconde fois lui ravit sa victime.
Pâris, au lit d'hymen, sous un nuage épais,
Enivré de parfums, va reposer en paix.

Au milieu d'une foule assemblée autour d'elle,
Hélène entend son nom; c'est Vénus qui l'appelle.
Vénus a pris la voix, les traits, les pas pesants
D'une Troyenne au front sillonné par les ans,
Aux travaux de Minerve ouvrière savante,
Et d'Hélène dans Sparte attentive suivante :
« Pâris est de retour, lui dit-elle tout bas;
Son front n'a point gardé l'empreinte des combats.

Il revient des périls, comme on sort d'une fête. »
Hélène, en l'écoutant, à la suivre s'apprête :
Mais, dès qu'elle aperçoit, dans toute sa fraîcheur,
Le sein de la déesse, éclatant de blancheur,
Elle s'arrête : « Eh quoi ! dit-elle consternée,
Te verrai-je toujours à ma perte obstinée,
O Vénus ? En Phrygie, au bord méonien,
Veux-tu, me réservant pour quelque autre lien,
A tes vils favoris prodiguer ma conquête ?
En quel moment ? Alors qu'au départ on s'apprête,
Et que, le cœur aigri d'un perfide abandon,
Ménélas me destine un retour sans pardon.
Fais plus : quitte les dieux ; de le servir jalouse,
Deviens de ton Pâris la captive ou l'épouse.
On ne me verra point renouveler mes nœuds,
Ni subir lâchement l'opprobre de ses feux :
Moins coupable dès lors, mes regards moins timides
Soutiendront le regard des Troyennes rigides.

— Ingrate, dit Vénus, tremble ! Crains désormais
Que je ne te haïsse autant que je t'aimais ;
Crains qu'à ma voix la guerre encor ne se ranime,
Et ne choisisse en toi sa première victime ! »
D'épouvante glacée, Hélène, sur ses pas,
Sort, voilant son visage et soupirant tout bas.
Elle arrive, elle monte au solitaire asile,
Où Pâris l'attendait et reposait tranquille.
Pour Hélène, Vénus, sous les pompeux lambris,
Pose un siège, non loin du siège de Pâris.
La fille de Léda tristement y prend place,

Et détournant les yeux : « Voilà donc ton audace !
Dit-elle : combattant aussi faible que vain,
Tu bravais Ménélas ! Ah ! pourquoi, sous sa main,
N'as-tu pas terminé ta vie et mon supplice !
Répare ton affront, fais-toi rouvrir la lice...
Mais, non ; dérobe-toi, dans cet obscur séjour,
A la honte de fuir deux fois en un seul jour ! »

Pâris répond : « Faut-il qu'une épouse si chère
M'accable du reproche et de l'injure amère !
Ménélas m'a vaincu : Pallas guidait ses coups.
Il est aussi des dieux qui combattront pour nous ;
Je puis vaincre à mon tour. Mais, amante adorée,
Rends-moi ton cœur, rends-moi la tendresse jurée !
Jamais de tant d'amour je n'ai senti l'ardeur,
Pas même en ces instants où, sur sa rive en fleur,
Cranaé nous offrit les roses de son île,
Et, pour nous, de l'hymen fut le premier asile. »
Hélène s'attendrit : sur le couple amoureux,
Vénus étend son voile, et Pâris est heureux.

Tel qu'un lion ardent à retrouver sa proie,
Ménélas, au milieu des défenseurs de Troie,
Cherche Pâris ; ses yeux ne l'ont pu rencontrer :
Les Troyens cependant brûlent de le livrer,
Et leurs cœurs indignés, las des jours d'un perfide
L'abhorrent à l'égal de la noire Euménide.

« Troyens, Dardaniens ! Mars, dit le roi des rois,
De Ménélas vainqueur couronne les exploits :

Restituez Hélène et son riche héritage!
Que le tribut promis, imposé d'âge en âge,
Éternise l'injure et la vengeance! » Il dit :
On l'approuve, et l'armée, à sa voix, applaudit.

---

*CHANT DOUZIÈME

FRAGMENTS[1]

Cependant que les soins des compagnons d'Achille
Soulageaient les douleurs du vaillant Eurypile,
Les Grecs et les Troyens redoublaient leurs assauts.
Mais, du large fossé, protecteur des vaisseaux,
Mais, du mur spacieux, solide, inébranlable,
La barrière à jamais n'est point inviolable.
Sous l'auspice des Dieux, ce mur fut élevé,
Et le sang des taureaux ne l'a point abreuvé;
Un jour il périra. Tant que le fier Pélide
Fera subir aux Grecs son repos homicide,
Tant que le noble Hector et ses remparts fameux
Seront debout, ce mur sera debout comme eux;
Mais lorsqu'après dix ans les héros du Scamandre
Aux cendres de Pergame auront mêlé leur cendre,
Quand ce reste de Grecs échappés au trépas,
Vers la douce patrie, auront tourné leurs pas,

1. Ce morceau ne se trouve que dans les *Poésies diverses*, tome second, p. 24-43 (Paris, Firmin-Didot, 1814, in-12).

Et Neptune et le Dieu qu'à Délos on révère,
Des fleuves indomptés réclamant la colère,
Appelleront de loin l'Ésèpe, le Rhésus,
Le Granique écumant, le fougueux Corésus,
Le Rhode, le Scamandre à la divine source;
Et l'étroit Simoïs, qui, roulant dans sa course
Les dards, les boucliers, les casques des héros,
Du sang des demi-dieux a vu teindre ses eaux.
De leurs flots détournés, le Dieu de la lumière
Battra, neuf jours entiers, cette énorme barrière;
Pour la déraciner, neuf jours, du haut des cieux,
Jupiter lancera ses torrents pluvieux;
Quand, le trident en main, le monarque de l'onde,
Sapant l'immense ouvrage en sa base profonde,
Sous le sable aplani du bruyant Hellespont,
Du colosse en ruine aura caché le front,
Des fleuves, à sa voix, l'onde bientôt calmée
Reprendra, vers Thétys, sa pente accoutumée.
Ainsi l'arrêt du sort doit s'accomplir un jour.
Maintenant la muraille et la superbe tour,
Du cri des combattants, retentissent sans cesse :
Le robuste pilastre et la solive épaisse,
Frappés incessamment des coups nombreux du fer,
Mugissent; et, dompté du bras de Jupiter,
Vers les profonds vaisseaux, le Grec vaincu s'élance,
Fuyant du grand Hector la formidable lance.
Hector le suit, semblable au léger tourbillon.
Tel un noir sanglier, tel un affreux lion,
Sûr et fier de sa force, aux forêts d'Erymanthe,
Affronte les chasseurs et la meute écumante.

D'un rempart d'ennemis cerné de toutes parts,
Contre lui se hérisse une forêt de dards;
C'est en vain; il se rit du coup qui le menace :
L'audace le perdra, mais il garde l'audace;
De la troupe, vingt fois il veut rompre les rangs,
Et vingt fois elle fuit ses assauts dévorants.
Tel Hector. . . . .

CHANT QUATORZIÈME

Occupé d'apaiser la soif qui le dévore,
Nestor entend des cris : « Fils du dieu d'Épidaure,
Dit-il à Machaon, quels sont ces cris nouveaux,
Dont le bruit prolongé fait mugir nos vaisseaux ?
Demeure, toutefois ; que la coupe rougie
Rende à ton corps poudreux son active énergie !
Laisse-moi vers la mer hâter mes pas pesants,
Cependant que pour toi l'herbe aux sucs bienfaisants
Parfumera le bain que dispose Hécamède. »

Avec le bouclier de son fils Thrasymède,
Qui de celui d'un père avait chargé sa main,
Prenant la forte lance à la pointe d'airain,
Il sort. Spectacle affreux ! le camp des Grecs en fuite,
Le Phrygien vainqueur, la muraille détruite !
Tel on voit l'Océan, sourdement agité,
Balancer de ses flots la noire immensité,
Jusqu'à l'heure où les vents, descendant de la nue,
Déterminent enfin la vague irrésolue ;

Tel balance Nestor. Prompt à les arrêter,
Au-devant des fuyards ira-t-il se jeter?
Se rendra-t-il plutôt près du puissant Atride?
Pour ce dernier parti, le vieillard se décide.

Le sang coule, le fer est brisé par le fer;
Et cependant les rois, aimés de Jupiter,
Atride, Diomède, et le fils de Laërte,
Blessés, tournent leurs pas vers la rive déserte;
Car des flots blanchissants leurs vaisseaux retirés,
D'un utile rempart reposaient entourés.
Les trois guerriers, tous trois s'appuyant sur la lance,
Ont abordé Nestor; et, rompant le silence :
« Noble fils de Nélée, honneur de nos guerriers,
Pourquoi t'éloignes-tu des combats meurtriers?
Lui dit Atride. Hector ne veut revoir Pergame,
Qu'au jour où nos vaisseaux, dévorés par la flamme,
Nous auront engloutis sous leurs débris fumants;
Il l'a juré !... Grands dieux ! s'il tenait ses serments !

— Hélas ! répond Nestor, le roi des dieux lui-même
Ne pourrait nous sauver de ce péril extrême.
Ce mur qui défendait et nos vaisseaux et nous,
Les Troyens l'ont déjà renversé sous leurs coups.
La mêlée est horrible, et l'œil distingue à peine
Lequel des deux partis est maître de la plaine.
Ils confondent leurs cris, jusqu'au ciel élancés.
Retenus par les coups dont vous êtes percés,
Bornez-vous aux conseils, et protégeons la Grèce,
Sinon par la valeur, du moins par la sagesse. »

Atride alors : « Vieillard, il n'en faut plus douter,
Jupiter prend plaisir à nous persécuter.
Il fut, il fut un temps où sa main favorable
Prêtait à nos efforts un appui secourable;
Ce temps heureux n'est plus. Le souverain des dieux
Nous défend de revoir le toit de nos aïeux;
Avec nos ennemis il fait cause commune,
Et prétend jusqu'aux cieux élever leur fortune.
Plus d'espoir! Échappons à des périls nouveaux;
Rendons, sans plus tarder, nos navires aux flots :
Que l'ancre les enchaîne; et de la nuit profonde
Quand l'ombre aura couvert le ciel, la terre et l'onde,
Avant que le Troyen ne nous ferme les mers,
Fuyons : la fuite encore est préférable aux fers. »

Ulysse, au roi des rois, lance un regard farouche :
« Atride, quel langage est sorti de ta bouche!
Ah! pourquoi Jupiter n'a-t-il point sous ta loi
Enchaîné des mortels timides comme toi,
Au lieu d'une jeunesse intrépide, aguerrie,
Qui, dès son premier âge aux fatigues nourrie,
Vieillira dans les camps, mourra le glaive en main!
Prétends-tu, d'Ilion nous fermant le chemin,
Ravir à notre espoir ces dépouilles vantées,
Que de si longs travaux ont d'avance achetées?
Si tel est ton dessein, crains de le révéler,
De peur qu'un de nos Grecs, en t'écoutant parler,
N'outrage tout à coup d'une amère risée
Du puissant roi des rois la grandeur méprisée.
Quoi! quand la guerre encor rugit de toute part,

Ordonner les apprêts d'un infâme départ!
Veux-tu donc des Troyens achever la victoire?
Veux-tu voir, en ce jour, tes Grecs, morts à la gloire,
Pensant à leur pays, l'œil tourné vers la mer,
De leurs tremblantes mains laisser tomber le fer?
Roi des peuples! veux-tu consommer notre perte?»

Atride lui répond : « Noble fils de Laërte,
Ton reproche sévère a pénétré mon sein :
De contraindre les Grecs je n'ai point le dessein.
Qu'un autre, quels que soient et son rang et son âge,
Parmi nous, s'il se peut, ouvre un avis plus sage,
Sa présence à jamais sera chère à son roi. »

Diomède s'écrie : « Il est auprès de toi,
Atride! Ne va point dédaigner ma jeunesse!
Eh quoi! sans cheveux blancs n'est-il point de sagesse?
Je partage avec vous l'honneur d'un nom brillant :
Des trois fils de Porthée il fut le plus vaillant,
Ce fier Tydée, habile à manier la lance,
Et dont les champs d'Argos admiraient l'opulence.
Tydée était mon père, ô Grecs, et de son fils
Le nom promet peut-être un salutaire avis.
Si pour nous des combats la carrière est fermée,
Qu'au moins notre présence encourage l'armée.
Ne pouvant plus des Grecs partager les exploits,
Nous combattrons encor du geste et de la voix.
Suivez mes pas! venez, leur montrant nos blessures,
Exciter leur audace à venger nos injures! »
On applaudit. Prenant le port d'un vieux soldat,

Neptune suit les chefs, vers le lieu du combat,
Les aborde, et sa main touche la main d'Atride :
« Voici l'heure, dit-il, où le fier Éacide,
De notre désespoir, triomphe dans son cœur,
Et sourit à l'aspect du Phrygien vainqueur.
Oh ! comme il se complaît dans sa haine cruelle !
Que périsse sa haine, et lui-même avec elle !
Qu'un dieu l'accable ! et, vous, Pélages ! respirez :
Contre vous, tous les dieux ne sont point conjurés.
Il vient l'instant propice aux enfants de la Grèce,
Où les Troyens, punis d'une courte allégresse,
S'enfuiront, trop heureux d'échapper au trépas,
Dans le poudreux nuage élevé sous leurs pas. »

Il dit, et d'un grand cri fait retentir la plaine.
Dix mille combattants égaleraient à peine
Du souverain des mers la formidable voix.
Tous les Grecs ranimés tressaillent à la fois.

Mais, de son trône d'or, Junon voit avec joie
Son divin frère armé pour le malheur de Troie.
Cependant, sur l'Ida découvrant Jupiter,
A son espoir succède un déplaisir amer.
Par quel art, en effet, tromper la vigilance
Du dieu qui tient en main l'éternelle balance ?
La déesse en conçoit le rapide dessein.
Elle vole au réduit inventé par Vulcain,
Réduit mystérieux, dont la porte fidèle
Sur ses gonds éclatants ne tourne que pour elle
Là s'enferme Junon ; là, sur son corps charmant

Elle épand tour à tour le nectar écumant,
Et d'une huile aux flots d'or la fraîcheur onctueuse :
De ce baume divin l'odeur voluptueuse,
Doucement exhalée aux parvis éternels,
Va d'un parfum d'amour enivrer les mortels.
De la reine des dieux la chevelure noire,
Que polit sous ses dents l'éblouissant ivoire,
En mobiles anneaux s'arrondit mollement.
La déesse déploie un pompeux vêtement,
Pour qui Minerve même, usant de longues veilles,
Épuisa de son art les plus riches merveilles :
Bientôt elle revêt cet éclatant trésor,
L'attache sur son sein par des agrafes d'or,
Et l'adroite ceinture élégamment dessine
La forme et les contours de sa taille divine.
Flottant à son oreille, un nouvel ornement
Darde les triples feux d'un triple diamant.
Étendu par ses mains, sur sa tête royale,
Un voile magnifique avec orgueil s'étale ;
Parure vierge encore, et qui, par sa fraîcheur,
Eût de l'aube naissante effacé la blancheur.
Ces apprêts achevés, la fille de Saturne
Ceint ses pieds délicats du superbe cothurne.

Radieuse, elle sort ; et, loin de tous les dieux,
Elle adresse à Vénus ces mots insidieux :
« O Vénus ! fille aimable, à mon amour si chère !
Serviras-tu, dis-moi, les desseins de ta mère ?
Ou plutôt tes projets en faveur des Troyens
Te conseilleront-ils de traverser les miens ?

— Du monarque des dieux compagne révérée !
Repartit la déesse à Paphos adorée ;
Parle, quels sont tes vœux ? Si le sort le permet,
Tes vœux seront remplis : Vénus te le promet.
— Eh bien ! reprend Junon d'une voix caressante,
Daigne me confier la ceinture puissante,
Où repose enfermé ce charme impérieux,
Qui range sous ta loi les hommes et les dieux.
Je vais, sur les confins de la terre habitée,
Visiter, en ce jour, la demeure agitée
De l'antique Océan, de l'auguste Thétis :
De leur sang révéré tous les dieux sont sortis.
Ils me prirent jadis sur le sein de ma mère.
Hélas ! ils sont en proie à la discorde amère :
Elle infecte leurs cœurs de son poison secret,
Et la couche d'hymen est pour eux sans attrait.
Oh ! si ma voix pouvait, pénétrant dans leurs âmes,
Des premières amours y rallumer les flammes !
Combien ils chériraient mes bienfaits et mon nom !

— Tes vœux seront remplis, dit Vénus à Junon.
A te rien refuser pourrais-je me résoudre,
Toi qui dors dans les bras du maître de la foudre ! »
Elle détache alors le tissu merveilleux.
Là reposaient l'amour, les désirs, les aveux,
Les muets entretiens, les tendres badinages,
Les doux propos, écueil de la raison des sages.
« Prends, dit Vénus : ces plis recèlent enfermé
Tout ce qui fait qu'on aime et que l'on est aimé. »
Junon prend le tissu dont Vénus la décore,

Sourit, et, l'attachant, elle sourit encore.

Vénus rentre au palais du puissant Jupiter.
Junon, d'un léger vol, fend les champs de l'éther,
Traverse l'Émathie, et franchit, de la Thrace,
Les rochers hérissés d'une éternelle glace.
Son invisible char, des hauts sommets d'Athos,
S'abaisse sur les mers et descend à Lemnos.
Il s'arrête. Bientôt la fille de Saturne
Aborde de la Mort le frère taciturne :
« O Sommeil, lui dit-elle en lui prenant la main,
Des mortels et des dieux antique souverain,
Si mon nom t'est sacré, prête-moi ta puissance!
Viens assurer tes droits à ma reconnaissance.
J'ai mes desseins : écoute. Alors que tu verras
Le roi des Immortels étendu dans mes bras,
Sur ses yeux vigilants verse un charme invincible.
Un trône radieux, d'un or incorruptible,
Orné d'un marchepied par Vulcain façonné,
Tel est le noble prix que je t'ai destiné. »
Le dieu répond : « Déesse auguste et révérée,
Je puis fermer des dieux la paupière sacrée,
Endormir le courroux du vieux roi de la mer;
Mais puis-je, sans son ordre, aborder Jupiter?
As-tu donc oublié les éclats de sa rage,
Quand, d'Hercule avec toi méditant le naufrage,
J'osai, pour t'obéir, étendre mes pavots
Sur ces yeux qui veillaient aux destins du héros.
Quelle fut, au réveil, sa fureur paternelle!
Si la Nuit, du Sommeil compagne solennelle,

Ne m'eût soudain caché dans son palais profond,
Il me précipitait dans les gouffres sans fond :
Mais la Nuit l'apaisa. Faut-il, pour te complaire,
Une seconde fois affronter sa colère?
— Son courroux, dit Junon, fut cruel, j'en conviens :
Mais il vengeait son fils, et non pas les Troyens.
Au souverain du ciel, qu'importent leurs disgrâces!
Viens ! j'accorde à tes vœux la plus jeune des Grâces :
L'aimable Pasithée embellira ton sort.

— Déesse, atteste donc le fleuve de la Mort ;
Atteste le Tartare et ses routes profondes.
Une main vers la terre, et l'autre vers les ondes,
Jure que Pasithée embellira mon sort. »
Junon prend à témoin le dieu dont elle sort,
Et le roi des Titans, divinité sévère,
Que la cour infernale en frémissant révère :
Alors le dieu la suit. Loin d'Imbre et de Lemnos,
D'un nuage voilés, ils volent vers Lectos,
S'approchent de la terre, et, dans leur course agile,
Font frémir des forêts le feuillage mobile.
Le Sommeil, se cachant aux yeux de Jupiter,
Dans le rameaux d'un pin qui s'élance dans l'air,
Et qui du haut Ida domine les campagnes,
Prend la forme et la voix d'un oiseau des montagnes :
Cymindis sur la terre, et Chalcis chez les dieux,
Est le nom qu'a reçu l'oiseau mélodieux.

Au sommet du Gargare, apparaît la déesse.
Jupiter l'aperçoit. Une soudaine ivresse,

De ses premiers transports lui rend toute l'ardeur;
Tel qu'un jour où, brisant les nœuds de la pudeur,
Son indomptable amour, loin des yeux d'une mère,
Fit d'une sœur chérie une épouse plus chère.

« O Junon, quel dessein, dit le maître des dieux,
Sans coursiers et sans char, te conduit en ces lieux ?»
La déesse répond : « Je vais, d'un vol rapide,
Aux bornes de la terre, en leur palais humide,
Visiter l'Océan et l'auguste Thétis,
Et rallumer leurs feux, par le temps amortis.
Tout prêt à traverser les célestes campagnes,
Mon char léger m'attend au pied de ces montagnes.
Mais, soumise à ta loi, Junon, sans tes avis,
N'a point voulu quitter les éternels parvis.

— Remets à d'autres temps le soin de tes voyages,
Dit le dieu qui commande aux mobiles nuages.
Viens, Junon, te livrant à des loisirs plus doux,
Oublier l'univers dans les bras d'un époux.
Jamais, oh ! non jamais, mortelle ni déesse
Au cœur de Jupiter ne versa tant d'ivresse :
Danaé, dont la tour me reçut en flots d'or;
Ni la mère d'Alcide, aux plaines d'Agénor,
L'épouse d'Ixion, ni cette illustre amante
Dont le sein me donna Minos et Rhadamante;
Europe, Calisto, Léda, ni Sémelé,
Dont le fils réjouit le monde consolé;
Ni la blonde Cérès, ni la fière Latone,
N'embrasèrent mes sens de ce feu qui m'étonne.

Pour toi-même, ô Junon! pour tes nobles attraits,
D'une si vive ardeur je ne brûlai jamais.

— Exigeant souverain, répliqua la déesse,
Tempère les excès de ta folle tendresse.
Veux-tu que, sur l'Ida, j'affronte tous les yeux?
Veux-tu qu'un habitant du palais radieux,
Révélant nos amours, de la troupe sacrée,
Excite à mes dépens la joie immodérée?
En vain le haut Olympe attendrait mon retour.
Il est un sûr asile en ta céleste cour :
Aux yeux de Jupiter si Junon paraît belle,
Dans cet asile heureux viens reposer près d'elle! »

Alors l'époux divin : « Des mortels, ni des dieux,
Ne crains, belle Junon, le regard curieux.
La main de ton époux, prévenant tes alarmes,
Va d'un nuage d'or envelopper tes charmes,
Nuage protecteur des secrets de l'amour,
Impénétrable même à l'œil perçant du jour. »
Il dit, et de ses bras tendrement l'environne.
Pour eux, de mille fleurs la terre se couronne;
Pour eux, le lit d'hymen éclate décoré
De l'humide lotos et du safran doré.
Du jeune et frais gazon qui tout à coup s'élève,
Le duvet épaissi mollement les soulève,
Tandis que le nuage, éclatant d'un or pur,
Distille une rosée et de pourpre et d'azur.
C'est ainsi que le dieu, sur la couche fleurie,
Tenait entre ses bras une épouse chérie;

Et que ses yeux, chargés de langueur et d'amour,
Abandonnaient le soin du terrestre séjour.

Le Sommeil, déployant son aile ténébreuse,
Porte au maître des flots cette nouvelle heureuse :
« Jupiter, lui dit-il, cède aux lois du Sommeil ;
Cours protéger tes Grecs, mais frémis du réveil ! »
Le dieu, disant ces mots, s'envole, et sur la terre
Va verser aux humains son baume salutaire.
De Neptune averti l'ardeur redouble encor :
« Grecs, n'êtes-vous point las de fuir devant Hector ?
Voulez-vous qu'il obtienne un triomphe facile,
Et fonde son espoir sur le repos d'Achille ?
Consolez-vous d'Achille, en montrant qu'aujourd'hui
La Grèce peut s'armer et peut vaincre sans lui.
Que votre gloire ajoute au dépit qu'il éprouve !
Que dans chacun de vous Ilion le retrouve !
Faibles, cédez aux forts les vastes boucliers,
Les pesants javelots, les énormes cimiers ;
Que d'un plus léger fer votre bras se munisse.
Marchons ; et, devant nous, que leur Hector pâlisse ! »

On obéit. Atride et les deux nobles rois
Vont excitant l'armée à de nouveaux exploits.
On les voit, oubliant leurs récentes blessures,
Former les bataillons, échanger les armures.
L'armée enfin s'ébranle ; étincelant d'airain,
Neptune la précède, un glaive dans la main,
Glaive énorme, terrible, et pareil à la foudre :
Nul homme à l'affronter n'oserait se résoudre.

Des Grecs et des Troyens encourageant l'essor,
D'une part est Neptune, et de l'autre est Hector.
On pousse de grands cris, et le combat s'engage.
Non, la mer en furie attaquant son rivage,
La foudre avec fracas brisant le front des bois,
L'aquilon rugissant dans les vallons étroits,
L'incendie agitant ses ailes enflammées,
N'ont rien de comparable au choc des deux armées.

Au sein d'Ajax, Hector lance un trait acéré :
Le trait fidèle au loin ne s'est point égaré ;
Mais, du bouclier d'or, de l'éclatante épée,
Le double baudrier, dans sa course trompée,
L'arrête... Hector frémit, et recule d'un pas.
Le fils de Télamon, d'un indomptable bras,
Saisit, près des vaisseaux, une roche effrayante,
Et lance sur Hector sa masse tournoyante.
Elle atteint du héros le large bouclier,
Et ses genoux sous lui sont contraints de plier ;
Il tombe. Tel on voit, sous la foudre divine,
Tomber un chêne altier, dont la vaste ruine
Infecte encor les airs d'un bitume brûlant.
Le pâle voyageur, de sa chute tremblant,
Admire, en le voyant, renversé sur la terre,
La puissance du bras qui lance le tonnerre.
Tel est le grand Hector : sur la poudre étendu,
Par le bouclier seul son corps est défendu.
La lance de sa main s'échappe, et son armure,
Dans sa chute, a frémi d'un sourd et long murmure.
Les Grecs les plus vaillants, pour entraîner Hector,

Accouraient : vain espoir ! Sarpédon, Agénor,
Polydamas, Énée, à leur foule guerrière,
De leurs hauts boucliers opposent la barrière :
Et d'autres, soulevant Hector entre leurs bras,
L'emportent, vers son char, loin des sanglants combats.
De longs gémissements sortent de sa poitrine.
Cependant ses coursiers, d'une race divine,
Du Xanthe aux bords sacrés touchent déjà les flots :
Ils se sont arrêtés. Les amis du héros
Le descendent du char, l'étendent sur la rive :
Leurs secourables mains l'arrosent d'une eau vive.
Hector ouvre les yeux, regarde, sans rien voir,
Se relève à demi, vomissant un sang noir,
Retombe ; et la douleur, domptant son âme altière,
D'une nuit plus profonde a voilé sa paupière.
Sa fuite inspire aux Grecs une nouvelle ardeur :
Des bataillons serrés perçant la profondeur,
Un javelot en main, court le fils d'Oïlée.
Il atteint Satnius à travers la mêlée,
Le jeune Satnius, que la blonde Naïs
Au beau pasteur Énops avait donné pour fils.
Hélas ! les champs troyens verront ses funérailles :
Le fer impitoyable a percé ses entrailles.
Polydamas accourt. Ce fils de Panthéus
Frappe, et sur Prothénor a vengé Satnius.
Du javelot aigu son épaule est percée ;
Il fléchit, et sa main tient la terre pressée.
Polydamas triomphe, et crie à Prothénor :
« Ma lance n'a pas pris un inutile essor ;
Et ce sceptre nouveau, que ma faveur te laisse,

Pour descendre aux enfers soutiendra ta faiblesse. »

Les Grecs sont consternés de ce discours hautain.
Le fils de Télamon frémit, et de sa main
Le javelot vengeur soudain se précipite :
Polydamas le voit, se détourne et l'évite :
Mais, hélas ! Archiloque, à sa place, est percé.
C'était l'ordre des dieux. Il tombe renversé :
De son cou délicat la vertèbre est tranchée ;
Il va heurter le sol, de sa tête penchée.
« En effet ! crie Ajax, la race d'Anténor
Méritait d'expier le sang de Prothénor :
Polydamas lui-même, irréprochable augure,
Était à ce héros une offrande moins pure. »

L'ironique discours blesse Polydamas ;
Il rougit, et se tait. Cependant Acamas
Renverse Promachus, qui, debout près d'un frère,
Défendait sa dépouille et douloureuse et chère.
Il triomphe, en ces mots : « Orgueilleux Argiens,
La mort vous frappe donc ainsi que les Troyens ?
Elle n'épargne point votre race insolente !
Voyez ce Promachus, dans la poudre sanglante :
Il défendait un frère, à son amour ravi ;
Mais, s'il ne l'a sauvé, du moins il l'a suivi.
Heureux, trois fois heureux, qui, pour venger sa cendre,
Sur la terre après lui laisse un frère si tendre ! »

Pénélée, entendant ces mots injurieux,
Au-devant d'Acamas s'élance furieux ;

C'est en vain : Acamas, à sa main forcenée,
Se dérobe, et le coup terrasse Ilionée.
De l'opulent Phorbas, fils unique et chéri,
Du messager des dieux il fut le favori :
Stérile honneur ! la lance aiguë et meurtrière,
Frappant son noir sourcil, pénètre sa paupière,
Arrache la prunelle à l'orbite creusé,
Et, sanglante, ressort de son crâne brisé.
Pénélée a saisi son épée éclatante :
Il détache du tronc la tête dégouttante,
Que traversait encor le fer du javelot.
L'enlevant de la main, comme un léger pavot,
Pénélée aux Troyens avec orgueil l'étale :
« Portez à ses parents la nouvelle fatale,
Dit-il ; et que leurs pleurs, inondant son cercueil,
Du vaillant Promachus vengent l'épouse en deuil,
Elle, qui n'ira point, palpitante de joie,
Embrasser un époux, à son retour de Troie ! »

Il dit ; le pâle effroi règne au front des Troyens :
Déjà, de fuir la mort, ils cherchent les moyens.

Muses, filles du ciel ! quelle main, la première,
Enleva du Troyen la dépouille guerrière,
Quand Neptune, embrassant la cause des vaincus,
Eut rendu leur courage aux fils d'Assaracus ?
O sang de Télamon ! ta main seule était digne
D'aspirer la première à cet honneur insigne.
Tu foulas sous tes pieds l'intrépide Hyrtius ;
Antiloque, après toi, terrassa Mermérus.

Sous le jeune Teucer, succomba Périphète;
Au bras de Mérion, Prothus dut sa défaite;
Ménélas, d'Hypénor, perça le large flanc,
Et son âme en fureur s'enfuit avec son sang.
Dois-je, fils d'Oïlée, oublier ta vaillance?
Le Troyen fugitif ne peut tromper ta lance.
Quel mortel, mieux que toi, sut jamais sous les cieux
Atteindre un ennemi fuyant devant les dieux?

CHANT VINGT-DEUXIÈME

Tels que le daim léger qui, devant le chasseur,
Fuit la plaine, et des bois regagne l'épaisseur,
Les Troyens éperdus rentraient dans leurs murailles,
Essuyant sur leur front la poudre des batailles;
Ils respiraient, debout, près du large foyer;
Et les Grecs s'avançaient, couverts du bouclier.
Hector, le seul Hector, aux portes de la ville,
Par le sort enchaîné, demeurait immobile.

« Achille! dit le dieu dans Claros adoré,
Que te sert de poursuivre un ennemi sacré?
Reconnais-moi! Tandis que ta vaine furie
Attaque follement une immortelle vie,
Tu laisses à tes coups échapper le Troyen :
Mortel, respecte un dieu, sur qui tu ne peux rien! »

Achille lui répond, en frémissant de rage :
« Dieu jaloux! tu te plais à rompre mon courage,
Tu me fais de ma gloire un perfide larcin.

Oh ! de quels flots de sang as-tu privé ma main !
Sans ton lâche détour, des victimes sans nombre
Eussent de mon ami consolé la grande ombre.
Triomphe impunément ! Éacide outragé,
Si tu n'étais un dieu, serait déjà vengé. »
Il parle, et vers les murs vole d'un pied rapide :
Moins prompt est le coursier vainqueur aux jeux d'Élide.

Du sommet d'une tour, Priam vit, le premier,
Resplendir du héros le flamboyant cimier :
Tel, dans les nuits d'automne, apparaît à la terre,
Du brûlant Orion le signe solitaire,
Apportant l'incendie et la mort aux humains.
Priam gémit : au ciel il élève ses mains ;
Sa voix appelle Hector ; mais Hector, intrépide,
Appuyé sur sa lance, attendait Éacide :
« Mon fils, criait Priam en lui tendant les bras,
Il vient avec la mort, il vient !... Ne l'attends pas !...
Que n'est-il en horreur aux dieux, comme à ton père !
Son sang aurait déjà réjoui ma misère ;
Les chiens et les vautours, de ce sang assouvis,
Au fond de leurs cercueils, apaiseraient mes fils.
Hélas ! je cherche en vain Lycaon, Polydore :
Je les rachèterai, s'ils respirent encore ;
Car le père d'Hécube, en m'accordant sa main,
Lui prodigua jadis l'or et le riche airain ;
Mais, s'ils sont descendus dans la nuit éternelle,
Pour leur mère et pour moi, quelle douleur nouvelle !
Vis, pour nous consoler ; reviens, Hector, reviens
Défendre les enfants, les femmes des Troyens ;

Dérobe au fier Achille une gloire dernière,
Et, par pitié pour moi, conserve la lumière !
Les dieux, les dieux cruels m'ont laissé ma raison :
J'ai vu périr mes fils en leur jeune saison ;
Me faudra-t-il encor voir un vainqueur farouche
De mes filles en pleurs déshonorer la couche ?
Voir nos temples détruits, nos palais embrasés,
Et les tendres enfants sur la pierre écrasés ?
Moi-même, quelque jour, traîné dans la poussière,
Je mourrai le dernier de ma famille entière ;
D'un sang presque glacé je teindrai mes lambris ;
Des dogues vigilants, de ma table nourris,
Mon corps sera la proie ; et, sans le reconnaître,
Ils se disputeront les débris de leur maître !...
Gloire au jeune guerrier, qui meurt dans les combats !
Une illustre blessure ennoblit son trépas ;
Mais qu'une dent féroce outrage, sur le sable,
Les membres du vieillard, et son front vénérable,
Et cette barbe auguste, et ces longs cheveux blancs,
Ces maux, de tous les maux, sont les plus accablants. »

Il dit ; et de ses mains frappe sa noble tête.
Mais Hector inflexible à combattre s'apprête.
Hécube, en gémissant de ce fatal dessein,
S'avance, l'œil en pleurs ; et découvrant son sein :
« Hector ! épargne au moins ta mère et ta nourrice,
Dit-elle, et de mon sein, que l'aspect t'attendrisse !
De ta plaintive enfance il apaisa les cris.
Du lait qu'il t'a donné, pour lui payer le prix,
Veux-tu le déchirer, Hector ? Ah ! crois ta mère,

Rentre en nos murs, armé de la flèche légère,
Combats ton ennemi, du haut de nos remparts,
Et d'une lutte horrible évite les hasards !
Si tu meurs, que devient ton épouse adorée ?
Ton père chargé d'ans et ta mère éplorée
N'orneront point ton lit, de funèbres atours ;
Tu n'auras pour cercueil que le sein des vautours. »

Rien ne peut du héros amollir le courage.
Tel un serpent, gonflé de poison et de rage,
Rôde près de son antre, et, l'œil étincelant,
Lance un regard de mort au voyageur tremblant ;
Tel frémissait Hector, devant la porte Scée.
« Moi, rentrer dans nos murs ! dit-il en sa pensée ;
Les moins vaillants diraient : Oubliant sa valeur,
Hector de son pays a causé le malheur.
Je craindrais les mépris de nos Troyens sévères,
Et les mornes regards des veuves et des mères.
Mais... si je déposais, au pied de ce rempart,
Mon bouclier pesant, et mon casque, et mon dard ;
Si j'allais rendre aux Grecs cette Hélène fatale,
Et les biens apportés de sa terre natale ;
Si ma voix pacifique, à leur inimitié,
Des trésors d'Ilion promettait la moitié !...
Hector ! Hector ! rougis de ce penser timide.
Toi, plier les genoux, et devant Éacide !
Quand ton cœur jusque-là pourrait se dégrader,
Crois-tu qu'à ta prière il daignerait céder ?
Le cruel, t'immolant comme une femme en larmes,
Percerait à plaisir ta poitrine sans armes.

Nos discours ne sont pas le discours innocent
De la vierge timide et de l'adolescent,
Dans le creux du rocher, sous les rameaux du chêne :
Entre nous, désormais toute parole est vaine ;
Il nous faut des combats... Armons-nous donc du fer,
Et laissons le vainqueur au choix de Jupiter. »

Tandis qu'il parle, Achille, à ses regards, s'élance :
L'aigrette du cimier sur son front se balance ;
On eût dit le dieu Mars armé contre Ilion ;
Dans sa droite, s'agite un pin du Pélion ;
De son bouclier d'or jaillit l'éclair rapide,
Semblable au dieu du jour quittant sa couche humide,
Ou pareil aux éclats de la foudre qui luit.
Hector, troublé, croit voir un dieu qui le poursuit :
Éperdu, le front pâle, il fuit devant Achille ;
Achille, aux pieds légers, le suit d'un pas agile.
Tel, au sommet des monts, l'épervier dévorant,
Du timide ramier poursuit le vol errant.
Est-il prêt à saisir sa palpitante proie,
Terrible, il jette un cri de fureur et de joie,
Et l'espoir du carnage a doublé son essor :
Tel Achille, enflammé, court sur les pas d'Hector.
Ces nobles ennemis, autour des murs de Troie,
Se sont précipités dans la publique voie ;
Ils volent, et bientôt ils ont laissé loin d'eux
La colline ombragée, et les bords écumeux
Du Scamandre, dont l'urne, en deux canaux versée,
Près d'une onde fumante épanche une eau glacée,
Où venait la Troyenne, en de plus heureux temps,

Plonger et replonger les voiles éclatants.
Vaillant est le guerrier, qui le premier s'élance;
Le second cependant le surpasse en vaillance :
Tels on voit des coursiers, à vaincre accoutumés,
Faisant jaillir l'éclair sous leurs pas enflammés,
Voler autour du but, pour un noble salaire.
Mais le prix, cette fois, n'est point un don vulgaire,
Une esclave, une armure, un riche trépied d'or :
Le prix est tout le sang du généreux Hector.

L'Olympe est attentif à leur course rivale.
« Hector va succomber sous la lance fatale,
Dit Jupiter; faut-il l'arracher au trépas?
— Roi des dieux, qu'as-tu dit? répond soudain Pallas.
Veux-tu, de ce mortel prolongeant les journées,
Anéantir pour lui l'arrêt des destinées? »
L'arbitre des humains répond : « Rassure-toi,
Ma fille; cet arrêt sera sacré pour moi.
Jupiter à tes vœux se montrera facile :
Tu peux les accomplir. » Et cependant Achille
Poursuit Hector, semblable au limier vigilant,
Qui des bois aux vallons suit le chevreuil tremblant,
Lui défend tout refuge, et, sans reprendre haleine,
Loin du taillis touffu, le lance dans la plaine.
Mais, comme dans l'erreur qu'un vain songe produit,
On croit saisir toujours l'ombre qui toujours fuit,
Achille presse Hector, qui s'échappe sans cesse :
Fils de Priam! un dieu redoublait ta vitesse;
Celui de qui ta main tient l'immortel carquois,
Te secourait, hélas! pour la dernière fois.

A ses Thessaliens, le divin Éacide,
Fait un signe, et défend que leur flèche homicide
Lui ravisse l'honneur de renverser Hector:
Alors le roi des dieux prend ses balances d'or :
Dans leurs bassins égaux, ses mains ont elles-mêmes
D'Éacide et d'Hector mis les destins suprêmes.
Il pèse ces destins. Vers l'Olympe éclatant,
Ceux du fils de Thétis s'élèvent à l'instant;
Ceux d'Hector ont touché le fond du sombre empire:
Apollon l'abandonne, et Jupiter soupire.

Triomphante, Pallas, du haut des cieux, descend.
Prenant de Déiphobe et les traits et l'accent,
Elle approche d'Hector: « Mon frère, prends courage;
Je viens t'offrir mon bras, pour venger ton outrage ! »
Dit-elle. Hector répond : « Que je dois te chérir,
Toi qui de tous les miens seul m'oses secourir !
Ta présence, crois-moi, ne sera point stérile.
Demeure à mes côtés; je vais combattre Achille. »
A ces mots, il s'arrête : « Achille, je t'attends;
Combattons ! Je rougis d'avoir fui si longtemps.
Mais, avant de croiser nos glaives sanguinaires,
Rendons de nos traités les dieux dépositaires.
J'en jure devant eux : si par moi tu péris,
On ne me verra point outrager tes débris;
Hector, rendant aux Grecs tes déplorables restes,
Ne se réservera que tes armes célestes.
Que le même serment soit pour moi prononcé? »

Achille, lui lançant un regard courroucé :

« Des accords ! des accords entre Hector et Pélide !
Dis, entre le lion et le pâtre timide,
Entre l'agneau débile et le loup des forêts,
As-tu vu dès accords et des traités de paix ?
De l'inflexible Mars, quand la lance acérée
De ton sang ou du mien sera désaltérée,
Fils de Priam ! alors, et seulement alors,
Il nous sera permis de former des accords.
Entre nous, jusque-là, guerre, guerre éternelle !
Appelle ta valeur, ton bras a besoin d'elle.
Pallas guide mes coups : ce fer va t'immoler,
Et venger tout le sang que le tien fit couler. »

Hector, en se courbant, échappe au trait agile,
Que Pallas aussitôt rapporte aux mains d'Achille.
« Ton discours menaçant s'exhale en un vain bruit,
Crie Hector : de mon sort, les dieux t'ont mal instruit.
Crois-tu m'intimider, par ta fière insolence ?
Je te livre mon sein : jamais, jamais ta lance
D'un coup déshonorant ne pourra me frapper.
Toi-même, au javelot hâte-toi d'échapper,
Ou plutôt, puisse-t-il, plongé dans tes entrailles,
Délivrer les Troyens d'Achille et des batailles ! »

Il dit, son javelot avec force est lancé ;
Mais le bouclier d'or le rejette émoussé.
Effrayé du pouvoir de l'armure divine,
Le magnanime Hector pâlit : son front s'incline.
Il cherche Déiphobe, et son fantôme a fui :
« Je suis trahi des dieux ; plus d'espoir, plus d'appui !

Dit-il; je vois la mort, et je ne vois plus qu'elle.
Jupiter m'abandonne, et le tombeau m'appelle.
Mourons, mais noblement; et qu'aux siècles lointains
Parvienne avec honneur le bruit de mes destins! »
En tirant, à ces mots, son épée homicide,
Formidable, il s'élance et fond sur Éacide,
Comme sur l'agneau tendre ou le lièvre tremblant
Tout à coup fond un aigle au vol étincelant.
Achille entre en courroux. Son énorme poitrine
Rayonne sous l'acier d'une trempe divine,
Et le double sommet du casque flamboyant
Éclate couronné d'un panache ondoyant.
Tel, quand la sombre nuit a déployé ses voiles,
Hespérus, au front d'or, brille entre les étoiles;
Tel luit le javelot, dont il retient l'essor,
Tandis que, méditant la ruine d'Hector,
Il parcourt du regard cette taille imposante,
Et cherche quel passage à son fer se présente.
Mais Hector est couvert de ces armes d'airain,
Qu'à Patrocle expirant il ravit de sa main;
Et l'armure d'Achille, en ce moment suprême,
Sert à défendre Hector contre Achille lui-même.
Partout impénétrable au javelot cruel,
Elle lui livre encor cet espace mortel,
Où du cou musculeux l'épaule est séparée.
Achille, d'une main de carnage altérée,
S'ouvre un chemin sanglant, de l'une à l'autre part;
Il y plonge à plaisir et replonge son dard:
La blessure à la voix laisse encore un passage.
Achille insulte Hector étendu sur la plage :

« Depuis l'heure où Patrocle est tombé sous tes coups,
Te serais-tu flatté d'éviter mon courroux?
D'Achille, même absent, n'as-tu pas craint la lance?
Hector oubliait-il que l'ombre et le silence
Recélaient un vengeur armé pour le punir?
Tu réclames du sang, tu vas en obtenir,
Patrocle! Ce tribut que tes mânes attendent,
Le voici! Toi, cruel, les vautours te demandent:
Meurs! » Le fils de Priam, levant des yeux éteints:
« Achille, prends pitié de mes tristes destins.
Par tes genoux sacrés et par ceux de ton père,
Ne me fais point subir cet arrêt sanguinaire.
De Priam et d'Hécube accepte les présents;
Ne va point d'un refus affliger leurs vieux ans;
Rends-leur un fils, Achille, et que du moins Pergame
De mon bûcher fatal puisse allumer la flamme.

— Malheureux! crie Achille, embrasé de courroux;
Ne crois pas m'attendrir, en pressant mes genoux,
En attestant mon père et ma mère chérie:
Patrocle est mort, Patrocle!... Oh! que dans ma furie
Ne puis-je me nourrir de ton corps palpitant!
Moi, je t'arracherais au destin qui t'attend?
Non. Quand Priam, vingt fois surpassant tes promesses,
Voudrait, pour ta rançon, s'épuiser de richesses;
En tribut, à mes pieds, quand le poids de son or
Égalerait le poids du cadavre d'Hector,
Nul mortel ne verra ta déplorable mère
Arroser de ses pleurs ton urne funéraire;
Et les oiseaux du ciel disperseront tes os. »

D'une voix faible, Hector laisse tomber ces mots :
« J'attendais ce refus d'un vainqueur insensible.
Le Ciel forma ton cœur d'un airain inflexible.
Mais tremble ! Il est des dieux : ils entendront mes cris ;
Apollon guidera la flèche de Pâris.
Tu tomberas toi-même, auprès des portes Scées. »
Ces paroles de mort à peine prononcées,
Son âme l'abandonne, et s'envole aux enfers,
En pleurant sa jeunesse, en plaignant ses revers.

« Meurs, dit Achille, meurs ! et que Jupiter même
De ma vie à son gré marque l'instant suprême ! »
De ses pieds furieux pressant le sein d'Hector,
Il arrache le trait, qui de sang fume encor,
Le jette loin de lui dans la poussière impure,
Et ravit du héros l'étincelante armure.
Tous les Grecs, accourus à flots tumultueux,
Admirent tour à tour ce corps majestueux ;
Plusieurs perçaient de coups la dépouille insensible :
« Voilà donc, disaient-ils, cet Hector si terrible !
Qu'il est calme aujourd'hui, celui qui, sur les eaux,
Les flammes à la main, poursuivait nos vaisseaux ! »
Et son sang ruisselait sur leur lance rougie.

« Les dieux ont renversé l'appui de la Phrygie !
Dit Achille, debout au milieu des soldats.
Voyons si les Troyens, dépouillés de son bras,
Oseront désormais nous fermer leurs murailles.
Mais il est d'autres soins. Privé de funérailles,
Le noble compagnon que nous avons perdu,

Patrocle, au lit fatal est encore étendu.
Ah ! fût-il insensible à ce pieux hommage,
Jusqu'à mon dernier jour conservant son image,
De pleurs et de présents je voudrais l'honorer.
Pour sa pompe funèbre allons tout préparer,
Et répétons ce chant de triomphe et de joie :
« Il est tombé le dieu qu'on adorait dans Troie ! »

Il dit. Les pieds d'Hector, du glaive sont percés ;
D'une forte lanière il les a traversés :
Par un triple lien au char il les enchaîne,
Y monte ; et ses coursiers, que l'œil peut suivre à peine,
Font rouler, sous leurs pas, de poudreux tourbillons.
Ce front, si beau jadis, l'or de ces cheveux blonds
Sillonnent tout sanglants la terre maternelle.
Ainsi le permettait la puissance éternelle.

L'inconsolable Hécube, en ce lugubre instant,
Arrache ses cheveux et son voile éclatant,
Pousse des cris aigus ; et Priam, auprès d'elle,
Exhale en longs sanglots sa douleur paternelle.
On n'entend autour d'eux que des gémissements.
Du faîte de ses tours jusqu'en ses fondements,
On dirait qu'Ilion sous les flammes s'écroule.
Le vieillard veut partir ; dans la poudre il se roule :
« Laissez-moi, disait-il, amis, laissez-moi tous !
J'irai seul du barbare embrasser les genoux.
Mes cheveux blancs peut-être adouciront sa rage :
Il a lui-même un père, un père de mon âge,
Qui se plaisait jadis à former sa valeur,

Pour le malheur de Troie et mon propre malheur.
Oh ! combien de mes fils, par sa lance fatale,
Plongés avant le temps dans la nuit infernale !
Je les ai regrettés, je les regrette encor,
Mais tous ensemble, hélas ! moins que le seul Hector.
Ah ! que n'a-t-il péri dans les bras de son père !
Son père désolé, sa misérable mère
Posséderaient du moins ses restes précieux,
Et les pleurs à loisir couleraient de nos yeux. »
Il disait et pleurait. Au milieu des Troyennes,
Qui mêlaient leurs douleurs et leurs plaintes aux siennes,
Hécube s'écriait : « Tu n'es plus, et je vis !
Cher Hector ! J'étais mère, et je n'ai plus de fils !
Vivant, tu fis ma gloire, et fus un dieu dans Troie :
Fatale erreur ! ce dieu... de la mort est la proie. »
A ces mots, redoublaient ses soupirs et ses pleurs.

Mais l'épouse d'Hector ne sait pas ses malheurs :
Le croyant sans péril, elle est sans épouvante.
Au fond de son palais, sous l'aiguille savante,
De fleurs ses doigts légers sèment la pourpre et l'or
D'un précieux manteau, réservé pour Hector.
Les captives, près d'elle, en des urnes profondes,
Du bain réparateur ont fait tiédir les ondes...
On les prépare en vain pour Hector égorgé :
Dans l'éternelle nuit Achille l'a plongé.

Andromaque, aux clameurs qui troublent sa retraite,
Pâlit ; et de ses mains s'échappe la navette.
En ses membres tremblants court le froid de la mort :

« Troyennes, suivez-moi ! je veux savoir mon sort.
Ce cœur, qui dans mon sein bat avec violence,
Comme pour m'échapper, sur mes lèvres s'élance.
J'entends les cris d'Hécube et ses gémissements.
Hector... Dieux ! détournez ces noirs pressentiments...
Qui sait où l'a conduit son aveugle courage !
D'Éacide peut-être a-t-il bravé la rage ?... »
Et, comme une bacchante aux longs cheveux épars,
Elle court, éperdue, au plus haut des remparts.
Dieux ! Que voit-elle ? Hector traîné dans la poussière.
Une profonde nuit descend sur sa paupière;
Elle tombe, et son âme est prête à s'exhaler.
Détachés de son front, loin d'elle on voit voler
Le brillant réseau d'or, l'élégant diadème,
Et le voile pompeux, dont Vénus elle-même
Se plut à la parer, quand du toit paternel
Le héros phrygien la guida vers l'autel.
Ses sœurs, ses tristes sœurs, tremblantes pour sa vie,
Rappellent la lumière à ses regards ravie.
Ses yeux, longtemps fermés, se rouvrent, et ces mots
S'échappent avec peine à travers les sanglots :

« O malheureux époux ! ô femme infortunée !
Sous quel astre fatal avec toi suis-je née,
Hector ! toi, dans ces murs, alors si différents,
Moi, dans l'Hypoplacie, au toit de mes parents ?...
Pourquoi m'ont-ils donné le jour que je respire !
Cher époux, tu descends au ténébreux empire :
A la triste Andromaque il ne reste d'Hector,
Que son Astyanax, enfant débile encor !

Tes doux soins ne pourront protéger sa jeunesse,
Ni les siens embellir ton heureuse vieillesse...
Quand il échapperait au fléau des combats,
Quelles douleurs sans nombre assiégeront ses pas!
Il gémira, banni du toit héréditaire.
Le jour où l'orphelin reste seul sur la terre,
Il voit fuir les amis qui l'auraient consolé.
Pâle, il baisse son front, de tristesse accablé;
De ses pleurs, son visage est tout humide encore.
Des amis paternels, que tremblant il implore,
Il sollicite en vain quelque soulagement;
En vain, à leur tunique, il s'attache humblement.
Si leur faible pitié daigne à sa lèvre aride
Présenter un instant la coupe presque vide,
Ce reste de breuvage à sa lèvre a touché,
Et n'a point rafraîchi son palais desséché :
Orgueil d'un père, amour d'une mère chérie,
Un enfant plus heureux le repousse et s'écrie :
« Ton père ne vient plus s'asseoir à nos festins.
« Va-t'en! » D'Astyanax, tels seront les destins!
Pleurant, il rejoindra la veuve de son père;
Et ce fils adoré, qu'en un temps plus prospère
Hector, mon cher Hector, berçait sur ses genoux,
Ce fils qu'il nourrissait de mets légers et doux,
Jusqu'à l'heure où les bras d'une mère charmée
Le posaient mollement sur la couche embaumée,
Ce fils, hélas! vivra, d'amertume abreuvé,
Malgré le nom brillant qui lui fut réservé,
Nom que lui mérita la valeur paternelle...
Car tu fus d'Ilion le protecteur fidèle,

Hector !... et maintenant, couché près des vaisseaux,
Tu repais, loin de nous, les voraces oiseaux ;
Et le reptile impur, d'un corps méconnaissable,
Ronge les débris nus et traînés sur le sable !
Hélas ! mes yeux jamais ne te verront paré
Du riche vêtement, que je t'ai préparé :
Il ne pourra voiler ta dépouille sanglante !...
Qu'il disparaisse donc ! Que la torche brûlante
Consume, en ton honneur, aux regards des Troyens,
Tous ces vains ornements, qui ne sont plus les tiens ! »
Ainsi pleure Andromaque, et ses tristes captives
A ses gémissements mêlent leurs voix plaintives.

CHANT VINGT-QUATRIÈME

Les combats ont cessé. Les chefs et les soldats
Ont, du soir, sous la tente, achevé le repas.
Du paisible sommeil ils savourent les charmes;
Tout dort. Achille seul veille encor, dans les larmes;
De Patrocle immolé l'image le poursuit;
Il l'entend, il le voit, tant que dure la nuit;
Tour à tour il repasse, au fond de sa mémoire,
De celui qui n'est plus la vaillance et la gloire,
Les maux, les maux chéris, qu'ensemble ils ont soufferts,
Leurs travaux, leurs périls, dans les champs, sur les mers...
Alors de longs sanglots s'échappent de sa bouche;
Il se roule, agité, sur sa pénible couche;
Il se lève, s'assied; lui-même se fuyant,
Il gagne, à pas pressés, le rivage bruyant,
Et l'aurore, éclairant et le rivage et l'onde,
Le retrouve absorbé dans sa douleur profonde.

Il revole à son char; de nouveau l'attelant,
Il y suspend d'Hector le corps pâle et sanglant,
Et le traîne trois fois, dans sa rage cruelle,

Autour du monument de l'ami qu'il appelle.
Pleurant toujours Patrocle au tombeau descendu,
Il rentre, et laisse Hector sur la poudre étendu,
Les pieds gonflés des nœuds d'une triple courroie.
Apollon eut pitié du défenseur de Troie,
Couvrit le corps glacé de son bouclier d'or;
Et la course du char n'offensa point Hector.
De cet affreux spectacle un moment consternée,
Des autres Immortels la troupe fortunée,
D'enlever le héros a conçu le dessein.
Ils engageaient Mercure à ce pieux larcin :
Junon, Pallas, Neptune, à leurs vœux sont contraires :
Des déesses surtout les antiques colères
Se souviennent encor de ce funeste prix,
Qu'à leur belle rivale a décerné Pâris.

Quand la douzième aurore eut éclairé la terre,
Apollon reparut au séjour du tonnerre :
« Dieux injustes, dit-il, de ses dons solennels,
Hector, durant sa vie, enrichit vos autels;
Mort, aux chiens dévorants, le laissez-vous en proie ?
Ses parents, son épouse, et la plaintive Troie,
Ne goûteront-ils point le douloureux bonheur
De rendre à leur Hector quelque funèbre honneur ?
Dieux cruels ! n'avez-vous des yeux que pour Pélide ?
Lion sanglant, de meurtre et de carnage avide,
Barbare et furieux jusqu'en son amitié,
Il étouffe en son cœur le cri de la pitié.
Plus de pitié pour lui ! Qu'à son tour il pâlisse :
Vengeons Hector, rendons supplice pour supplice;

Et qu'Achille expirant se ressouvienne alors
Qu'on outrage les dieux, en outrageant les morts!
— En effet, dit Junon, si nous voulons t'en croire,
D'Achille, ton Hector doit partager la gloire.
Du fils de la Troyenne et du sang de Thétis
On verra désormais les destins assortis!
As-tu donc oublié, dieu dont l'arc étincelle,
Qu'Achille ne sort point d'une race mortelle?
Aux noces de Pélée, assis à nos festins,
Toi-même, de son fils, célébras les destins. »

Le puissant Jupiter, dominateur suprême :
« Des deux héros, dit-il, le rang n'est point le même;
Apaise-toi, Junon. L'un est le fils des dieux,
Mais l'autre également était cher à mes yeux :
Chaque jour, il m'offrait ses victimes nombreuses,
Et chargeait mes autels d'offrandes généreuses.
Ne le ravissons point à l'enfant de Thétis;
Mais que Thétis, du moins, aille fléchir son fils :
Volez, et dites-lui que Jupiter l'appelle? »
Il dit : la prompte Iris, messagère fidèle,
Côtoyant de Samos les rochers écartés,
Se plonge dans les flots, de sa chute agités,
Comme au sein de la mer tombe le plomb rapide,
Qu'attache le pêcheur à l'hameçon perfide.
Iris gagne la grotte, inaccessible au jour,
Où Thétis, au milieu des nymphes de sa cour,
Pleure Achille, promis à la flèche mortelle :
« Mère du grand Achille, ô Thétis! lui dit-elle,
Le roi des dieux t'attend. » La déesse répond :

« Que me veut Jupiter? Par mon chagrin profond,
Des banquets immortels dois-je altérer les charmes,
Et porter dans les cieux mes sanglots et mes larmes?
Toutefois j'obéis. » Et son front désolé,
D'un crêpe ténébreux, à l'instant s'est voilé.
Elle part; et, semblable au tourbillon rapide,
Iris légèrement vers l'Olympe la guide.

Les dieux ont accueilli la reine de la mer.
Pallas lui cède un trône auprès de Jupiter.
Consolant ses douleurs d'une voix complaisante,
Junon même, Junon, de sa main, lui présente
La coupe d'or où brille un nectar écumant.
A ses lèvres Thétis la porte tristement,
L'effleure, et la remet aux mains de la déesse.
A cette mère en pleurs, le roi des dieux s'adresse:
« Depuis neuf jours, dit-il, déplorable Thétis,
Tous les dieux sont entre eux divisés pour ton fils.
On lui voulait ravir le fruit de sa victoire;
Moi-même, en ta faveur j'ai pris soin de sa gloire.
Cours le fléchir; dis-lui qu'il offense les dieux,
Car l'homme inexorable est horrible à leurs yeux;
Dis-lui qu'il rende Hector aux larmes de son père? »

Il a parlé. Thétis, d'une course légère,
Franchit les cieux, descend au séjour du héros,
Tendrement le caresse, et lui parle en ces mots:
« O mon fils! mon cher fils! veux-tu, dans la tristesse,
User ce peu de jours que la Parque te laisse?
Sans repos, sans sommeil, veux-tu fuir pour toujours

Le plaisir des festins, la douceur des amours,
Des amours, charme heureux des douleurs de la terre
Ta rage est en horreur au maître du tonnerre.
Si tu veux l'apaiser, il en est temps encor :
Rends au triste Priam la dépouille d'Hector.
— Puisque ainsi Jupiter l'a décidé lui-même,
Son désir, dit Achille, est un ordre suprême;
J'obéirai. Priam peut paraître à mes yeux. »

Cependant, à la voix du monarque des cieux,
Prompte comme les vents, la messagère ailée
Va visiter Priam, en sa cour désolée;
Elle y trouve les cris et les gémissements :
Immobiles, de pleurs baignant leurs vêtements,
Le reste de ses fils entoure sa misère;
Assis au milieu d'eux, l'inconsolable père
Serre autour de son corps la tunique aux longs plis;
Sa barbe et ses cheveux sont de poudre salis :
Se roulant sur la terre, il a chargé ses rides
De fange desséchée et de cendres arides.
Les veuves et les sœurs de ses fils massacrés
Se lamentaient, pleuraient ces héros adorés.
Mais Iris (car Priam est tremblant devant elle)
A tempéré l'éclat de sa voix immortelle,
Et dit : « Prends confiance, et fais trêve à tes pleurs,
Vieillard ! Je ne viens point redoubler tes douleurs,
Je viens les consoler : Jupiter qui m'envoie,
Quoique assis dans les cieux, n'est point absent de Troie;
Jupiter te chérit... Tes dons peuvent encor
D'Achille trop vengé racheter ton Hector.



N'imite point l'oiseau de lamentable augure!
Répond, sans s'ébranler, le courageux vieillard.
Si la bouche d'un homme ordonnait mon départ,
Je pourrais soupçonner d'odieux artifices;
Mais l'avis est des dieux. Les dieux sont mes auspices;
Leur auguste parole est exempte d'erreur.
Au vaste camp des Grecs, je marche sans terreur.
Que je rachète un fils, que du moins je le voie :
Vienne ensuite la mort! je l'accepte avec joie! »

Il dit, et, retirant des coffres embaumés
Douze voiles pompeux, avec soin renfermés,
Choisit un nombre égal de tapis magnifiques,
De manteaux éclatants, de légères tuniques,
De longs tissus, gardés pour la couche d'Hector.
A ces superbes dons, il joint dix talents d'or,
Que lui-même soumet à la balance austère;
Deux urnes, deux trépieds; et le riche cratère,
Présent, que, décoré du nom d'ambassadeur,
Il reçut chez le Thrace, aux jours de sa splendeur.
Hélas! pour obtenir le seul bien qu'il implore,
Donnant tout, il croirait trop peu donner encore.

Assailli de Troyens, autour de lui pressés,
Contre eux Priam éclate en ces mots courroucés :
« Loin d'ici, malheureux! Allez, foule importune,
Pleurer dans vos maisons votre propre infortune;
Songez à votre deuil, et laissez-moi le mien,
A moins que toutefois vous ne comptiez pour rien
Les immenses douleurs que Jupiter m'envoie...

Malheur à vous ! malheur à la superbe Troie !
Ses murs, à mon Hector, survivront peu de jours,
Et la flamme argienne embrasera ses tours :
Plus d'Ilion !... Pour moi, grâce aux dieux, mon vieil âge
De ces affreux destins m'épargnera l'image. »
Son sceptre alors les chasse, et les fait trembler tous.
Bientôt, contre ses fils, il tourne son courroux.
Aux reproches amers aucun ne se dérobe ;
Antiphon, Hélénus, Agathon, Déiphobe,
Pammon, Polite, Agave, Hippotoüs, Pâris ;
Pâris surtout d'un père excite les mépris :
« Que tardez-vous, dit-il, vile et timide race ?
Ah ! que du grand Hector n'occupez-vous la place !
Suis-je assez malheureux ! Des fils que j'ai comptés,
Les vaillants ont vécu, les lâches sont restés.
O de mes cheveux blancs espérance trompée !
Mars vous a renversés sous sa pesante épée,
Magnanimes héros, intrépide Mestor,
Troïle, instruit dans l'art cher au divin Castor,
Hector, rival des dieux !... Et le sort ne me laisse
Que des cœurs dégradés, perdus dans la mollesse,
Que d'impurs ravisseurs, dans la fraude nourris,
De leur lâche parure uniquement épris,
Chanteurs efféminés, guerriers sans énergie,
Dont l'oisive existence est une longue orgie...
Mon char !.. Que j'aille enfin retrouver, loin de vous,
Celui qui dans mon cœur, seul, vous balançait tous ! »

Le front baissé, confus des reproches d'un père,
Ils vont choisir deux chars à la course légère,

Solides, éclatants, et naguère essayés,
Où les coffres profonds, de leurs mains, sont liés.
On détache les jougs des murailles prochaines,
Et le siège solide assujettit les rênes;
La bossette étincelle, et les longs traits égaux
Du robuste timon vont joindre les anneaux.
Les richesses déjà brillent accumulées;
Les mules, au pied sûr, s'avancent accouplées,
Honorable présent des riches Mysiens.
Bientôt, à l'autre char, de superbes liens
Unissent de Priam les cavales chéries,
Qui naguère ont quitté d'abondantes prairies.

Vers Priam, cependant, vient la mère d'Hector.
Elle est triste; sa main tient une coupe d'or :
« Accepte, lui dit-elle, accepte ce breuvage;
Et, puisqu'à mes conseils résiste ton courage,
Sur la terre, du moins, viens épancher le vin,
Et réclamer l'appui du monarque divin,
Qui, des sommets d'Ida commandant à la nue,
Parfois sur Ilion daigne abaisser sa vue.
Qu'il t'accorde un présage, et que l'oiseau sacré
Confirme tes destins par un signe assuré !
Si, propice à tes vœux, son essor se déploie,
Pars ! sinon, crois Hécube, et ne sors point de Troie.

— Sans doute, dit Priam, au maître des humains,
Tout mortel malheureux doit élever ses mains.
Jupiter recevra ma prière fervente. »
Et, dans le vase offert par l'active suivante,

Purifiant ses mains, debout, et l'œil aux cieux,
Il épanche la coupe : « O toi, père des Dieux,
Dont brille sur l'Ida le trône inaccessible!
Rends le fils de Pélée à mes larmes sensible;
Que ton aigle, élancé dans les champs de l'éther,
M'annonce la faveur du puissant Jupiter! »
Telle était sa prière : elle ne fut point vaine;
L'oiseau du roi des dieux, au plumage d'ébène,
Chasseur infatigable, augure révéré,
S'élançant des hauteurs de l'empire azuré,
Ouvre avec majesté ses deux immenses ailes :
Tel un temple ouvrirait ses portes solennelles;
Il vole vers la droite, et sa prédiction
Rend un instant de joie aux enfants d'Ilion.

Priam, prenant congé de ses dieux domestiques [1],
Monte, et son char roulant ébranle les portiques.
Le fidèle Idéus, conducteur prévoyant,
Tient les rênes; tandis qu'armé du fouet pliant,
Au milieu des soupirs, des cris et de la plainte,
De sa triste cité Priam franchit l'enceinte.
Ses enfants et son peuple, environnant ses pas,

1. Dans une des séances publiques de l'Institut, un homme de goût, justement célèbre en plus d'une carrière, a prêté le charme de son débit à la traduction de ce même morceau par M. Cabanis, qui, trop tôt ravi aux sciences et aux lettres, avait entrepris une traduction complète de l'*Iliade*. Les fragments connus de l'ouvrage et le nom plus connu de l'auteur garantissaient le mérite de cette longue et laborieuse entreprise. (*Note de l'auteur.*)

Pleuraient tous, et semblaient le conduire au trépas.
Il est sorti des murs, et la foule éplorée,
Au sein de ses remparts, à pas lents, est rentrée.

Le dieu, dont veille au loin le suprême regard,
Aux champs de Simoïs aperçut le vieillard;
Son cœur en fut touché. « Pars, messager fidèle,
Qu'attendrissent les pleurs de la race mortelle;
Pars, dit-il, va guider le vieux père d'Hector! »
Et Mercure, attachant ses talonnières d'or,
Qui, rivales des vents à la rapide haleine,
Le portent sur la terre et sur l'humide plaine,
Saisit le sceptre ailé, qui vers les sombres bords
Conduit incessamment le vain peuple des morts.
Il prend d'un jeune roi le port et le visage,
Part, et de l'Hellespont touche bientôt la plage.

Priam avait d'Ilus passé le monument;
Au fleuve il abreuvait l'attelage écumant.
Déjà l'ombre naissante obscurcissait la route.
Idéus voit Mercure, et s'écrie : « Ah! sans doute,
O Priam! ce mortel est armé contre nous;
Rassemble ta prudence, et détourne ses coups. »

Les cheveux de Priam se dressent sur sa tête,
Et, glacé de terreur, immobile, il s'arrête.
Mais le Dieu le rassure, et lui prenant la main :
« Mon père, lui dit-il, quel périlleux chemin
Oses-tu suivre, à l'heure où tout dort sur la terre?
Ne crains-tu point les Grecs? Ils respirent la guerre;

Ils sont tes ennemis, ils jurent ton trépas;
C'en est fait de tes jours, s'ils découvrent tes pas.
Laisse-moi te guider, ô vieillard! Ton grand âge,
D'un père chargé d'ans, m'a retracé l'image. »

. . . .

Sur le char du vieillard, le fils de Jupiter
S'élance, et dans sa main le fouet siffle, et fend l'air.
Le dieu souffle aux coursiers une ardeur inconnue;
Déjà, vers les fossés, leur course est parvenue:
Là, du repas du soir se dresse l'appareil.
Sur tous les yeux Mercure épanche un prompt sommeil,
Lève les lourds barreaux de la porte docile,
Et guide le vieillard vers la tente d'Achille,
Tente vaste, élevée, ouvrage industrieux.
Des chefs thessaliens les bras laborieux,
Pour former son enceinte et ses nobles portiques,
Ont dépeuplé les bois de leurs sapins antiques,
Et, tranchant pour son toit les joncs et les roseaux,
Ont promené longtemps l'infatigable faux.
De pieux serrés, aigus, la cour est entourée;
Une solive énorme en protège l'entrée.
A peine de trois Grecs la vigoureuse main
L'ébranle: au seul Achille, elle obéit soudain.
Le dieu descend du char, et dit: « Je suis Mercure;
Mais la faveur divine aime à rester obscure;
Je te laisse... D'Achille, embrasse les genoux;
Fais parler à son cœur des noms sacrés et doux:
Leur pieux souvenir fléchira sa colère;
Tu n'auras point en vain attesté son vieux père. »

En achevant ces mots, il échappe aux regards.
Priam laisse Idéus à la garde des chars;
Il ose pénétrer l'inviolable asile,
Où, tel qu'un dieu, veillait le formidable Achille.
Il le voit: son œil fixe est baissé tristement;
Ses fiers Thessaliens sont dans l'éloignement:
Debout à ses côtés, Automédon, Alcime,
Seuls, prévenaient les vœux du héros magnanime.
Son repas solitaire est à peine achevé,
Et l'appareil encor n'en est point enlevé:
Priam approche; il tombe aux genoux d'Éacide;
Il saisit cette main désastreuse, homicide,
Encor teinte du sang de ses enfants nombreux,
Et sa bouche y dépose un baiser douloureux.
Quand, loin de ses parents, de sa terre natale,
L'assassin, que poursuit la sentence fatale,
Exilé par son crime en un pays lointain,
Cherche au palais du riche un refuge incertain,
Les assistants entre eux s'observent en silence:
Tel Achille interdit et s'étonne et balance;
Tels ses soldats, muets, s'interrogent des yeux.
Priam enfin, Priam, longtemps silencieux,
Suppliant, en ces mots exhale sa misère:

« Achille, égal aux dieux, souviens-toi de ton père!
Ton père ainsi que moi touche à ses derniers jours.
En ce moment peut-être, isolé, sans secours,
Par des voisins puissants opprimé dans Larisse,
Vainement il appelle une main protectrice;
Mais il te sait vivant!... Son cœur, de te revoir,

De jour en jour, du moins, nourrit encor l'espoir.
Et moi, j'avais des fils !... Dans la superbe Troie,
Leur nombre fit longtemps mon orgueil et ma joie :
L'impitoyable Mars les a tous immolés;
Mes vieux ans, par leurs soins, ne sont pas consolés.
Un seul, hélas ! un seul, le plus cher à mon âme,
Soutenait les destins et les murs de Pergame :
Tu l'as tué, ce fils qui me restait encor,
Ce rempart des Troyens, ce héros, mon Hector!
C'est pour lui qu'à genoux t'implore ma misère.
Achille, égal aux dieux, souviens-toi de ton père!
Prends pitié d'un vieillard, d'un roi jadis fameux :
Le fils des immortels doit pardonner comme eux.
En est-ce assez? J'ai pu, de mes lèvres tremblantes,
Du meurtrier d'un fils presser les mains sanglantes! »

Ainsi parle Priam; et le héros, troublé,
Repousse doucement le vieillard accablé.
Tous deux versaient des pleurs : de leur perte cruelle,
Tous deux se retraçaient l'image mutuelle;
Priam, son cher Hector dans la tombe endormi;
Achille, son vieux père, et souvent son ami;
Et leurs cris douloureux, et leurs sanglots funèbres
S'élevaient, confondus, au milieu des ténèbres.

Achille cependant, de pleurs rassasié,
Laisse au fond de son cœur pénétrer la pitié :
Il se lève; à ses pieds longtemps il considère
Le front, les cheveux blancs du misérable père;
Et lui tendant la main : « O prince infortuné!

A combien de revers le sort t'a condamné !
Quoi ! seul, parmi les Grecs, dans la nuit ténébreuse,
Chercher le destructeur de ta race nombreuse !
Ah ! ton cœur est d'airain... Renfermons nos douleurs,
Vieillard ! sachons souffrir : l'homme est né pour les pleurs ;
Le destin des dieux seuls d'heureux jours se compose.
Il est, au pied du trône où Jupiter repose,
Deux urnes, où ce dieu va puisant de ses mains
L'irrévocable sort qu'il réserve aux humains :
De nos biens passagers l'une est dépositaire,
L'autre enferme en son sein tous les maux de la terre ;
Lorsque de toutes deux les tributs sont égaux,
La vie est l'assemblage et des biens et des maux.
Frémisse le mortel, dont les jours de misère
Sont puisés sans mélange au fond de l'urne amère !
Proscrit, chargé de maux, d'opprobre environné,
Des hommes et des dieux il vit abandonné.
Eh ! qui fut plus heureux, plus puissant que Pélée !
De tous les dons du Ciel sa vie était comblée :
D'une couche divine il mérita l'honneur...
Mais les dieux ont borné le cours de son bonheur ;
Mais il n'a vu jamais une race chérie,
Sous les yeux paternels, dans son palais nourrie :
Misérable, il n'obtint pour fruit de ses amours,
Qu'un fils, à qui le Ciel refusa de longs jours ;
Encore, de ce fils, si cher à sa tendresse,
La présence est ravie à sa triste vieillesse,
Et, tandis que mon père invoque mon appui,
La chaîne du destin m'attache loin de lui :
Un dieu fatal, causant mes douleurs et les tiennes,

Me retient, pour ta perte, aux rives phrygiennes.
Tu fus heureux toi-même, ô Priam !... Autrefois,
Tu voyais les deux mers obéir à tes lois ;
Tes fils brillaient en foule aux rives du Scamandre:
Ils sont morts ! Ta cité n'est bientôt plus que cendre.
Supporte les revers : tout mortel, sous les cieux,
Doit payer ce tribut imposé par les dieux.
Sèche tes pleurs, vieillard : tes pleurs et ta prière
Ne rendront point ton fils à la douce lumière.
Crains plutôt l'avenir et ses adversités...
Lève-toi, cependant, et siège à mes côtés !
— Sans que j'obtienne un fils couché sans sépulture,
Dois-je des suppliants quitter l'humble posture ?
Daigne de quelques jours prolonger mes vieux ans,
Noble Achille ! D'un père accepte les présents,
Et longtemps puisse encor ton âme consolée,
En jouir dans Larisse, auprès du vieux Pélée ! »

Achille, lui lançant un terrible regard,
S'écrie : « Oses-tu bien, téméraire vieillard,
D'une importune voix réveiller ma colère,
Au sanglant souvenir de ma propre misère ?...
Je te rendrai ton fils, je l'avais résolu :
Rien ne saurait changer ce qu'Achille a voulu.
Les dieux ont commandé, j'obéis : car sans doute
Un dieu seul de ce camp pouvait t'ouvrir la route.
Cesse ta plainte, ou crains qu'Achille, s'oubliant,
Malgré l'ordre des dieux, n'outrage un suppliant ! »

Priam, tremblant, s'incline, et garde le silence.

Achille aux pieds légers, comme un lion, s'élance :
Alcime, Automédon, compagnons favoris,
Hélas ! qu'après Patrocle il a le plus chéris,
Dételant à sa voix les coursiers et les mules,
Font asseoir Idéus sous les hauts vestibules ;
Ils enlèvent du char les dons de pourpre et d'or,
Les urnes, les trépieds, noble rançon d'Hector,
Et, pour envelopper sa dépouille mortelle,
Des tuniques sans nombre y laissent la plus belle.
Leur sage prévoyance ordonne qu'à l'écart,
On parfume le corps, loin des yeux du vieillard,
De peur qu'à cet aspect sa douloureuse plainte
Ne vienne rallumer une fureur éteinte.
Quand ces soins sont rendus au corps pâle et glacé,
Au lit funèbre, Hector, par Achille, est placé.
Achille alors : « Patrocle ! ombre plaintive et chère !
Pardonne si ma main rend Hector à son père.
Ces dons sont précieux : j'en retiens peu vers moi;
Je partage le reste entre les dieux et toi. »
Il dit, et tout à coup rentre, d'un pas agile,
Dans la tente, où Priam l'attendait immobile :
« Vieillard, dit-il, ton fils à tes vœux est rendu :
Sur l'un de tes deux chars, par moi-même étendu,
Tu le verras demain, quand naîtra la lumière.
Accepte, en attendant, la coupe hospitalière ;
Cesse de demeurer en ton deuil absorbé,
Prends un léger repas. Alors que Niobé,
Expiant les transports d'un orgueil téméraire,
Vit les traits de Diane et d'Apollon son frère
Lui ravir douze enfants, moissonnés à la fois,

De ses pénibles jours elle soutint le poids.
Imite-la : tes pleurs, au sein de tes murailles,
Couleront à loisir, durant les funérailles. »
Il dit : d'une brebis le sang a ruisselé;
On l'apprête : son corps, par lambeaux étalé,
Déjà fume étendu sur les flammes actives;
Et bientôt le banquet rassemble les convives.
Dans la riche corbeille, Alcime offre le pain;
Achille, aux assistants, présente de sa main
La fumante brebis, par ses soins divisée.
Mais, lorsque par degrés la faim s'est apaisée,
Frappé d'étonnement, le père infortuné
Promène sur Achille un regard étonné :
Il admire, pensif, sa stature divine,
Et son front où rayonne une auguste origine.
Du vieux roi d'Ilion le vénérable aspect
Au héros à son tour imprime un saint respect;
Et, dans le trouble égal dont leur âme est saisie,
D'un lugubre plaisir leur œil se rassasie.

Le vieillard dit enfin : « Achille, fils des dieux!
Le bienfaisant sommeil n'a point touché mes yeux,
Depuis que mon Hector a perdu la lumière;
Permets qu'en ces instants ma pesante paupière
Aille enfin, sur la couche, essayer le repos. »
Ainsi parle Priam. Éacide, à ces mots,
Donne l'ordre; et soudain ses zélés domestiques
Dressent des lits moelleux, sous les vastes portiques.
Leur diligente main étend de toute part
La dépouille du tigre ou du fier léopard,

Déroule les tapis aux brillantes teintures,
Et le soyeux duvet des molles couvertures.

« C'est trop peu, dit Achille ; et, pour toi, ma pitié,
Priam, ne sera point généreuse à moitié.
Pour rendre au grand Hector les honneurs qu'il ordonne,
Parle, combien de jours faut-il que je te donne ?
Je veux, durant ce temps, suspendre les combats.
— Achille, un long trajet, tu ne l'ignores pas,
Sépare la cité, des bois et des montagnes.
Nous pleurerons neuf jours, auprès de nos compagnes ;
En l'honneur de mon fils, le dixième soleil
Doit du repas funèbre éclairer l'appareil ;
Nos mains, le jour suivant, le rendront à la terre ;
Ensuite (s'il le faut !) nous reprendrons la guerre.
— Vieillard, il sera fait selon ta volonté.
J'accorde à ta douleur le terme souhaité.
Tous ces jours, enchaînant les transports de l'armée,
Je veux que des combats la lice soit fermée. »
Appuyant ce discours d'un gage plus certain,
Dans la main de Priam Achille met sa main.
Priam va, triste encor, sur la couche étrangère,
Attendre du sommeil la faveur passagère ;
Achille goûte enfin les charmes du repos,
Et Briséis repose à côté du héros.

La nuit règne : les dieux, les guerriers, tout sommeille.
Seul, le fils de Maïa prolonge encor sa veille.
Au retour de Priam il garde son appui :
« Tu dors, tu dors ! dit-il en se penchant vers lui.

Quelle sécurité, de tes esprits, s'empare?
Et si du roi des rois la vigilance avare
Découvrait ta présence, au sein de ses États!
Dix semblables rançons ne lui suffiraient pas. »
Ces mots ont du vieillard épouvanté l'oreille;
Il se lève : à sa voix, Idéus se réveille.
Les deux chars préparés partent comme l'éclair;
Ils ont touché le Xanthe, enfant de Jupiter;
Et le dieu, que l'Olympe en ses parvis rappelle,
Prend son vol, aux clartés de l'aurore nouvelle.

Cassandre, la première, aperçut, d'une tour,
De Priam et d'Hector le funèbre retour.
A cet aspect, les cris que dans l'air elle envoie,
Ont porté la terreur dans les quartiers de Troie :
« Troyennes et Troyens, qui vîntes si souvent
Recevoir votre Hector glorieux et vivant,
Dit-elle, accourez tous! Venez, foule empressée,
Accueillir, cette fois, sa dépouille glacée! »
A ces accents, guerriers, femmes, enfants, vieillards,
Remplissant de clameurs la ville et les remparts,
Se sont précipités vers le char lamentable.
A leur tête, d'Hector la mère respectable
Et son épouse en pleurs hâtent leurs pas tremblants,
S'attachent, à grands cris, sur les débris sanglants...
Il s'éteindrait, ce jour qui ne vient que d'éclore,
Qu'aux portes de la ville on gémirait encore.
Mais Priam : « Sous ces murs, laissez-moi pénétrer;
Là, vous pourrez le voir et librement pleurer. »
A la voix du monarque, on obéit sur l'heure,

Et Priam est rentré dans sa triste demeure.
Sur un lit, par le tour avec art façonné,
Hector est étendu, d'un chœur environné :
Chœur plaintif! sur le luth sa main s'égare et tremble:
Il soupirait, chantait, et pleurait tout ensemble.
Près de là, cependant, les femmes gémissaient ;
Aux funèbres accords leurs sanglots s'unissaient.
D'Hector entre ses bras serrant la noble tête,
Son Andromaque ouvrait la douloureuse fête,
Et disait : « Tendre époux ! tu péris en ta fleur ;
Et, moi, dans ton palais tout plein de mon malheur,
Inconsolable veuve, à mon cœur il ne reste
Qu'un fils, timide enfant, né dans un jour funeste !
Ce gage triste et doux de nos amours constants,
Je ne me flatte point de l'embrasser longtemps :
En son adolescence avant que je le voie,
Sans doute il périra sous les débris de Troie.
Son père, de nos murs, était le ferme appui,
Il est tombé ; nos murs tomberont avec lui.
Eh ! quel bras désormais prendra notre défense ?
De nos fils au berceau protégera l'enfance ?
Avant peu, nos vainqueurs, nous chargeant de liens,
Emmèneront au loin les veuves des Troyens.
Je serai de ce nombre, et toi, malgré ton âge,
Tu me suivras, mon fils, en un dur esclavage :
Ou qui sait si d'un Grec la main barbare, un jour,
Ne doit pas te lancer du sommet d'une tour,
En te demandant compte ou d'un fils ou d'un frère,
Égorgés au combat par ton terrible père !
Car ses coups t'ont laissé des ennemis nombreux.

Hector! objet sacré de nos pleurs douloureux!
Oh! dans quel désespoir tu plonges ta patrie,
Ton vénérable père, et ta mère chérie,
Et ton épouse, hélas! plus malheureuse encor!
Je perds tout avec toi... Si, du moins, mon Hector
M'avait tendu la main sur les bords de sa couche;
Si j'avais recueilli quelques mots de sa bouche,
Ces mots, ces derniers mots, et les nuits et les jours,
Reviendraient de mes pleurs entretenir le cours [1]. »

Telles sont ses clameurs; et ses femmes gémissent,
Et les plaintes d'Hécube à leur tour retentissent:
« Hector, ô mon Hector, de mes fils le plus cher!
Tu fus durant ta vie aimé de Jupiter;
Jusqu'au sein de la mort, sa faveur se déclare.
Mes autres fils, vendus par ton vainqueur avare,
Dans l'île de Vulcain, dans Imbre, ou dans Samos,
Se courbent sous un maître insensible à leurs maux:
Plus heureux, tu péris d'un trépas honorable.
En vain, dans la poussière, Achille inexorable
Te traîna demi-nu, pendant au char d'airain:
Ton corps est sans outrage et ton front est serein;
Il semble qu'Apollon, d'une flèche invisible,

1. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici quatre vers de M. de Rochefort, qui me paraissent dignes de Racine:

Je n'ai point recueilli, sur ta bouche glacée,
Quelque douce parole, à moi seule adressée,
Quelques mots consolants, dont j'aurais, nuit et jour,
Entretenu ma peine et flatté mon amour.

(*Note de l'auteur.*)

Ait fermé sans douleur ta paupière paisible. »

Elle dit, et sa plainte excite les sanglots.
Hélène lui succède, en proférant ces mots :
« Des frères de Pâris, toi, qui seul fus mon frère !
Jamais, depuis le jour de trouble et de misère,
Où mon nouvel époux me guida vers ces bords,
(Que n'ai-je, avant ce jour, vu l'empire des morts !)
Jamais, depuis vingt ans que je vis dans Pergame,
D'un seul mot dédaigneux as-tu blessé mon âme ?
Quand tes frères, tes sœurs, ou ta mère, en courroux
(Car Priam fut pour moi le père le plus doux)
Me prodiguaient le blâme ou l'injure hautaine ;
Par des mots indulgents, qui tempérait leur haine ?
Toi seul, Hector, toi seul, ah ! reçois tous mes pleurs !...
Quel autre daignera consoler mes douleurs ?
Dans Troie, où tu n'es plus, proscrite, abandonnée,
De la commune horreur je marche environnée. »

De plaintives clameurs répondent à sa voix.
Priam alors : « Portez la hache au sein des bois,
Peuple ! Ne craignez rien de la troupe argienne ;
Achille, dont la main s'est unie à la mienne,
Jusqu'au douzième jour suspendra les assauts :
Sa voix me l'a promis, près de ses noirs vaisseaux. »

Le jour avait neuf fois écarté les ténèbres,
Qu'ils s'occupaient encor de ces apprêts funèbres.
Vers la dixième aurore, aux flammes du bûcher,
Un vin religieux commence à s'épancher.

Les pleurs des assistants inondent leur visage.
Les frères, les amis, viennent, suivant l'usage,
Ramasser avec soin les os blanchis d'Hector,
Que leur pieuse main confie à l'urne d'or;
Et sous la pourpre, au sein de la terre creusée,
Du héros qui n'est plus la cendre est déposée.
Chargé de plus d'un roc, avec peine enlevé,
Son monument s'élève, à la hâte achevé;
Et, le pleurant toujours, les Troyens, chez son père,
Vont s'asseoir en silence au repas funéraire.
Au magnanime Hector, mortel semblable aux dieux,
De son pays en deuil tels furent les adieux.

DIALOGUES DE LUCIEN

DIALOGUE PREMIER

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

Obtenant un congé pour retourner au monde,
Puisque tu dois demain du Styx repasser l'onde,
O Pollux, va trouver mon disciple chéri,
Ménippe le frondeur? Son séjour favori
Est sur le Cranion, à Corinthe, au Lycée.
Il écoute, en riant, la dispute insensée
De ces grammairiens acharnés sur des mots,
De ces rhéteurs pédants, admirés par les sots.
« Ménippe, diras-tu, Diogène t'engage
A venir aux enfers rire encor davantage :
Viens; tu verras les grands abaissés, méconnus,
Les satrapes traités comme des parvenus,
Les rois, qu'on ne distingue, en leur chute profonde,
Qu'aux regrets plus amers des vanités du monde :
Viens; nous pourrons alors faire éclater au mieux

L'inextinguible rire usité chez les dieux. »
Tu voudras bien, Pollux, lui tenir ce langage.
Qu'il songe à se munir, pour le cours du voyage,
De pois chiches; enfin, qu'il cherche son régal,
Dans le souper d'Hécate ou dans un œuf lustral.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas : mais d'abord, Diogène,
Retrace-moi ses traits, que je connais à peine.

DIOGÈNE.

Un vieillard au front chauve, au manteau délabré,
Qui, des couleurs d'Iris par lambeaux diapré,
Offre un échantillon de toutes les étoffes.
Il rit des charlatans, voire des philosophes.

POLLUX.

D'achever le portrait, épargne-toi le soin.

DIOGÈNE.

Ces philosophes-là d'un conseil ont besoin :
Veux-tu le leur donner de ma part?

POLLUX.

C'est possible.

DIOGÈNE.

Dis-leur de tempérer leur humeur irascible,
Et qu'ils n'enseignent plus aux jeunes écrivains
Les fades quolibets, les syllogismes vains.
Trop longtemps on a vu leurs obscurs protocoles
D'un labeur puéril fatiguer nos écoles.

POLLUX.

De ma judiciaire ils penseront fort mal.

DIOGÈNE.

Eh! qu'ils s'en aillent donc au séjour infernal!

POLLUX.

Je leur rapporterai tes paroles expresses.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, dis-leur: « Pour doubler vos richesses,
Usuriers sans pudeur, vous tourmentez votre or.
Que vous sert d'amasser un immense trésor?
Une obole suffit pour passer l'onde noire.

POLLUX.

C'est assez; tu verras que j'ai bonne mémoire.

DIOGÈNE.

Tu diras à Mégille, à ce Corinthien,
Que ses beaux cheveux blonds seront comptés pour rien.
Répète également au nerveux Damoxène,
Que, malgré sa fraîcheur, et ses grands yeux d'ébène,
Et son maintien d'athlète, et ses bras vigoureux,
La mort doit le changer en squelette poudreux.

POLLUX.

L'avis est dur.

DIOGÈNE.

Du moins, tu peux à la misère
Annoncer de son sort le changement prospère:

Comme dans Sparte, ici tout partage est égal;
Mais Sparte a bien déchu.

POLLUX.

Ne m'en dis point de mal:
Je défends ma patrie.

DIOGÈNE.

Elle a des lois fort sages.
Ne va pas toutefois oublier tes messages.

DIALOGUE II

CARON, MERCURE, MÉNIPPE,
CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS,
CRATON, UN PHILOSOPHE,
DIFFÉRENTS MORTS.

CARON.

Sachez donc quel péril mon refus vous évite :
Pour vous contenir tous, ma barque est trop petite ;
Usée, elle fait eau presque de toutes parts.
Voulez-vous chavirer ? Courez-en les hasards ;
Mais, certes, tant de monde, avec ce lourd bagage,
Ne peut à l'autre bord arriver sans naufrage.
Se sauver en nageant sera l'unique espoir ;
Encore, pour nager, faudra-t-il le savoir !

LES MORTS.

Comment faire ?

CARON.

Écoutez : il faut, sur ma nacelle,
Monter nus. Toi, Mercure, au pied de cette échelle,

Veille attentivement, examine-les bien,
Et que de leur bagage ils ne conservent rien.

MERCURE.

Mais quel est celui-ci, qui montre tant d'audace?

MÉNIPPE.

Ménippe. Tiens, voilà mon bâton, ma besace;
C'est tout mon luxe : au monde, aussi bien, j'ai laissé
Mon cynique manteau, de mille trous percé.

MERCURE.

Monte, brave Ménippe, et te place à la poupe.
Assis près du pilote, inspecte cette troupe;
Maintiens-y l'ordre. Eh, mais! quel est ce beau garçon?

CHARMOLÉE.

Mégare est mon pays, Charmolée est mon nom.
On m'aimait, on vantait ma molle chevelure,
Le charme de mes yeux, l'éclat de ma ftgure.

MERCURE.

Laisse là tes cheveux, ta figure et tes yeux,
Et tes airs féminins... Fort bien, te voilà mieux.
Quel autre mort, vêtu de la pourpre suprême,
Cache son front altier sous l'or du diadème?

LAMPICHUS.

C'est le roi des Gélons, c'est Lampichus.

MERCURE.

Allons,
Quitte cet appareil, monarque des Gélons?

LAMPICHUS.

Un roi ne va point nu, ce n'est pas la coutume.

MERCURE.

Un roi, non; mais d'un mort c'est assez le costume.
Ote ces ornements?

LAMPICHUS.

Tu le veux, j'y souscris.

MERCURE.

C'est peu; dépouille encor ton orgueil, tes mépris:
S'ils te suivaient, leur poids enfoncerait la barque.

LAMPICHUS.

Qne je conserve, au moins, mon manteau de monarque,
Mon diadème...

MERCURE.

Non; renonce à tout cela.

LAMPICHUS.

J'y consens. Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Laisse là
Ton farouche délire et ta rage cruelle.

LAMPICHUS.

Pour le coup, je suis nu.

MERCURE.

Monte, Caron t'appelle.
Comment te nommes-tu, toi, l'homme au corps épais?

DAMASIAS.

Damasias l'athlète.

MERCURE.

Oui, je te reconnais.

DAMASIAS.

Mercure, reçois-moi; je suis nu.

MERCURE.

Tu plaisantes!
Défais-toi de ta graisse et de tes chairs pesantes,
Ou la barque est à fond. Crois-moi, dépose aussi
Tes couronnes d'athlète et ton diplôme.

DAMASIAS.

Ainsi,
Je ne pèse pas plus que le mort le plus mince.

MERCURE.

Monte! Toi, fier Craton, quitte tes airs de prince:
Laisse là tes trésors, le rang de tes aïeux,
Tes services payés de titres glorieux,
L'amour d'un peuple entier que ton trépas afflige,
Et ce vaste tombeau qu'à ta gloire on érige.
Tout cela pèse.

CRATON.

Hélas! faut-il y renoncer!...
Consentons, puisque rien ne peut m'en dispenser.

MERCURE.

Quoi, guerrier! tout couvert encor de ton armure,
Tu viens nous apporter un trophée!

LE GUERRIER.

Oui, Mercure.
J'obtins, victorieux, ce prix de mes hauts faits.

MERCURE.

Jette là ton trophée : ici règne la paix.
Mais quel est ce penseur à l'air grave et rigide ?
Dans ses sourcils froncés la vanité réside,
Et jusques à ses pieds sa robe va flottant.

MÉNIPPE.

Ah ! c'est un philosophe, ainsi qu'il en est tant :
Disons mieux, c'est un fourbe; et tiens, pour preuve unique,
Sans plus tarder, fais-lui dépouiller sa tunique?
Tu verras.

MERCURE.

Avant tout, dépouille l'air pédant.
O Jupiter ! combien d'amour-propre impudent,
De faux goût, d'ignorance et de forfanterie !
De sots raisonnements quelle longue série !
Quel amour de dispute et d'altercations !
Quoi ! vous vous permettez aussi les passions,
Philosophe !... Je vois l'envie et la colère,
La luxure hypocrite et cherchant le mystère,
Et mille autres défauts, que tu voudrais cacher,
Mais dont à l'heure même il faut te détacher,
Car, pour tout l'attirail dont ton âme est si vaine,
Un navire à trois ponts ne suffirait qu'à peine.

LE PHILOSOPHE.

J'obéirai.

MÉNIPPE.

Crois-moi, Mercure : exige aussi,
Qu'on coupe cette barbe au poil roux et durci.
Sa profonde épaisseur la rend d'un poids énorme.

MERCURE.

C'est fort bien dit. Allons, il faut que l'on réforme
Cette barbe?

LE PHILOSOPHE.

Quel est le barbier des enfers?

MERCURE.

C'est... Ménippe, au besoin : il est des plus experts.
La hache de Caron...

MÉNIPPE.

Non, Mercure : une scie.

MERCURE.

La hache suffira.

MÉNIPPE, après avoir coupé la barbe du philosophe.

Ta mine est adoucie;
Mais un reste d'orgueil vient encor se nicher
Dans ces sourcils épais, que je vais arracher.

MERCURE.

Est-ce fait?... Maintenant, entre dans la nacelle.
Mais quoi! ta lâcheté tout à coup se décèle :
Tu pleures, philosophe, à l'aspect du trépas!

MÉNIPPE.

Qu'est-ce qu'il tient encor sous le pli de son bras?

MERCURE.

Vois !

MÉNIPPE.

La flagornerie. Il en fit grand usage.

LE PHILOSOPHE.

Renonce aussi, Ménippe, à ton libre langage,
A ton esprit fantasque, à tes propos mordants;
Cynique, cesse enfin de nous montrer les dents.

MERCURE.

Non, Ménippe; ta verve, à loisir exercée,
Saura nous réjouir, pendant la traversée.

(Un orateur se présente.)

Orateur, abandonne et ces tours trop hardis,
Et cette période aux membres arrondis,
Et la similitude et la froide antithèse;
Que ton style, aux grands mots, un peu moins se complaise;
Parle pour qu'on t'entende, et d'un ton moins pompeux;
Au barbarisme enfin renonce, si tu peux.

L'ORATEUR.

J'abjure tout cela.

MERCURE.

J'en ai bien de la joie.
Entre, et partons ! Qu'aux vents la voile se déploie,
Levez l'ancre, et voguons vers le bord opposé.
Tout pleure : toi, surtout, philosophe rasé !

LE PHILOSOPHE.

Oui, je pleure la mort de mon âme immortelle.

MÉNIPPE.

Son âme ne vaut pas que l'on s'occupe d'elle.
Il pleure les festins, et l'instant où, la nuit,
De l'impure débauche il gagnait le réduit.
Il n'ira plus aux sots vendre son ignorance;
Il ne mentira plus avec pleine assurance :
C'est là son désespoir.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, toi,
Jamais contre la mort n'as-tu murmuré?

MÉNIPPE.

Moi,
Qui vins au-devant d'elle, en joyeux volontaire!

MERCURE.

Mais quel bruit jusqu'à nous arrive de la terre?
Pleure-t-on Lampichus? Non pas : on le maudit.
Sa ville, dans la joie, à sa mort applaudit,
Et sa veuve insultée a vu ses fils naguères
Lapidés par les fils dont il tua les pères.
De Craton cependant l'éloge prononcé
Attendrit tout un peuple, à l'entendre empressé.
On couronne de fleurs sa mère triomphante;
En foule, on reconduit l'orateur Diophante,
Moins illustre, et pourtant chéri dans sa cité.
Damasias l'athlète est aussi regretté.
Cher Ménippe, et, pour toi, tout est muet!

MÉNIPPE.

Mercure,

Tu te trompes : attends que la nuit plus obscure
Ait de chiens dévorants entouré mes lambeaux ;
Attends que, pour moi seul, la troupe des corbeaux,
Arrivée en tumulte et des monts et des plaines,
Ouvre un vivant cercueil à mes dépouilles vaines.

MERCURE.

C'est parler comme il faut. Mais nous touchons les bords ;
Je vous quitte. Je vais rassembler d'autres morts.
Au tribunal suprême, il est temps de vous rendre.

MÉNIPPE.

Fort bien. Mercure, adieu. Minos doit nous attendre :
Allons, et qu'il nous juge !... Eh quoi ! vous balancez?
De supplices cruels seriez-vous menacés ?
Là-dessus, par bonheur, je suis sans défiance,
Et mon Minos à moi n'est que ma conscience.

DIALOGUE III

TERPSION, PLUTON.

TERPSION.

A trente ans, faut-il donc que je meure, tandis
Que Thucrite est vivant, après quatre-vingt-dix?

PLUTON.

Pourquoi pas? Il ne veut le trépas de personne :
Tu souhaitais le sien; même l'on te soupçonne. ..

TERPSION.

Ce vieux Thucrite, assis trop longtemps au banquet,
Devait laisser la place à quiconque en manquait.

PLUTON.

Ce sont là de tes lois, Terpsion! A t'entendre,
Tout mortel qui vieillit, au lieu de rien prétendre,
Doit quitter la partie, et, pour derniers adieux,
Laisser son héritage au plus insidieux.
La Parque inexorable autrement en ordonne.

TERPSION.

Sa méthode, après tout, ne me paraît pas bonne.

Je voudrais qu'on mourût dans l'ordre régulier,
Et qu'enfin le plus vieux fût atteint le premier.
Au jour qui luit pour nous, quels nœuds encor retiennent
Ce sépulcre mouvant que quatre bras soutiennent,
Ce vieillard de qui l'œil ne voit plus son trésor,
Dont l'oreille est fermée au bruit même de l'or,
Et dont l'unique dent, qui se ronge ébranlée,
Répand l'infecte odeur, de sa bouche exhalée?
Mais voir avant le temps la jeunesse mourir,
C'est voir le cep en fleur sur l'ormeau se flétrir;
C'est d'un fleuve rapide, enchaîné dans sa course,
Voir les flots étonnés remonter vers leur source.
Encor, si l'on pouvait prévoir ces contre-temps,
On saurait épargner de précieux instants;
Mais, comme dit fort bien le proverbe vulgaire :
Les chars traînent les bœufs, tout marche en sens contraire.

PLUTON.

Non : tout va bien. Pourquoi, spéculant sur la mort,
Enchaîné bassement au pied d'un coffre-fort,
De tout riche vieillard se créer légataire?
S'il advient que parfois le vieillard vous enterre,
On se moque de vous, on le venge; et je vois
Le rire et les brocards escorter vos convois.
Mais j'oubliais, parmi vos inventions neuves,
Les hommages rendus aux vieux attraits des veuves,
Des veuves sans enfants! Quant aux autres, salut!
Plus d'une, toutefois, fit tant, qu'elle vous plut :
Ses enfants rebutés flattaient votre espérance
Du prix de tant d'amour et de persévérance!

Le testament se fait : que vous laisse-t-on? Rien:
La nature a ses droits, les enfants ont leur bien.

TERPSION.

Je me suis en cadeaux ruiné pour Thucrite.
Il faisait le mourant, et vivait, l'hypocrite!
Mais fallait-il laisser mes rivaux complaisants,
Par l'éclat de leurs dons, surpasser mes présents?
Je ne me consolais qu'en songeant aux rentrées.
De mes possessions déjà bien assurées,
Je disposais d'avance : à de nouveaux fermiers,
J'accordais mon domaine, en doublant les loyers.
J'en perdis le repos. Le trouble, l'insomnie,
Ont sans doute avancé le terme de ma vie :
Je suis mort, et je sais, pour comble de tourment,
Que Thucrite riait, à mon enterrement.

PLUTON.

Bien, Thucrite! Longtemps puisses-tu vivre encore,
Pour conduire au tombeau ces flatteurs que j'abhorre!

TERPSIQN.

Quel bonheur si la mort commençait par choisir
Chariadès!

PLUTON.

Je puis t'en donner le plaisir :
Mélanthe doit le suivre, et toute l'assemblée.

TERPSION.

Thucrite! vis longtemps! Mon âme est consolée.

DIALOGUE IV

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON, à Ménippe.

Ne pense pas, coquin, me frustrer de mes droits?

MÉNIPPE.

Si je n'étais pas mort, il me tuerait, je crois.

CARON.

Paye!

MÉNIPPE.

Eh! mais, je n'ai rien!

CARON.

Quoi! pas même une obole?

MÉNIPPE.

Non, d'honneur; et je puis t'en donner ma parole.

CARON.

N'importe! tu paîras, ou tu diras pourquoi.
Par Pluton, tu paîras, ou je t'égorge!

MÉNIPPE.

Et, moi,
Je fends par la moitié ton crâne sans cervelle.

CARON.

Passer *gratis!* Parbleu! l'aventure est nouvelle.

MÉNIPPE.

Mercure est mon patron; il saura te payer.

MERCURE.

Je ferais, à ce compte, un excellent métier!
Conduire tous ces morts, et payer leur passage!

CARON.

Je ne te quitte pas.

MÉNIPPE.

C'est un parti fort sage.
Mets ta nacelle à bord et me garde à loisir.
Caron, je ne veux pas t'enlever ce plaisir.

CARON.

Tu savais que toute ombre apporte au noir empire
Son obole?

MÉNIPPE.

Cela t'est bien facile à dire :
Mais il fallait l'avoir. Doit-on, par pauvreté,
Obtenir les honneurs de l'immortalité?

CARON.

Quoi! tu serais le seul, parmi la race humaine,
Qui passerait pour rien!

MÉNIPPE.

N'ai-je pas pris la peine
De pomper, de ramer ?

CARON.

Ramer, pomper est bon ;
S'acquitter est meilleur. Paye !

MÉNIPPE.

Eh bien ! vieux barbon,
Remets-moi sur la terre : aussi bien, ta présence
Du ténébreux séjour me dégoûte d'avance.

CARON.

Si je m'en avisais, Minos ferait beau bruit.
(Touchant la besace de Ménippe.)
Qu'as-tu là ?

MÉNIPPE.

Des lapins, un gâteau noir, mal cuit,
Reste d'un grand festin célébré pour Hécate.
Dans mes provisions si quelque mets te flatte,
Accepte ?

CARON, à Mercure.

Sur quel bord, as-tu pris ce fou-là ?
Pendant tout le trajet, l'insolent persifla,
Nargua ses compagnons et rit de leurs alarmes,
Chantant à plein gosier, quand tout versait des larmes.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, qui tu vois en ces lieux ?

Le plus libre mortel qui vécut sous les cieux,
Ménippe, un philosophe.

CARON.

Il n'a pas fait fortune.
Qu'il vienne une autre fois !

MÉNIPPE

Mon cher, c'est assez d'une.

DIALOGUE V

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

« Le faon timide a pris le lion rugissant. »

DAMNIPPE.

Pourquoi ce vieux proverbe et cet air menaçant ?

CNÉMON.

En cherchant à tromper, je suis trompé moi-même.
Je frustre de mes biens les héritiers que j'aime,
Et je les vois passer en des mains que je hais.

DAMNIPPE.

Poursuis.

CNÉMON.

D'Hermolaüs, au gré de mes souhaits,
Je voyais décliner la vieillesse avancée.
Un projet lumineux me vint à la pensée :
De tous mes biens par legs, je l'investis, un jour,
Afin de mériter un généreux retour.

DAMNIPPE.

Que fit-il ?

CNÉMON.

Je ne sais ce qu'il aurait pu faire :
Mais je suis mort; il vit, unique légataire.
Passant, un certain soir, sous un vieux toit brisé,
De son faîte croulant je péris écrasé.
Comme le loup des mers, Hermolaüs dévore
L'appât et l'hameçon...

DAMNIPPE.

Et le pêcheur encore.
Dans tes propres filets il t'a pris.

CNÉMON.

C'est le mot.
Je suis dupe; et, ma foi, qui dit dupe dit sot.

DIALOGUE VI

MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, SOCRATE, EMPÉDOCLE.

MÉNIPPE.

Je t'en conjure, au nom des sombres déités,
Fais-moi voir des enfers les curiosités,
Éaque !

ÉAQUE.

Il en est tant ! Voici d abord Cerbère :
Tu le connais ; il est tant soit peu ton confrère.
Voilà le vieux nocher qui t'a mis sur ces bords :
Déjà les flots brûlants du fleuve, effroi des morts,
Ont frappé tes regards.

MÉNIPPE.

Oui. J'ai vu le Monarque,
Et la triple Furie avec la triple Parque :
Mais je voudrais bien voir les héros d'autrefois.

ÉAQUE.

Rien n'est plus aisé. Tiens, voici le Roi des rois,
Achille, Idoménée, Ulysse, Diomède,

Ajax, et ces guerriers que la Grèce possède,
Ou du moins possédait.

MÉNIPPE.

Toi, qui, par tes accords,
En fis des immortels, tes immortels sont morts,
Grand Homère ! Rouvrant tes paupières débiles,
Vois le *crâne amolli* [1] de ces corps immobiles ;
Vil objet de risée... Éaque, et ces deux-ci ?

ÉAQUE.

C'est Cyrus et Midas. Non loin, tu vois aussi
Crésus, Sardanapale, et plus haut, vers la droite,
Ce Xerxès...

MÉNIPPE.

L'insensé ! sa fraude maladroite
Aux flots de l'Hellespont voulait donner des fers,
Et voguer sous les monts, ainsi que sur les mers.
Vois ce Sardanapale et ce Crésus ! De grâce,
Souffre qu'un bon soufflet appliqué sur leur face...

ÉAQUE.

N'en fais rien. Tu mettrais leur vieux crâne en débris.

MÉNIPPE.

Eh bien ! qu'un autre affront signale mon mépris.

ÉAQUE.

Suis-moi plutôt. Je dois te faire voir encore
Les philosophes. Tiens, j'aperçois Pythagore.

1. Expression dont se sert Ulysse dans l'*Odyssée*. (*Note de l'auteur.*)

MÉNIPPE, à Pythagore.

Bonjour, Phébus, Euphorbe, ou tout autre...

PYTHAGORE.

Bonjour,
Ménippe !

MÉNIPPE.

Aurais-tu donc, au terrestre séjour,
Laissé ta cuisse d'or ?

PYTHAGORE.

Oui... Dans cette besace,
N'est-il rien à manger ?

MÉNIPPE.

Rien qui te satisfasse :
Des fèves ; mais je sais que tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

J'ai changé de système, et j'apprends ici-bas
Que la fève, à nos corps tout à fait étrangère,
Ne nourrit point un fils, de la tête d'un père.
Donne ?

ÉAQUE.

Tout philosophe est gourmand. Mais voici
Les Sept Sages.

MÉNIPPE.

Eux seuls sont exempts de souci :
Leur visage serein témoigne une âme heureuse.
J'excepterai pourtant cette mine poudreuse,
Telle qu'un pain brûlé, de la cendre sorti.

ÉAQUE.

De l'Etna, dans l'enfer, il tomba tout rôti :
C'est Empédocle.

MÉNIPPE.

Il fit une belle bravade,
Et bien digne, en effet, de son cerveau malade.
Çà, réponds, philosophe aux pantoufles d'airain !
Quel démon te poussait ? L'orgueil ?

EMPÉDOCLE.

Non ; le chagrin.

MÉNIPPE.

L'orgueil, te dis-je. A quoi t'a servi ton délire ?
On rit de toi là-haut, et tu crois qu'on t'admire !
Éaque, je voudrais voir Socrate.

ÉAQUE.

A l'écart,
Ce chauve...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

ÉAQUE.

Eh bien ! ce nez camard...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous aussi.

SOCRATE.

Ménippe, où je me flatte,
Ou tu sembles chercher l'ombre du vieux Socrate ?

MÉNIPPE.

Il est vrai.

SOCRATE.

Grand merci, Ménippe! Mais, dis-moi,
Que fait-on maintenant dans Athènes?

MÉNIPPE.

Ma foi!
On y fait des manteaux de certaines étoffes;
De ces manteaux ensuite on fait des philosophes.

SOCRATE.

Oui, j'en ai vu bon nombre.

MÉNIPPE.

Aristippe, Platon,
Sont ici descendus : les reconnaissait-on?
L'un était courtisan, et l'autre sybarite.

SOCRATE.

Et, de moi, que dit-on?

MÉNIPPE.

L'on vante ton mérite.
Tu parus tout savoir, quand tu ne savais rien.

SOCRATE.

Ils ne m'en croyaient pas; je le leur disais bien.

MÉNIPPE.

Qui vois-je autour de toi?

SOCRATE.

Mes fidèles adeptes,
Charmide, Alcibiade...

MÉNIPPE.

Avec eux, tes préceptes
Ne sont pas rigoureux.

SOCRATE.

Ils n'en sont que plus doux.
Mais prends place, Ménippe, et converse avec nous.

MÉNIPPE.

Il faut que je te quitte, et que je me régale
Des soupirs de Crésus et de Sardanapale.

ÉAQUE.

Je retourne à mon poste. Une autre fois...

MÉNIPPE.

Mon cher,
Comme toi, maintenant je connais mon enfer.

DIALOGUE VII

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE.

Çà, dis-moi; d'où te vient tant d'orgueil, je te prie,
Fantôme décharné qui fus roi de Carie?
Veux-tu voir tous les morts prosternés devant toi?

MAUSOLE.

Milet et l'Ionie ont fléchi sous ma loi.
Mes armes ont soumis l'insulaire sauvage,
Et porté la terreur au lydien rivage.
Monarque de Carie, heureux et redouté,
On vantait mon courage, et même ma beauté.
J'ai vécu; mais, du moins, ma tombe sans pareille,
Aux murs d'Halicarnasse, imposante merveille,
Dérobe ma dépouille à l'insecte rongeur;
Elle appelle de loin les yeux du voyageur :
Saisi d'étonnement, il approche, il admire
Ces coursiers animés, ce marbre qui respire,
Et consent avec peine à détacher ses yeux
De ce tombeau, rival des temples de nos dieux.

Tu conçois maintenant, mon très cher Diogène,
Qu'on ait un peu d'orgueil ?

DIOGÈNE.

Ce n'est pas trop la peine :
Un vain sceptre, un visage autrefois assez beau,
Des marbres, l'un sur l'autre arrangés en tombeau,
Que trouves-tu donc là qu'un appareil frivole ?

MAUSOLE.

N'est-ce rien ? Réponds-moi.

DIOGÈNE.

C'est moins que rien, Mausole.
Ta couronne est en poudre et ton sceptre en débris :
Et si de la beauté l'on adjugeait le prix,
J'y pourrais concourir, sans te faire une injure :
Car enfin je suis chauve, et toi sans chevelure :
Je suis sec : tu n'es pas trop chargé d'embonpoint ;
Tes yeux te sont ravis ; et moi, je n'y vois point ;
Et notre nez hideux, prenant un centre énorme,
D'aquilin qu'il était, en camard se transforme.
On n'aurait, entre nous, que l'embarras du choix.
Quant à ton monument, sans peine je conçois
Que sa noble structure et sa pompe et sa grâce,
Soient devenus l'orgueil des murs d'Halicarnasse :
Mais à quoi t'ont servi ces marbres superflus,
Si ce n'est à broyer tes vieux os vermoulus ?

MAUSOLE.

Cette magnificence à tes yeux paraît vaine !
Ainsi l'on confondrait Mausole et Diogène ?

DIOGÈNE.

On se méprendrait fort. Ombre pleine d'orgueil,
Tu pleures ton néant, et je ris de ton deuil.
L'édifice, élevé par ta veuve Artémise,
Te charme; et je ne sais où ma dépouille est mise.
Peu m'importe! je laisse un autre monument,
Qui, préférable au tien, doit durer constamment;
Ma vertu. Désormais, bravant le cours des âges,
Je revivrai par elle, au souvenir des sages.

DIALOGUE VIII

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

Pluton, chasse Ménippe? Il nous chasse d'ici.

PLUTON.

Quel mal vous peut-il faire? Il est mort; vous, aussi.

CRÉSUS.

Quand je pleure parfois ma riche capitale;
Quand Midas appauvri plaint sa perte fatale;
Lorsque Sardanapale, en proie aux vains désirs,
Sur sa couche de fer appelle les plaisirs,
Ménippe chante alors, et son aigre ironie
Nargue notre chagrin, rit, et nous calomnie.

PLUTON.

Ménippe, on t'interpelle?

MÉNIPPE.

Eh! grand dieu, je le sais!

Ils me haïssent presque autant que je les hais.
Entre nous, désormais les chaînes sont rompues.
Je dévoue au mépris ces âmes corrompues,
De là-haut, ici-bas, rêvant encor les biens.
Ce sont là leurs plaisirs : or, chacun a les siens;
Moi, je fronde.

PLUTON.

Leur sort a besoin d'indulgence :
Ils ont beaucoup perdu.

MÉNIPPE.

Quoi! d'une telle engeance,
Pluton le protecteur? lui, l'effroi des pervers!

PLUTON.

Je voudrais, s'il se peut, du repos aux enfers :
Car, entre eux lorsqu'il règne un peu plus d'harmonie,
Les morts sont quelquefois fort bonne compagnie.

MÉNIPPE.

Lydiens trépassés, et vous, morts Doriens!
Phrygiens indolents, pompeux Assyriens!
Pour vous, plus de répit : il faut que ma satire
Impose à votre oreille un éternel martyre.

CRÉSUS.

Ah! s'il n'insulte point, que fait-il?

MÉNIPPE.

Insulter,
C'est prétendre aux honneurs où l'on ne peut monter;

C'est, comme vous, braver, dans un délire extrême,
L'homme, la liberté, la mort, et le ciel même.

MIDAS.

Que d'or je possédais !

SARDANAPALE.

Que de plaisirs je perds !

MÉNIPPE.

Bien, fort bien ! Répétez vos douloureux concerts.
« Toi-même connais-toi ; » c'est là tout l'art de vivre,
Et c'est de ce refrain que je veux vous poursuivre.

DIALOGUE IX

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

A mon instant fatal, tu fus, je crois, présent.
Un jour, chez Dinias, certain mets trop pesant
M'envoya sur ces bords : mais, toi, Callidémide,
Qui termina tes jours ?

CALLIDÉMIDE.

Une coupe perfide.
Tu connais Ptéodore ?

ZÉNOPHANTE.

Oui, ce riche barbon
Que tu chérissais tant... pour son or.

CALLIDÉMIDE.

Pourquoi non?
Sans enfants, il daigna, par quelque préférence,
Payer mes tendres soins, du moins en espérance.
Quand je vis cependant qu'il traînait en longueur,
Je pris, faut-il le dire ? un parti de rigueur :
Dans sa coupe profonde incessamment tarie,

L'échanson dut verser un poison d'Assyrie,
Excellent, s'il en fut; je l'ai trop éprouvé !
A cet honnête emploi l'échanson réservé
Comptait sur ma parole; en effet, elle est sûre,
Et je l'affranchissais, après notre aventure.

ZÉNOPHANTE.

Eh bien ! le dénoûment?

CALLIDÉMIDE.

Nous revenions du bain,
Quand l'esclave, tenant deux coupes à la main,
L'une avec le poison et l'autre sans mélange,
Commit, en les offrant, une méprise étrange.
Ptéodore accepta, sans se douter de rien.
Je bus, et tombai mort; il but, et dîna bien.
Peut-être, en ce moment, l'âme enfin rassurée,
Il savoure un vin frais dans sa coupe épurée,
Et rit à mes dépens... Quoi ! tu ris à ton tour,
Zénophante !

ZÉNOPHANTE.

Pardon. O dieux ! le plaisant tour !
De tout cela, dis-moi, que pensa Ptéodore?

CALLIDÉMIDE.

Je sais qu'après huit jours il frissonnait encore.
Du serviteur fidèle il distingua les soins;
Mais il le renvoya : l'on en renvoie à moins.

ZÉNOPHANTE.

Trop pressé, tu perds tout, ayant tout à prétendre.
Tout vient à point, dit-on, mais à qui sait attendre.

DIALOGUE X

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

Je t'entendais hier discuter sur la mort;
C'était avec Ulysse : « Ah ! disais-tu, quel sort,
De régir ici-bas le peuple errant des ombres !
Plutôt que de régner sur ces demeures sombres,
J'aimerais mieux, je crois, au toit des laboureurs,
Manger un pain durci, payé de mes sueurs. »
Ces discours seraient bons, dans la molle Phrygie :
Mais Achille, bouillant d'ardeur et d'énergie,
Achille, qu'on a vu, tranquille en ses États,
Échanger de longs jours contre un noble trépas,
Doit-il tenir ainsi des propos sans courage?
A Phénix, à Chiron, c'est faire trop d'outrage.

ACHILLE.

Combien je m'abusais, fils du sage Nestor !
La gloire me parut le plus riche trésor.
J'en suis désenchanté. J'ai vu, sur cette rive,
S'évanouir pour moi sa beauté fugitive.
On la prône là-haut; elle est belle en beaux vers;

Mais, hélas! ce n'est plus qu'un fantôme aux enfers :
Tous les rangs, confondus en d'épaisses ténèbres,
Y sont égalisés sous les niveaux funèbres.
Les Grecs, de temps en temps, me manquent de respect;
Le tranquille Troyen ne craint plus mon aspect.
Beauté, force, valeur, ne sont plus que chimère;
Un mort n'est rien de plus que le mort son confrère;
C'est là tout mon chagrin.

ANTILOQUE.

Tel est le sort commun.
Tu vois d'ailleurs ici, que nous sommes plus d'un.
Naguère Ulysse y vint, par céleste entremise :
Nous l'aurons, avant peu; j'en crois sa barbe grise.
Un malheur qu'on partage, à souffrir est plus doux.
Vois Méléagre, Hercule : ils ne sont point jaloux
De revoir du soleil l'éclatante lumière,
Ni surtout de manger le pain de la chaumière.

ACHILLE.

Bien : mais les souvenirs de mes beaux jours passés
De mon esprit encor ne sont point effacés.
Tenez; chacun de vous me ressemble, je gage,
Et s'il le dissimule, il souffre davantage.

ANTILOQUE.

Point du tout. Sagement nous avons résolu
D'étouffer dans nos cœurs tout regret superflu;
Nous acceptons les maux que le sort nous impose.
On ne rit pas de nous; c'est toujours quelque chose.

DIALOGUE XI

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Cerbère, cher parent (puisqu'ici l'on veut bien
A mon nom trop commun joindre celui de *chien*),
Apprends-moi, par le Styx ma bouche t'en conjure,
De Socrate arrivant quelle fut la figure?
Chien tout ensemble et dieu, tu dois non seulement
Aboyer avec art, mais parler doctement.

CERBÈRE.

Socrate? Il fit d'abord fort bonne contenance,
Car on le regardait : son maintien, son aisance,
Tout annonçait un sage au-dessus de la mort.
Mais lorsque, s'approchant du lamentable bord,
Il sentit de brouillards sa vue appesantie;
Quand ma gueule hâta sa marche ralentie,
Et de son pied traînant ranima la langueur,
Dès lors plus de maintien, plus de mâle vigueur :
Il criait, il pleurait à nous déchirer l'âme :
Je crois même, je crois qu'il regrettait sa femme!

MÉNIPPE.

Ce n'était qu'un faux sage : il eut peur de mourir.

CERBÈRE.

Enfin, ne sachant plus à quels dieux recourir,
D'un courage d'emprunt il couvrit sa faiblesse,
Et soutint de son mieux son renom de sagesse.
Oh! combien j'en ai vu, courageux dès l'abord,
N'arriver qu'en tremblant sur le lugubre bord!

MÉNIPPE.

Et moi, tremblais-je?

CERBÈRE.

Non; je dois le reconnaître,
Fier cynique! On le voit, Diogène est ton maître.
Vous vîntes ici-bas, satisfaits du destin,
Comme deux voyageurs qu'on invite au festin.
Vrais sages, vous laissez la folie à la terre,
Les larmes à l'enfance et la crainte au vulgaire.

DIALOGUE XII

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Depuis assez longtemps nos comptes sont remis :
Arrêtons-les, Caron. Bons comptes, bons amis.

CARON. **Mercure lui présente son mémoire.**

Très volontiers. Dis-moi toi-même les articles :
J'ai tantôt, dans ma barque, oublié mes besicles.

MERCURE.

Cinq drachmes pour une ancre.

CARON.

Oh ! oh ! c'est un peu cher.

MERCURE.

Ne me marchande pas, vieux batelier d'enfer :
Elle me coûte autant, autant, sur ma parole.
Pour l'anneau de la rame, ajoutons double obole.

CARON.

Passe.

MERCURE.

De cet acier, pour Minerve aiguisé,
Qui recrépit ta voile et ton cordage usé,
D'une aiguille en un mot, cinq oboles.

CARON.

Ensuite.

MERCURE.

Pour les torrents de poix dont ta barque est enduite,
Et pour le chanvre, en câble arrondi sous ta main,
Deux drachmes seulement.

CARON.

C'est un peu plus humain.

MERCURE.

Ma recette, dis-moi, sera-t-elle prochaine ?

CARON.

Hélas ! on meurt si peu, que ce n'est pas la peine.
Tout allait bien ; mais vois si mes revers sont grands !
On a pris en horreur ces pauvres conquérants.
Eux seuls m'enrichissaient : faut-il qu'on les honnisse,
Et n'est-il sous les cieux que moi qui les bénisse ?
Ami, les temps sont durs, mais, par quelque bon vent
Si quelque bonne peste arrivait du Levant,
Je pourrais bien, ainsi que chez l'humaine race,
Duper mon directeur, frauder le droit de passe.
Dès lors, remis en fonds par mon funèbre octroi,
Je ne tarderais pas d'être quitte envers toi.

MERCURE.

J'attendrai. Je ne puis, en bonne conscience,
Sur les malheurs du monde assurer ma créance.

CARON.

La paix vient : je n'ai pas obole à recueillir.
Vous verrez les humains s'amuser à vieillir !

MERCURE.

Ah ! qu'ils ne perdent point cette heureuse habitude,
Dussé-je te donner un peu de latitude !
Caron, de ces bas lieux receveur général,
Pour me payer plus tard n'en paîra pas plus mal.
Te souvient-il d'un âge, où les ombres nombreuses
Peuplaient, avant le temps, ces rives ténébreuses,
Et, l'obole à la main, surchargeaient ton bateau,
Lequel, malgré ma poix, par moments faisait eau ?
Ces morts, remplis de jours, le front armé d'audace,
Tous portaient noblement leurs blessures en face.
Mortels ! quelle fureur trouble votre raison !
On voit le fils au père apporter le poison,
L'épouse à son époux ; la débauche livide,
Dont l'estomac usé trahit la bouche avide,
Et dont les pieds gonflés ne le soutiennent plus,
Méditer des banquets et des jeux dissolus.
Jugez par eux, jugez comme tout dégénère !
Il n'en serait pas un, que reconnût son père.
Sais-tu qui les amène ?

CARON.

Eh mais ! l'argent.

MERCURE.

Fort bien.

CARON.

L'argent est bon.

MERCURE.

Aussi, je compte sur le mien.

DIALOGUE XIII

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Tu connaissais Mérique? il était riche, heureux;
Il couvrait les deux mers de ses vaisseaux nombreux,
Sa fortune, à Corinthe, était partout citée :
Non moins riche que lui, son cousin Aristée
Disait avec Homère : « Ou je meurs ou tu meurs [1]. »
(Le cousin Aristée avait lu ses auteurs.)
Frères, non de dangers, mais frères de fortune,
Tous les deux convoitaient leur richesse commune.

DIOGÈNE.

Eh bien?

CRATÈS.

De leur projet ils se parlaient souvent.
« Ou je meurs ou tu meurs : tout au dernier vivant. »
Développant ainsi la devise homérique,
Aristée assura le destin de Mérique;
Mérique, d'Aristée, assura le destin.

1. Vers de l'*Iliade*. (*Note de l'auteur.*)

Chacun d'eux consulta l'avenir incertain,
Quelque mauvais sorcier, soi-disant de Chaldée,
Quelque vieille Pythie à la face ridée.
L'un d'eux obtenait-il un succès éclatant,
L'autre, le jour d'après, en obtenait autant :
L'oracle interrogé leur annonçait sans cesse
Partage de bonheur, de gloire, de richesse.

DIOGÈNE.

Qu'advint-il ?

CRATÈS.

Deux parents possèdent leurs trésors;
Mérique et compagnie, en même temps, sont morts.
Ils voguaient, vers Cyrrha, sur la mer agitée :
Le vent du nord s'élève; il emporte Aristée.
Mérique survivait : hélas! le même vent
Noie avec son espoir notre dernier vivant.

DIOGÈNE.

C'est justice. Pour nous, la chance est plus certaine.
M'a-t'on vu souhaiter le trépas d'Antisthène,
Pour avoir après lui son bâton d'olivier?
Et, toi, Cratès, vins-tu jamais à m'envier
Mes haillons, mon tonneau, mes lupins, ma besace?

CRATÈS.

Qui n'a besoin de rien, de rien ne s'embarrasse.
Nous sommes tous les deux possesseurs des vrais biens;
Tu les as d'Antisthène, et de toi je les tiens;
Fortune inépuisable, et que j'estime encore
Plus que le riche empire où s'éveille l'Aurore.

DIOGÈNE.

Et ces biens, quels sont-ils ?

CRATÈS.

Tu le sais mieux que moi.
Ce sont la liberté, l'honneur, la bonne foi,
La sagesse.

DIOGÈNE.

Fort bien. J'ai reçu d'Antisthène
Ce trésor, que pour toi j'augmentai, non sans peine.

CRATÈS.

Nul avide héritier, jaloux d'un tel trésor,
Ne nous a courtisés : sagesse n'est pas or.

DIOGÈNE.

Elle est mille fois plus. Mais non : ces âmes vides,
Pareilles au tonneau des pâles Danaïdes,
Ne peuvent retenir les semences du bien.
Pour l'or, c'est différent : elles le gardaient bien.

CRATÈS.

Nous seuls riches, parmi l'indigence commune,
Nous avons conservé notre intègre fortune;
Et chacun de ces fous ici n'apportera
Rien qu'une obole; encor Caron la retiendra!

DIALOGUE XIV

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

Mercure, eh bien ! mon œil cherche de tous côtés
Ces flots d'adolescents, ces essaims de beautés ?...
D'un nouveau débarqué dans l'infernale enceinte,
Sois le patron.

MERCURE.

Narcisse est là près d'Hyacinthe,
Tous deux tristes encor, encor pâles tous deux.
Tu vois le doux Nirée, Achille, et, non loin d'eux,
La mère des Gémeaux, et cette illustre Hélène,
Et ces autres beautés...

MÉNIPPE.

Ne te mets point en peine.
J'eus toujours peu de goût pour les dénombrements,
Surtout lorsqu'il s'agit de crânes, d'ossements ;
De cendres, qui jadis, de chaleur animées,
Aux plaines de Phrygie entraînaient des armées ;
De squelettes rompus, qui, charmant tous les yeux,

Enflammaient autrefois les mortels et les dieux.
Mercure, grand merci!

MERCURE.

Ces os, cette ruine,
Sont pourtant célébrés sur la lyre divine.

MÉNIPPE.

Revoyons cette Hélène. On n'y connaît plus rien.

MERCURE.

C'est tout ce qu'il en reste.

MÉNIPPE.

Eh quoi! se peut-il bien
Que de ce bel objet la tendre fantaisie
Ait embrasé Pergame et dépeuplé l'Asie?

MERCURE.

Elle vivait alors. D'un seul de ses regards,
Elle t'aurait soumis, ainsi que les vieillards,
Quand les vieillards charmés répétaient: « Qu'elle est belle!
Ne nous étonnons plus que l'on s'arme contre elle[1]. »
La rose, en vieillissant, perd sa vive couleur,
Mais ce qui fut la rose est encore une fleur.

MÉNIPPE.

Faut-il, pour une fleur, mettre un empire en cendre?

1. *Iliade*, chant III. (*Note de l'auteur.*)

MERCURE.

Tandis que je me livre au plaisir de t'entendre
Le temps fuit. Il me reste à conduire ici-bas
Des morts fort bien portants, qui ne m'attendaient pas,
Et qui, même à l'aspect du puissant caducée,
Laisseront sur la terre une arrière-pensée.

DIALOGUE XV

ALEXANDRE, ANNIBAL, SCIPION
MINOS.

ALEXANDRE.

Libyen, consens donc à me céder le pas!
Je te vaux, pour le moins.

ANNIBAL.

Je n'en conviendrai pas.

ALEXANDRE.

Que Minos à chacun assigne son partage!

MINOS.

Et qui donc êtes-vous ?

ALEXANDRE.

Annibal de Carthage,
Et le fils de Philippe, Alexandre le Grand.

MINOS.

Ces deux noms sont fameux. Enfin quel différend...?

ALEXANDRE.

L'honneur du pas. Ce brave, avec sa foi punique,
N'ose-t-il pas se croire un général unique ?
Du barbon Prusias le piteux commensal
Se flatte insolemment de marcher mon égal ;
Il se dit le héros de Carthage et de Rome.
L'univers cependant me cite pour grand homme;
J'éclipse de mon nom ceux qui m'ont précédé,
Et je suis immortel, car je l'ai décidé.

MINOS.

Je t'en crois. Cependant, pour plus de garanties,
Procédons avec ordre, écoutons les parties.
Chacun aura son tour. Commence, Libyen.

ANNIBAL.

Je veux plaider en grec, je le parle fort bien.
Vous riez ! Oui, sans doute, en grec, et j'y persiste.
J'ai fait ici mon cours, et suis bon helléniste :
Alexandre, en ce point, ne l'emportera pas.
Je vous déclare donc que je fais très grand cas
De tout mortel obscur, qui, l'œuvre de lui-même,
De vertus en vertus s'élève au rang suprême,
Et, dans la guerre, obtient des titres glorieux,
Qu'il doit à son épée, et non à ses aïeux.
Lieutenant de mon frère, en ouvrant mes campagnes,
J'allai, pour mon début, attaquer les Espagnes.
J'avais peu de soldats, mais tous hommes de cœur ;
Et l'obscur lieutenant jura d'être vainqueur :
Il le fut. Je domptai l'âpre Celtibérie ;

Je soumis, en passant, les Gaulois d'Hespérie;
Les sources d'Éridan m'ont vu, de tous côtés,
Fondre sur l'Italie, envahir ses cités;
Tout à coup j'apparus devant sa capitale.
De là cette journée, à Rome si fatale,
Où les boisseaux profonds, comblés à pleines mains,
Mesuraient les anneaux des chevaliers romains;
Où leurs corps entassés, murant le lit du Tibre,
De l'un à l'autre bord ouvraient un chemin libre.
M'a-t-on vu, pour cela, mauvais comédien,
Chercher un dieu pour père, au désert libyen,
Et, de bâtard divin prenant le caractère,
Compromettre à plaisir la vertu de ma mère?
Entre mes ennemis, je comptais des héros,
D'intrépides soldats, de savants généraux,
Et non, comme Alexandre, une foule engourdie
De lents Arméniens, d'habitants de Médie,
Lâches efféminés, sans force et sans vertus,
Qui ne méritent pas l'honneur d'être battus.
Pour Alexandre, au trône il arriva sans peine;
Un choc de la fortune étendit son domaine :
La tête lui tourna. Près d'Arbelle et d'Issus,
Dès qu'il eut subjugué le faible Darius,
Il fallut, à genoux, redoubler les hommages.
Le vainqueur aux vaincus emprunta leurs usages :
Bientôt il oublia les mœurs de son pays;
Bientôt tous les devoirs indignement trahis,
Le sang de l'amitié ruisselant à sa table,
Furent, pour le grand homme, un plaisir délectable.
Plus sage et plus heureux, sur mes Carthaginois,

Je régnai sans couronne, et commandai sans lois.
D'égaux, non de sujets, traités avec prudence,
Ils ne tremblèrent pas pour leur indépendance.
Mon pays menacé réclama mes secours;
Je revins. A l'exil, on condamna mes jours :
Sans plaintes, je partis pour un autre rivage.
Je n'étais cependant qu'un Libyen sauvage.
Des beaux-arts de la Grèce ignorant jusqu'au nom,
Moins docte que le fils de Jupiter-Ammon,
Je n'avais pas d'Homère expliqué chaque livre,
Ni du sage Aristote appris l'art de bien vivre.
La nature est mon maître, et je n'en vaux que mieux.
Alexandre croit-il en imposer aux yeux,
Par ce hochet doré qu'on nomme diadème ?
Aux Macédoniens, cet attribut suprême,
Il est vrai, plaisait fort; mais ce n'est point assez,
Pour croire que lui seul nous ait tous surpassés.
Je sens quel est mon prix : j'ai dû tout au courage,
Rien au sort; vrai héros, je suis mon propre ouvrage.

MINOS.

C'est plaider à ravir. Je me tiens fort content.
Ma foi ! d'un Libyen je n'attendais pas tant.
Alexandre, réponds ?

ALEXANDRE.

Il n'est pas nécessaire.
L'univers dès longtemps a jugé notre affaire;
L'univers s'y connaît : il nous nomme tous deux,
Moi grand monarque, et toi brigand assez fameux.
Entre nous, cependant, mesure l'intervalle :

Quand je mis sur mon front la couronne royale,
Sous les vastes débris de l'État délabré,
Criait encor le sang d'un père massacré :
Ce sang fut apaisé par ma voix vengeresse,
Et le malheur de Thèbe intimida la Grèce.
Gêné du cercle étroit dont je fus héritier,
Je voulus envahir le monde tout entier :
Je passai dans l'Asie, et ma valeur unique
Sut triompher du nombre, aux rives du Granique.
J'enchaînai la Lydie ; et les Ioniens
Suivaient, après mon char, les tremblants Phrygiens.
J'allais donnant des fers à la terre alarmée,
Quand vint de Darius la formidable armée.
Il vous souvient, Minos, combien en un seul jour
Je surchargeai de morts votre antique séjour ;
Vous ne les comptiez plus : Caron a dû vous dire
Que, sa barque bientôt ne pouvant plus suffire
Pour tant de passagers, sur les dormantes eaux,
Il fallut établir de spacieux radeaux.
Le premier aux combats, j'enflammais les plus braves.
Vainqueur de Tyr, j'ai vu l'Inde et le Gange esclaves,
Leurs éléphants saisis, Porus en roi traité ;
De là le Tanaïs, le Sarmate dompté...
Après tant de travaux, mémorables peut-être,
Je n'eus que l'Océan pour limite et pour maître.
Comme j'ai su punir, j'ai su récompenser.
Si l'on me crut un dieu, pourquoi s'en offenser ?
Tant de faits merveilleux excitaient à le croire.
Le diadème au front, je suis mort dans ma gloire,
Et non dans un exil, courtisan assidu

D'un stupide vieillard, à l'enfance rendu.
Annibal, par surprise, entra dans l'Ausonie ;
Car toujours quelque ruse à sa force est unie,
Et, n'arrivant jamais sans d'obliques détours,
Il est Carthaginois, et le sera toujours.
Il parle de mollesse? Eh bien, oui, je l'avoue,
J'y cédai : mais lui-même oublierait-il Capoue,
Lorsque, aux bras des beautés endormi lâchement,
Il laissait du combat échapper le moment?
L'Occident ne m'offrait que des lauriers stériles:
L'Orient me promit des travaux moins faciles;
J'y courus. Sans périls, certes je pouvais bien
Soumettre l'Italie et le bord libyen;
Mais à ce vain succès je mis peu d'importance.
J'ai dit. Tu peux, Minos, prononcer ta sentence.
Pour l'instant, cette part de mes nombreux exploits
Suffit; nous parlerons du reste, une autre fois.

SCIPION.

Ne juge point, Minos, avant que de m'entendre?

MINOS.

As-tu, dans ce débat, quelque chose à prétendre?
D'où viens-tu, mon ami? Que veux-tu? Quel es-tu?

SCIPION.

Celui par qui jadis Annibal fut battu,
Le Romain Scipion, qui subjugua Carthage,
Et qui des Africains fit à Rome un otage.

MINOS.

Tu conclus...

SCIPION.

Qu'Alexandre avant moi doit passer,
Mais non pas Annibal, que l'on m'a vu chasser
De cités en cités, de refuge en refuge.
Lui, valoir Alexandre! Eh! grands dieux! qu'il se juge!
Moi-même, moi vainqueur de ce fier Annibal,
D'Alexandre jamais me suis-je cru l'égal?

MINOS.

Scipion a vraiment de la judiciaire.
Des places, Alexandre obtiendra la première,
Scipion, la seconde; et, couronnant mon choix,
La troisième sera pour le Carthaginois.

DIALOGUE XVI

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

Mercure, connais-tu ce vieillard décrépit,
Cet opulent Eucrate, assiégé, sans répit,
Des soins officieux de tout son voisinage ?

MERCURE.

Il a, dans Sicyone, un immense apanage ;
Et, pour lui, sous ses yeux clignotants et charmés,
L'olive au loin mûrit sur les monts parfumés.

PLUTON.

Un siècle il a vécu ; qu'il vive un siècle encore !
Quant à ses vils flatteurs, Damon et Polydore,
Et d'autres aigrefins, courtisans du vieillard,
L'un après l'autre, ici conduis-les sans retard.

MERCURE.

Cela sera plaisant.

PLUTON.

Bien moins que raisonnable.
De quel front osent-ils, par un vœu condamnable,

Aspirer son trépas, et, sans aucun lien,
Sans aucun droit, se faire héritiers de son bien ?
Encore s'ils étaient fripons avec franchise !
Mais leur cupidité finement se déguise :
Le vieillard est malade : « En hâte, au médecin
Courez, Damon ! » Damon y court, non sans dessein;
Tandis que, l'œil au ciel, le rusé Polydore
Sacrifie un vieux coq, en l'honneur d'Épidaure.
C'en est trop : je prétends faire Eucrate immortel,
Et livrer ses vautours au supplice éternel.

MERCURE.

Ce moyen de punir est piquant, je l'avoue.
Passablement déjà le bonhomme les joue.
Le soir vient ; il s'endort : « C'est mon dernier sommeil ! »
Leur dit-il. Le matin, il est frais et vermeil.
Mais ils vivent d'espoir : repus de leur chimère,
Ils parlent de galas, en faisant maigre chère.

PLUTON.

Je veux voir, en ce jour, Eucrate rajeuni,
Et les rides s'enfuir de son front aplani.
Surtout amène-moi mes coureurs d'héritages,

MERCURE.

De tout mon cœur. Leur nombre est le nombre des sages ;
Je te les promets tous.

PLUTON.

Cours, et, sans différer,
Qu'Eucrate ait le plaisir de les voir enterrer.

DIALOGUE XVII

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Eh bien ! te voilà mort, demi-dieu de la terre !

ALEXANDRE.

Du trépas, comme toi, j'étais le tributaire;
Comme toi, j'étais homme.

DIOGÈNE.

Homme ? En ce cas, il faut
Qu'Ammon soit un menteur : c'est un vilain défaut.
Philippe est donc ton père ?

ALEXANDRE.

Eh ! mon cher Diogène,
Si j'étais fils d'un Dieu, serais-je une ombre vaine ?

DIOGÈNE.

Olympias...

ALEXANDRE.

Je sais tout aussi bien que toi
Qu'on a déraisonné sur ma mère et sur moi.

DIOGÈNE.

On te crut immortel, à force de le dire.
Et quel fut l'héritier de ton immense empire ?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien encor. Seulement, Perdiccas
A reçu mon anneau, dont il fait très grand cas.
Qu'as-tu donc tant à rire, effronté Diogène ?

DIOGÈNE.

C'est que je pense au jour où, sur le trône à peine,
Tu vis les Grecs t'offrir le nom de général,
Et des douze grands Dieux te proclamer l'égal.
Les autels s'élevaient, à côté de ton trône.
Mais qu'a-t-on fait de toi ?

ALEXANDRE.

Je suis dans Babylone :
L'orage m'y retient, depuis trois jours entiers.
Toutefois, Ptolémée, un de mes officiers,
Me promet qu'au beau temps, si le sort nous seconde,
Il me transportera dans l'Égypte féconde,
Où mon corps, tour à tour détruit, recomposé,
Sous les traits d'un dragon sera divinisé.

DIOGÈNE.

Ainsi donc d'Anubis te voilà le confrère !
Mais abjure, de grâce, une folle chimère :
Rhadamanthe et Minos ne sont pas indulgents,
Et Cerbère aime peu qu'on se moque des gens.
Sans doute le regret de ta haute fortune

Jusque dans les enfers t'afflige et t'importune?
Ces satrapes nombreux, ces gardes, cette cour,
Ces peuples, à tes pieds prosternés chaque jour;
Bactres à Babylone enviant ta présence;
Les éléphants de l'Inde attestant ta vaillance;
Et, toi, sur un beau char, le visage riant,
Le front enveloppé des tissus d'Orient,
Revêtu de la pourpre... Eh quoi! pauvre Alexandre,
Tu pleures! Aristote aurait bien dû t'apprendre
Que sur les biens du monde il ne faut pas compter.

ALEXANDRE.

Aristote! le traître eut l'art de me flatter;
Il louait tout en moi, rang, fortune, figure:
Même je crois qu'un jour il vanta ma stature.
Il proclamait surtout mon penchant libéral.
Sa cassette, en effet, ne s'en trouvait pas mal.
Hélas! je n'ai gardé de sa philosophie
Que le regret amer des choses de la vie.

DIOGÈNE.

Je puis en peu de temps te guérir: le veux-tu?
Le Léthé n'est pas loin; tu connais sa vertu.
Bois à longs traits ses flots, à défaut d'ellébore:
Vide une coupe, deux, trois, quatre, plus encore...
Aussi bien, Callisthène et Clytus, à l'écart,
Jettent sur ta personne un sinistre regard.
Ils pourraient se venger, évite-les: va boire
Le mépris des grandeurs et l'oubli de la gloire.

DIALOGUE XVIII

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Sur le bord de ces eaux, qu'as-tu donc à pleurer,
Tantale?

TANTALE.

Par la soif je me sens dévorer.

MÉNIPPE.

Baisse-toi; que ta main en coupe s'arrondisse :
Tu boiras à loisir.

TANTALE.

Non, tel est mon supplice,
Que, malgré mes efforts répétés tous les jours,
L'eau fuit toujours ma main qui la puise toujours.

MÉNIPPE.

Pourquoi boire? Ton corps eut ce besoin vulgaire;
Mais tu n'es plus qu'une âme : une âme ne boit guère.

TANTALE.

L'enfer, pour me punir, a donc changé ses lois!

MÉNIPPE.

Après tout, que crains-tu ? L'on ne meurt pas deux fois.

TANTALE.

Ma soif est un tourment plus qu'un besoin encore.

MÉNIPPE.

Mieux te vaudrait, je crois, avaler l'ellébore.

TANTALE.

L'ellébore, n'importe. En as-tu ? le boit-on ?
Donne ?

MÉNIPPE

L'on ne boit plus, au séjour de Pluton :
Pas une ombre n'obtint ce plaisir en partage.
Pluton, sur toi, nous laisse un unique avantage,
C'est d'avoir mieux appris, sur ses arides bords,
A laisser aux vivants ce qu'il refuse aux morts.

DIALOGUE XIX

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PÂRIS.

ÉAQUE.

Retiens, Protésilas, ce furieux transport :
N'étrangle pas Hélène ?

PROTÉSILAS.

Elle a causé ma mort.
Pour elle, j'ai quitté mon paisible rivage ;
Par elle, mon épouse est réduite au veuvage.

ÉAQUE.

Il faut de ton malheur accuser Ménélas.

PROTÉSILAS.

Je te crois. C'est sur lui...

MÉNÉLAS.

Vaillant Protésilas,
N'accuse que Pâris, ce ravisseur infâme :
Sur lui seul doit tomber la rage qui t'enflamme
Lui seul, de nos héros, a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

C'est bien dit. A mes coups tu n'échapperas pas,
Trop funeste Pâris !

PÂRIS.

Désarme ta colère ;
Daigne, Protésilas, me traiter en confrère.
Comme moi, de l'Amour esclave obéissant,
Tu le connais, tu sais combien il est puissant !

PROTÉSILAS.

Il est vrai. Que ne puis-je, au gré de ma vengeance,
Tenir ici l'Amour !

ÉAQUE.

Je prendrai sa défense.
« Je suis, comme Pâris, innocent de ta mort,
Dirait-il : c'est toi seul, qui, dans un beau transport,
Des vaisseaux, le premier, t'élançant avec joie,
Courus en fanfaron vers les remparts de Troie. »

PÂRIS.

Tu vois, je ne suis pas la cause de tes maux ;
La Parque les filait sur ses cruels fuseaux :
Tout mortel est heureux ou malheureux, par elle.

ÉAQUE.

Dès lors, Protésilas, va lui chercher querelle ?

DIALOGUE XX

MÉNIPPE, TROPHONIUS,
AMPHILOQUE, PERSONNAGE MUET.

MÉNIPPE.

Fameux Trophonius, et toi, savant oracle,
Amphiloque ! parlez : comment, par quel miracle,
A vos ombres encor dresse-t-on des autels?
Serait-on assez fou pour vous croire immortels?

TROPHONIUS.

Nous ne répondons pas des erreurs du vulgaire :
Il veut nous adorer, et nous le laissons faire.
On ne peut pas aux gens dire : « Vous vous trompez ! »

MÉNIPPE.

Par politesse, ainsi vous les avez dupés.
Je conçois : vous avez, par un peu d'imposture,
Assuré prudemment votre gloire future?

TROPHONIUS.

Amphiloque le sait : ce n'était pas en vain,
Qu'on me jugeait sur terre un honnête devin,

Quand ma voix prophétique, à la foule étonnée,
Gratis, ou peu s'en faut, vendait la destinée.
De Lébadie, un jour, si tu touches les bords,
Interroge son peuple, écoute ses rapports :
Tu sauras qu'en dépit de ton ris sardonique,
Je passe pour héros, comme toi pour cynique.

MÉNIPPE.

Faut-il donc, affublé d'un bizarre manteau,
A Lébadie exprès porter un dur gâteau,
Dans un antre en rampant se glisser ? Pourquoi faire ?
Pour apprendre qu'un mort, d'un vivant, ne diffère,
Qu'en mentant un peu plus ! Mais, dis : qu'est-ce, à tes yeux,
Qu'un héros ?

TROPHONIUS.

L'amalgame et de l'homme et des dieux.

MÉNIPPE.

Animal amphibie, à ce que j'imagine :
Où donc, Trophonius, est la moitié divine ?

TROPHONIUS.

Elle est fort en crédit chez le Béotien :
Ses oracles sont sûrs.

MÉNIPPE.

Je ne t'entends pas bien ;
Mais je vois clairement que ton sort tient du nôtre :
Tu n'es qu'un pauvre mort, plus charlatan qu'un autre.

DIALOGUE XXI

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien ! notre immortel ? Maintenant, je l'espère,
Tu ne peux plus nier que je ne sois ton père ?
Le fils d'Ammon vivait, le mien est trépassé.

ALEXANDRE.

A maintenir ces bruits, j'étais intéressé :
Tous ces oracles faux me remplissaient de joie.

PHILIPPE.

Tu ne rougissais pas de te livrer en proie
A de vils imposteurs ?...

ALEXANDRE.

Ils me servaient au mieux :
Les Barbares tremblaient, au nom du fils des dieux.
Pour de plus grands périls, je gardais mon audace,
Et ma divinité combattait en ma place.

PHILIPPE.

Oui, mais quels ennemis! des archers vagabonds,
Se cachant sous l'osier de leurs boucliers ronds.
Parle-moi de ces Grecs, dignes des temps antiques,
Nés dans la Béotie ou sur les bords attiques!
L'Arcadien, couvert et de fer et d'acier;
Le fier Thessalien, et son ardent coursier;
L'Éléen, renommé par sa flèche rapide,
Et le Mantinéen au bouclier solide;
L'Illyrien, le Thrace et les Péoniens :
Voilà des ennemis, et ce furent les miens.
Mais le Perse, étalant son luxe ridicule,
Mais le Mède indolent, le Chaldéen crédule!
Cléarque, chef obscur de dix mille soldats,
Les vainquit, avant toi, sans livrer de combats.

ALEXANDRE.

Vous conviendrez, du moins, que j'eus quelque mérite
A dompter l'Indien, à subjuguer le Scythe?
Trop noble pour user d'insidieux discours,
J'ai combattu sans fraude et vaincu sans détours;
La Grèce, d'elle-même, à mes lois s'est rangée;
Thèbe, on te le dira, ne fut point ménagée.

PHILIPPE.

Je connais les exploits, dont tu peux te vanter;
Clytus a pris le soin de me les raconter,
Clytus qu'en un festin tu perças d'une lance.
C'était sa faute, aussi. Quoi! pousser l'insolence
Jusques à préférer mes triomphes aux tiens!

Quittant le court manteau des Macédoniens,
Tu portas des Persans la robe efféminée,
Et la tiare d'or, à leur goût façonnée :
Je sais tout. Tu voulais, à titre de faux dieu,
Qu'en notre Macédoine on t'adorât un peu;
Mais ton ambition ne fut pas satisfaite.
Dans son propre pays, nul n'est dieu ni prophète :
Sais-tu ce qui surtout excite les clameurs?
C'est d'avoir, des vaincus, pris lâchement les mœurs.
J'y joindrai tes fureurs, au meurtre toujours prêtes :
Témoin, plusieurs savants que tu livras aux bêtes,
Pour Roxane ta longue et folle passion,
Et certain goût trop vif pour ton Éphestion.
Un seul trait, selon moi, fait honneur à ton âme :
De Darius vaincu, tu respectas la femme,
Quoique belle ! et du prince, accueillant près de toi
La mère et les enfants, tu fus vraiment un roi.

ALEXANDRE.

Tu ne consens donc pas à louer ma vaillance,
Lorsqu'au sein des cités faisant briller ma lance,
Seul, entré le premier sous leurs murs embrasés,
Je frayais des chemins, de mon sang arrosés !

PHILIPPE.

J'approuve fort qu'un roi, quand il le faut, s'expose.
Pour toi, monarque et dieu, c'était tout autre chose;
Tu conçois qu'un échec à ta divinité
Aurait bien compromis ton immortalité.
Un dieu, du médecin recevant l'ordonnance,

Eût fait, sans contredit, mauvaise contenance.
On persifle là-haut ton cadavre divin;
Ton faux titre n'était qu'un avantage vain;
On ne s'étonnait plus de te voir invincible :
Pour les dieux, disait-on, il n'est rien d'impossible.

ALEXANDRE.

Entre Hercule et Bacchus, on m'élève un autel :
Je les ai surpassés.

PHILIPPE.

Tu refais l'immortel :
Je t'y prends. Ah ! rougis de tes travers sans nombre :
L'orgueil est toujours sot, et surtout chez une ombre.

DIALOGUE XXII

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES, CRATÈS, UN VIEILLARD.

DIOGÈNE.

Amis, puisque tous trois nous voici de loisir,
Ne pourrions-nous pas bien nous donner le plaisir
D'aller, une heure ou deux, sur les bords du Cocyte,
Lorgner des arrivants la mine hétéroclite?

ANTISTHÈNES.

Volontiers, Diogène. Il est divertissant
De les voir, à l'envi pleurant et gémissant,
Les uns redemander la vie avec instance,
Les autres plus mutins, armés de résistance,
N'avancer qu'à pas lents sous les coups redoublés
Du sceptre, qui conduit les mânes rassemblés.

CRATÈS.

Je vais vous raconter, pour charmer le voyage,
Ce dont je fus témoin, le jour de mon passage.

DIOGÈNE.

Tu nous amuseras.

CRATÈS.

De compagnons nombreux
J'étais environné : l'on distinguait, entre eux,
Le noble Isménodore, honneur de notre ville;
Arsace, franc guerrier et gouverneur habile;
Et le riche Orœtès, paisible Arménien.
Au pied du Cythéron, notre concitoyen
Sous les coups des brigands était tombé sans vie,
Et, de ce souvenir son âme poursuivie
Voyait luire toujours le fer de l'assassin.
Des soupirs douloureux s'échappaient de son sein :
Il appelait ses fils, et, touchant sa blessure,
S'accusait d'avoir pris une route peu sûre,
Escorté faiblement, sans armes, mais d'ailleurs
Muni de coupes d'or et des vins les meilleurs.
Arsace, ce vieux Mède à la fière stature,
Honteux d'aller à pied, demande une monture
(Un Mède, comme on sait, doit mourir à cheval).
Le sien avait péri, dans le combat fatal,
Ainsi que lui percé du javelot d'un Thrace.
Voyant que loin des siens l'emportait son audace,
Le Thrace l'attendit, couvert du bouclier,
Et perça d'un seul coup cheval et cavalier.

ANTISTHÈNES.

Le coup me paraît fort.

CRATÈS.

Il est pourtant notoire.
Arsace me l'a dit, et nous pouvons l'en croire.

Pour Orœtès, ses pieds étaient si délicats,
Qu'on était obligé de soutenir ses pas.
Éternel cavalier, piéton par aventure,
Il n'aurait pu gagner la barque, si Mercure
Ne l'eût complaisamment sur son dos transporté;
Ce qui, je m'en souviens, me mit fort en gaîté.

ANTISTHÈNES.

Pour moi, sans me mêler à la commune troupe,
Je courus tout d'abord m'installer à la poupe.
Les autres gémissaient : leur lamentation
Égayait, dans son cours, ma navigation.
Leurs airs piteux, surtout leurs fréquentes nausées
Semblaient, comme à l'envi, provoquer mes risées.

DIOGÈNE.

Moi, j'eus pour compagnons l'Acharnien Lampis,
L'usurier Blepsias, et l'opulent Damis.
Le premier s'est tué pour sa vile maîtresse;
Le second, cousu d'or, a péri de détresse;
Et le troisième enfin, avare renforcé,
Est mort par le poison que son fils a versé.
Quoique sachant au mieux toutes leurs aventures,
J'interrogeais... Damis, aux mortelles tortures,
Dévouait de son fils la noire iniquité.
« Si ton sort est cruel, tu l'as bien mérité,
Lui dis-je : sans mesure en tes dépenses folles,
Non sans peine, à ton fils tu donnais quatre oboles;
Le Ciel t'en a puni... Toi, chef acharnien,
Tes imprécations ne te servent de rien.

Ne te plains de l'amour, ni de ta courtisane :
C'est toi-même, toi seul, que la raison condamne.
Invincible, aux combats tu marchais sans effroi ;
Et des pleurs mensongers ont triomphé de toi ! »
Blepsias, de lui-même, accusait sa démence...
Mais nous voici rendus. Oh ! quelle foule immense !
Tout éclate en sanglots, en cris hors de saison ;
Les enfants nouveau-nés ont seuls l'air de raison.
C'est toujours le plus vieux, qui le plus se lamente :
Cet amour de la vie avec le temps s'augmente.
Un philtre impérieux les retient-il au jour ?...
Consultons ce vieillard. Parle-nous sans détour,
Ami : de ta douleur, apprends-nous le mystère ?
Quels regrets sont les tiens ? Étais-tu roi, sur terre ?

LE VIEILLARD.

Il s'en faut bien.

DIOGÈNE.

Satrape ?

LE VIEILLARD.

Hélas ! non.

DIOGÈNE.

Riche au moins ?

LE VIEILLARD.

Point du tout. Je vécus, assiégé de besoins.
Vieillard sans héritiers comme sans héritage,
Une ligne, un roseau, furent tout mon partage ;
Et j'étais, par surcroît, bossu, borgne, et boiteux.

DIOGÈNE.

Avec un pareil sort, tu n'es donc pas honteux
De regretter la vie?

LE VIEILLARD.

Il est si doux de vivre!

DIOGÈNE.

Tu fais l'enfant, bonhomme, et pour fou je te livre.
Eh quoi! presque aussi vieux que notre vieux nocher,
Tu ne peux de la terre encor te détacher?
Que dira la jeunesse, en voyant cette rage
D'éviter le trépas, vrai bienfait à votre âge?...
Mais partons : de vouloir quitter le sombre bord,
On nous soupçonnerait, et l'on aurait grand tort.

DIALOGUE XXIII

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIRÉE, *montrant Thersite.*

Le plus beau de nous deux ? Ménippe, juge-nous.

MÉNIPPE.

Avant de vous juger, qui d'abord êtes-vous ?

NIRÉE.

Et Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.

Il faut que l'on me cite
Qui des deux est Nirée, et quel autre est Thersite :
Je pourrais m'y tromper.

THERSITE.

Vous me faites honneur.

A Nirée.

Tu le vois, ton Homère était un flagorneur :
Aveugle, il te jugeait d'une beauté divine ;
Mais nous sommes tous deux d'assez mauvaise mine.

NIRÉE.

Moi, l'image d'Aglaure, et son fils adoré !
« Moi le plus beau guerrier, que Troie ait admiré [1] ! »

MÉNIPPE.

Mais non pas le plus beau qu'en ces lieux on admire.
. . . .
Ne vous reprochez rien : vos squelettes tous deux
Sont également secs, également hideux.
Vos crânes sont pareils : celui-ci, plus fragile,
Est seulement pétri d'une plus molle argile ;
C'est le tien, doux Nirée.

NIRÉE.

Homère vous dira...

MÉNIPPE.

Comme il a fait toujours, Homère mentira.
Je crois ce que je vois ; je vois ce que nous sommes ;
Et tu n'es pas ici parmi les anciens hommes.

NIRÉE.

Suis-je enfin le plus beau ? Prononce, s'il te plaît.

MÉNIPPE.

Tous ici sont égaux. Chacun de vous est laid,
Et fort laid.

THERSITE.

De plaisir mon âme est enivrée.
Belles, ne fuyez plus : je ressemble à Nirée.

1. Vers de *l'Iliade.* (*Note de l'auteur.*)

DIALOGUE XXIV

PLUTON, PROSERPINE, PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

Jupiter d'ici-bas, divin roi que j'implore!
Et, toi, reine d'enfer, que l'Enna pleure encore,
Des douleurs de Cérès objet aimable et doux!
Exaucez, par pitié, les vœux d'un tendre époux.

PLUTON.

Ton nom?

PROTÉSILAS.

Protésilas. Iphiclus fut mon père.
Roi dans la Thessalie, il goûte un sort prospère;
Tandis que, regrettant mes amoureux liens,
Je suis mort le premier sous les remparts troyens.
Laissez-moi retourner un moment à la vie?

PLUTON.

Pour peu qu'à tous les morts il prît la même envie,
Ma cour serait déserte, avant la fin du jour.

PROTÉSILAS.

La vie aurait pour moi peu de prix, sans l'amour:

De la clarté des cieux mon âme est peu jalouse;
Je n'aime, je ne vois que ma charmante épouse.
Le lit d'hymen, témoin de précoces douleurs,
D'un adieu sans retour a vu couler les pleurs.
Au sortir des vaisseaux, Hector, d'un coup funeste...
Mais que je la revoie, et j'oublîrai le reste.

PLUTON.

Du paisible Léthé, n'as-tu pas bu les eaux?

PROTÉSILAS.

Oui; cependant mon cœur brûle de feux nouveaux.

PLUTON.

Eh bien! ta femme ici doit se rendre avec l'âge;
Elle t'épargnera la peine du voyage.

PROTÉSILAS.

Attendre! le pourrais-je? Ah! tu connus l'amour:
L'attente, tu le sais, compte un siècle en un jour.

PLUTON.

Revivre pour si peu!

PROTÉSILAS.

Vers la noire demeure,
Sans doute elle voudra me suivre.

PLUTON.

A la bonne heure!
N'y compte pas pourtant.

PROTÉSILAS.

N'importe! accorde-moi

La faveur que jadis Orphée obtint de toi :
Tu réunis l'époux à l'épouse adorée.
On a vu, par Hercule, Alceste délivrée :
Tu sauras qu'elle était ma parente.

PLUTON.

En ce cas,
Je t'en fais compliment. Mais, dis, ne veux-tu pas
Visiter ton épouse, avec cette figure?
Elle mourrait de peur.

PROSERPINE.

Eh bien! fais que Mercure
Lui rende, cher époux, sa beauté d'autrefois!

PLUTON.

O fille de Cérès! tes désirs sont mes lois.
Mercure, reconduis ce mort à la lumière?
Tu lui rendras sa forme et sa grâce première.
Ombre, qui pour un jour va redevenir corps,
Souviens-toi que demain tu rentres chez les morts.

CONCLUSION[1]

Or, qu'advint-il, quand reparut sur terre
Le bel époux? Le grec n'en parle point.

1. Un traducteur a joint au précédent dialogue la note suivante, fondée sans doute sur quelque tradition : « Il n'en fallut pas davantage : à la vue de Protésilas, son épouse mourut de frayeur. » J'en ai tiré cette conclusion, renfermée en un dizain épigrammatique. (*Note de l'auteur.*)

Mais un savant m'a dit avec mystère
Que sa moitié s'en éperdit, au point
Qu'elle en mourut. Les chroniques nouvelles
De ce temps-là, racontent sans détour
Qu'un jeune amant, son hôte jusqu'au jour,
Était l'objet de ses craintes mortelles.
Mieux vaut penser, pour la gloire des belles,
Qu'elle mourut de surprise et d'amour.

DIALOGUE XXV

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE.

Est-il bien vrai, Chiron, qu'un beau jour, dégoûté
Des honneurs ennuyeux de la divinité,
Tu préféras la mort à l'immortelle vie?

CHIRON.

Je m'en suis, tu le vois, passé la fantaisie.

MÉNIPPE.

De la mort, qui te plaît, l'homme craint les rigueurs.

CHIRON.

Mais, pour qui vit toujours, la vie a des longueurs.

MÉNIPPE.

Je t'avouerai, Chiron, que ce dégoût m'étonne.
Quoi! la douce lumière?...

CHIRON.

Elle est trop monotone.
Le soleil assidu, qui vient à point nommé

Commencer et finir son tour accoutumé,
Dans un nombre de jours formés d'un nombre d'heures,
Suit les quatre saisons dans leurs quatre demeures;
Et l'uniforme année, en ses retours constants,
Chemine avec lenteur sur les traces du Temps.
La variété seule est le charme du monde.

MÉNIPPE.

Quand ta divinité, du Styx, eut passé l'onde,
Comment se trouva-t-elle ?

CHIRON.

Eh ! mais, ni bien, ni mal.
Sous la loi populaire ici tout est égal;
C'est beaucoup : je le dis, sans craindre l'apostrophe,
Car je fus, quoique Dieu, quelque peu philosophe.
Ce monde vaut bien l'autre. Affranchi d'embarras,
L'on y boit rarement, et l'on n'y mange pas.
De renaissants besoins l'importune cohorte
Nous quitte enfin.

MÉNIPPE.

Prends garde à l'ardeur qui t'emporte !
Tu te contredirais.

CHIRON.

Comment ?

MÉNIPPE.

Sous le soleil,
Tu trouves chaque objet uniforme et pareil.
Tout se ressemble ici; jamais rien n'y diffère.

Il te faut donc chercher une troisième sphère :
Où la trouveras-tu ?

CHIRON.

Le syllogisme est bon.
Mais que faire ?

MÉNIPPE.

Invoquer ta divine raison,
Mettre à profit ta longue et sage expérience,
Supporter le présent, et prendre patience.

DIALOGUE XXVI

AGAMEMNON, AJAX.

AGAMEMNON.

Si j'ai vu contre nous ta fureur animée,
Si de toi par le fer tu privas mon armée,
Fier Ajax, aujourd'hui reviens à la raison;
La rancune ici-bas n'est pas trop de saison.
Pourquoi, jusqu'aux enfers, bouder ce pauvre Ulysse?
On dirait que pour toi sa vue est un supplice.
Abjure en ma faveur tes arrogants mépris?

AJAX.

Jamais! De mon courage, il m'enleva le prix.

AGAMEMNON.

Avais-tu seul des droits à cette préférence?

AJAX.

Seul? non; mais du succès j'avais quelque espérance.
Achille pour parent, Ulysse pour rival,
Mon triomphe était sûr. O changement fatal!
Vous qui valez cent fois ce fils du vieux Laerte,

Que cent fois mon courage a sauvé de sa perte,
Vous n'êtes point venu me disputer le prix.
Lui seul y prétendait ; je n'en suis pas surpris :
Il prouva sa valeur, lorsque, pour fuir la guerre,
Sa main, d'un sel aride, ensemença la terre.

AGAMEMNON.

N'accuse que Thétis : seule, elle t'a privé
De ce noble héritage, à ton sang réservé.

AJAX.

Je n'accuse qu'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ulysse aimait la gloire.
Les Troyens vous jugeaient ; il leur doit sa victoire.

AJAX.

Je sais trop... Mais des dieux respectons le secret.
Quand des sacrés parvis Minerve descendrait,
En dépit des yeux bleus de la sage immortelle,
Je garderais ma haine, immortelle comme elle.

DIALOGUE XXVII

SIMYLE POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin la mort, chez nous, à cent ans, te conduit?

POLYSTRATE.

Je n'en avais encor, que quatre-vingt-dix-huit.

SIMYLE.

Dis-moi, depuis trente ans que j'ai quitté la terre,
Qu'y faisais-tu? Sans doute oublié, solitaire...

POLYSTRATE.

Point du tout. Je vivais heureux, chéri, fêté.

SIMYLE.

Tu railles?

POLYSTRATE.

Jouissant de toute autorité,
J'avais de beaux enfants et des femmes charmantes.
Mes parfums étaient doux; les coupes écumantes
Arrosaient de nectar mes festins signalés,
Que même la Sicile eût à peine égalés.

SIMYLE.

Jadis je te connus fort ménager, je pense.

POLYSTRATE.

Il est vrai ; mais, depuis, libéral sans dépense,
Des biens que j'acceptais je me suis fait honneur.
J'avais mes courtisans : leur suprême bonheur
Consistait à venir m'apporter à la ronde
Les plus riches présents des régions du monde.

SIMYLE.

A t'entendre parler, tu fus roi, pour le moins.

POLYSTRATE.

Non, mais je fus aimé; l'on me rendit des soins.

SIMYLE.

Podagre et décrépit, tu n'avais rien d'aimable.

POLYSTRATE.

Je ne sais, toutefois, quel charme inexprimable
Attirait près de moi nos plus beaux jeunes gens.
Pour moi, remplis de zèle et d'égards obligeants,
Ils m'adoraient; leur âme était émerveillée,
Quand parfois, soulevant ma paupière éraillée,
Je reposais sur eux un larmoyant regard.

SIMYLE.

Comme un autre Phaon, aurais-tu, par hasard,
Batelier de Vénus, obtenu pour salaire
La beauté, la jeunesse et le talent de plaire ?

POLYSTRATE.

J'étais ce que je suis, à la mort près.

SIMYLE.

Ma foi,
L'énigme est trop obscure, et j'y renonce.

POLYSTRATE.

Quoi!
Tu ne reconnais pas la tendresse ordinaire,
Qu'inspire le vieillard riche et sans légataire?

SIMYLE.

J'entends; on encensait une idole aux pieds d'or.

POLYSTRATE.

De mes adorateurs je me moquais encor.
A l'un d'eux quelquefois faisant fermer ma porte,
Je ranimais l'ardeur de toute la cohorte.
C'était au plus prodigue, au plus officieux.

SIMYLE.

Ton bien, qu'en as-tu fait?

POLYSTRATE.

A mes ambitieux,
Je donnais tour à tour de fausses assurances;
Mais un vrai testament déçut leurs espérances:
Ils pleurent; moi, je ris.

SIMYLE.

Ce bien, mieux possédé
Par tes parents...

POLYSTRATE.

Oh ! non. Je m'en suis bien gardé.
Un jeune Phrygien a tout mon héritage :
Depuis peu mon esclave, il m'a charmé.

SIMYLE.

Son âge?

POLYSTRATE.

Vingt ans ; du reste, aimable, et beau comme Adonis.

SIMYLE.

Je conçois maintenant.

POLYSTRATE.

Mes flatteurs sont punis,
Et d'un jeune vaurien je fais un honnête homme ;
Comme mon successeur, partout on le renomme :
C'est Cordus en noblesse et Nirée en beauté ;
C'est Ulysse en prudence ; enfin il est vanté,
Accueilli, convié chez les grands de la ville,
Quoiqu'il soit né barbare et dans un rang servile.

SIMYLE.

Je lui souhaite encor des titres plus flatteurs.
Un esclave vaut mieux que des adulateurs.

DIALOGUE XXVIII

MÉNIPPE, TIRÉSIAS.

MÉNIPPE.

Le jour, Tirésias, frappe-t-il ta paupière?
Est-il vrai que Junon t'ait ravi la lumière?
S'en assurer ici n'est pas des plus aisés :
On ne peut distinger, parmi ces yeux creusés,
Lyncée à l'œil perçant, du myope Phinée.
Tu présidais jadis l'obscure destinée;
Tu vécus tour à tour homme et femme : entre nous,
Dis-moi de ces deux sorts lequel est le plus doux?

TIRÉSIAS.

La femme aurait le pas. Libre d'inquiétudes,
Elle nous a laissé les charges les plus rudes :
La guerre et ses hasards, Plutus et ses débats;
Au Forum, au Conseil, vous ne la voyez pas.
En revanche, elle sait, par sa subtile adresse,
Se rendre du logis souveraine maîtresse.

MÉNIPPE.

Des travaux de Lucine, Euripide en beaux vers,

Déplore les tourments : les aurais-tu soufferts ?
Ou vivais-tu sans sexe, être nul et stérile ?

TIRÉSIAS.

Que t'importe ?

MÉNIPPE.

Réponds ?

TIRÉSIAS.

Le sol le plus fertile
Ne produit pas toujours ; et ma fécondité
S'abstint des doux plaisirs de la maternité.

MÉNIPPE.

Ainsi tu pouvais donc...

TIRÉSIAS.

Sans doute...

MÉNIPPE.

Je suppose
Qu'il fut de longs degrés à ta métamorphose :
Il fallait à cette œuvre une transition.

TIRÉSIAS.

Je ne comprends pas bien où tend la question.
D'un sceptique railleur, tu m'as fort la tournure.

MÉNIPPE.

Faut-il, les yeux fermés, tout croire à l'aventure ?

TIRÉSIAS.

Que tous mes compagnons les métamorphosés,

Par justice, du moins, à leur tour soient glosés !
Tu m'en dois le plaisir : ces femmes, devenues
Des arbres balançant leurs têtes dans les nues,
Philomèle, Daphné...

MÉNIPPE.

Le catalogue entier...
Mais un seul mot encor : dans ton divin métier,
Avais-tu conservé ta première origine ?

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas encore mon histoire divine.
Un jour, entre Junon et son auguste époux,
Naquit un différend sur un point assez doux.
Moi seul pouvais juger : Junon perdit sa cause.
J'en fus aveugle ; au vif elle avait pris la chose.
Le dieu, content de moi, me plaignit, et j'obtins
Le droit de prononcer les arrêts des destins.

MÉNIPPE.

Tes rêves sont d'un fou. Plein de ton beau système,
Il ne te manque plus que d'y croire toi-même.

DIALOGUE XXIX

MINOS, SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate en cette onde enflammée,
Qu'il repaisse, vivant, la Chimère affamée,
Et qu'auprès de Titye, on expose aux vautours
Son cœur rongé sans cesse et renaissant toujours!
Vous, mortels vertueux, que vos ombres chéries
S'égarent à loisir, en nos îles fleuries!

SOSTRATE.

Minos, écoute-moi.

MINOS.

Que je t'écoute encore,
Infâme scélérat, gorgé de sang et d'or?

SOSTRATE.

Il se peut. Est-ce à moi pourtant qu'il faut s'en prendre?

MINOS.

A qui donc?

SOSTRATE.

Un instant, Minos, daigne m'entendre.

MINOS.

Sois bref, je suis pressé.

SOSTRATE.

Ce que j'ai fait de mal,
La Parque l'a filé sur son fuseau fatal.
Pouvais-je résister à sa loi souveraine?

MINOS.

Non, sans doute.

SOSTRATE.

Ainsi donc, au sort qui nous entraîne,
Tu vois qu'il faut céder, et qu'en vain combattu,
L'homme ne peut choisir entre vice et vertu.

MINOS.

Du destin des mortels Clothon seule décide.

SOSTRATE.

Du juge, ou du bourreau, lequel est l'homicide?

MINOS.

Le juge, il est le bras; le fer est l'instrument.
Le bras seul a tout fait.

SOSTRATE.

Je poursuis l'argument.
L'esclave va porter les bienfaits de son maître:
Quel est le bienfaiteur? Dis? L'esclave peut-être

MINOS.

Le maître seul.

SOSTRATE.

Tu vois que le maître fait tout.

MINOS, à part.

Il a, je crois, juré de me pousser à bout.

Haut.

Sostrate, c'est assez; des effets et des causes
Ne t'embarrasse plus, et laisse aller les choses.
Sophiste! que du moins tes propos suborneurs
N'aillent pas de mes morts faire des raisonneurs;
De tes iniquités ne les rends pas complices :
Je veux bien, à ce prix, t'épargner les supplices.

DIALOGUE XXX

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOGÈNE.

Par Hercule ! c'est bien Hercule que je vois.
C'est sa peau de lion, son arc et son carquois,
Et sa lourde massue, et sa taille, et lui-même.
Fils du grand Jupiter ! par un hasard extrême,
Ne serais-tu qu'un mort ? Je t'adorai pourtant
Comme un dieu.

HERCULE.

Tu fis bien. De l'Olympe habitant,
Le véritable Hercule épuise en paix la coupe,
Qu'offre Hébé, sa compagne, à la divine troupe.
De cet Hercule-là, je suis l'ombre.

DIOGÈNE.

D'accord.
L'ombre d'un dieu pourtant ! Cela me paraît fort.
Une moitié mortelle, une moitié céleste :
A la bonne heure.

HERCULE.

Eh quoi! tu ris! Je te proteste
Que je ne suis qu'une ombre et qu'Hercule est un dieu.

DIOGÈNE.

Je t'entends; et tu tiens sa place en ce bas lieu?

HERCULE.

Précisément.

DIOGÈNE.

Éaque a pourtant l'œil sévère.
Il n'aurait point admis une ombre mensongère.

HERCULE.

Oh! c'est que je ressemble au héros trait pour trait.

DIOGÈNE.

Il est vrai: le plus fin tous deux vous confondrait.
Qui sait? Peut-être es-tu le véritable Alcide?
Tandis que chez les dieux ton fantôme réside,
Et reçoit le nectar des mains de ton Hébé.

HERCULE.

Tu plaisantes, je crois? Tu n'es pas bien tombé,
Impertinent bavard! Cesse, ou ma main pesante
Te ferait voir bientôt quel dieu je représente.

DIOGÈNE.

Ombre, je ne crains pas une ombre comme moi.
Mais lorsque tu vivais, réponds de bonne foi,
Ne formais-tu qu'un tout de deux parts divisées?
Les deux n'étaient-ils qu'un?

HERCULE.

De tes sottes risées
Je devrais te punir, en ne répondant rien.
Je veux bien cependant poursuivre l'entretien...
Du fils d'Amphitryon tu vois l'ombre légère;
Le fils du roi des dieux est auprès de son père.
M'entends-tu maintenant?

DIOGÈNE.

Alcmène eut, c'est fort clair,
Deux jumeaux.

HERCULE.

Deux en un.

DIOGÈNE.

Cela m'aurait bien l'air
Du Centaure, formé de parts hétérogènes.

HERCULE.

Vous-mêmes qui parlez, créatures humaines,
N'êtes que l'assemblage et de l'âme et du corps.

DIOGÈNE.

Oui; mais le corps périt, l'âme vient chez les morts;
L'Olympe n'attend rien. Pour toi, c'est autre chose:
Comme de trois moitiés ton être se compose,
Trois Hercules alors sont de nécessité.

HERCULE.

Comment?

DIOGÈNE.

Ton corps, ton ombre, et ta divinité,
Font bien trois : à ce corps, qui n'est plus que poussière,
Il faudra bien aussi que tu donnes un père ?

HERCULE.

Je te tiens pour sophiste, ou pour grammairien.
Mais, toi, le beau parleur, quel es-tu ?

DIOGÈNE.

Presque rien,
Diogène, habitant de Sinope, et, du reste,
Mort tout entier, n'ayant en moi rien de céleste.
Les véritables dieux, par moi, sont révérés ;
Mais je ris du mensonge et des dieux enterrés.

ODES CHOISIES

D'ANACRÉON

TRADUITES OU IMITÉES

EN VERS FRANÇAIS

---

* ODE PREMIÈRE[1]

J'ai voulu chanter tour à tour
Cadmus et les puissants Atrides;
Mais ma lyre, aux sons plus timides,
Ne m'entretient que de l'Amour.
  Vainement, hélas! l'autre jour,
Je changeai les cordes rebelles :
Je chantais les nobles querelles,
Ma lyre soupirait l'Amour.
  Adieu donc, adieu sans retour,
Héros vantés, fils de la Gloire :
Mon luth, muet pour la Victoire,
Ne retentit que pour l'Amour.

1. Publié dans la troisième édition de *Belzunce*, 1810. Millevoye avait traduit, dit-on, toutes les odes d'Anacréon; nous n'en avons retrouvé qu'une partie dans les diverses éditions de ses ouvrages et dans les recueils poétiques du temps.

---

*ODE II[1]

La Nature, au taureau nerveux,
Donna la corne vengeresse;
Au coursier, le pied vigoureux;
Au lièvre craintif, la vitesse;
Les dents, au roi des animaux;
Au timide habitant des eaux,
L'art de nager avec souplesse;
Une aile rapide aux oiseaux;
Aux hommes, enfin, la sagesse.
Pour la femme, il ne reste rien,
Hors la beauté..... C'est le seul bien
Que la Nature lui confie :
Couverte de ce bouclier,
La femme peut tout défier...
Et malheur à qui la défie!

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.

*ODE III[1]

Naguère, à l'instant où la nuit
Touche à la moitié de sa course,
Et voit tourner le char de l'Ourse,
Sous le Boote qui le suit,
Je crus entendre quelque bruit,
A la porte de ma demeure :
« Qui frappe? Qui vient, à cette heure,
Dissiper mes songes heureux?
M'écriai-je. — Ouvre, ouvre au plus vite;
Je ne suis pas bien dangereux,
N'appréhende pas ma visite :
Je suis un pauvre enfant mouillé,
De tout vêtement dépouillé.....
Je viens te demander un gîte. »
En l'écoutant, mon cœur s'agite;
Je prends ma lampe, j'ouvre, et vois,
Armé d'un arc et d'un carquois,
Un enfant qui porte des ailes.
Il entre : des feux presque éteints
Je réveille les étincelles.
Je le caresse, je le plains;
Dans mes mains réchauffant ses mains,
Je presse, et doucement j'essuie

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.

Ses cheveux humectés de pluie.
Mais à peine avais-je achevé,
Que soudain sur son arc il saute :
« Voyons, dit-il, voyons, mon hôte,
Si mon arc est bien préservé ! »
Il dit; et, d'une main perfide,
Ajustant sa flèche rapide,
L'ingrat ! il m'atteint droit au cœur,
Et souriant d'un air moqueur :
« Allons, mon hôte, prends courage !
De l'Amour il te souviendra;
Mon arc n'a point eu de dommage.....
Mais, pour ton cœur, il souffrira ! »

---

* ODE IV [1]

Sur des fleurs couché mollement,
Je veux aimer, chanter et boire !
Qu'Amour, Ganymède charmant,
Nouant son léger vêtement
A l'entour de son cou d'ivoire,
Me verse un nectar écumant !
Plus prompts qu'un char dans la carrière.
Nos jours s'échappent loin de nous :
Bientôt nos ossements dissous

1. Edit. de *Belzunce*, 1810.

Ne seront qu'un peu de poussière.
Sur ma tombe, point d'ornement :
Ah ! pour m'apporter votre offrande,
N'attendez pas que je descende
Dans le funèbre monument.
Amour ! échauffe mon délire !
Je veux encore sur ma lyre
Célébrer de joyeux transports,
Avant d'aller au sombre empire
Me mêler aux danses des morts.

---

*ODE VII[1]

Armé d'une branche légère,
L'exigeant Amour vint naguère
Me sommer de suivre ses pas.
Nous traversions les flots rapides,
Les noirs torrents, les bois arides,
Quand soudain, sous des fleurs perfides,
D'un serpent, que je ne vis pas,
Je sentis les dards homicides.
Ma blessure me désolait,
Et mon âme qui s'envolait
Errait sur mes lèvres livides.
Amour parut se désarmer,

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.

Et battant mon front de son aile :
« Ah ! ah ! tu ne veux pas aimer?
Avise-toi d'être rebelle ! »

---

*ODE IX[1]

« D'où viens-tu, Colombe fidèle?
Quel est ce nectar odorant,
Que je vois briller sur ton aile?
Où se tourne ton vol errant?
— Je suis l'agile messagère
De l'amoureux Anacréon.
A ce favori d'Apollon,
Vénus me donna, pour salaire,
Je fus le prix d'une chanson.
Je le sers, et, dans l'instant même,
Cours à l'aimable objet qu'il aime
Porter un message d'amour.
Il songe à m'affranchir un jour,
Mais en vain : j'adore ma chaîne.
Qu'irais-je faire dans la plaine
Et sur les rochers d'alentour?
Chercher quelque sauvage graine
Tenter la serre du vautour?

1. Édit. de *Belzunce*, 1810.

Non, non. Plus sage et plus heureuse,
Je ne veux point d'autre destin.
D'une main tendre et généreuse,
Anacréon m'offre son pain,
Et dans sa coupe savoureuse,
Me présente un nectar divin.
Quand sa douce liqueur m'enivre,
Aux jeux folâtres je me livre;
J'étends mes ailes sur son sein,
Et bientôt sur son luth badin
Je me repose, et je sommeille...
Tu sais tout : poursuis ton chemin,
Passant! tu me rends, ce matin,
Plus jaseuse qu'une corneille. »

---

*ODE XI[1]

Les belles me disent sans cesse :
« Anacréon, te voilà vieux.
Sur ce miroir jette les yeux,
Il t'avertit de ta vieillesse.
Les jeux ont fait place à l'ennui,
Et déjà tes cheveux ont fui
De ton front qui se décolore. »

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.

N'en reste-t-il plus? Je l'ignore.
Je ne sais quel âge est le mien;
Mais ce que je sais encor bien,
Et ce que jamais je n'oublie,
C'est que, jeune, en dépit du sort,
Plus on approche de la mort,
Plus on doit jouir de la vie.

---

*ODE XII[1]

Babillarde hirondelle,
Quelle peine cruelle
Faut-il te réserver?
Dois-je trancher ton aile
Qui semble me braver,
Ou bien, nouveau Térée,
D'une langue abhorrée
Dois-je encor te priver?
Chanteuse matinale,
Ta voix aigre et fatale,
Provoquant ma fureur,
Fait envoler mon rêve,
Et sans pitié m'enlève
Bathylle et le bonheur.

1. Édit de *Belzunce*, 1810.

* ODE XIX [1]

La terre boit la pluie et l'humide rosée ;
L'arbre boit les doux sucs de la terre arrosée ;
La mer boit les vapeurs qui nagent dans les airs ;
Le soleil boit les flots amers ;
La lune boit la clarté pure
Des rayons de l'astre du jour...
Lorsque tout boit dans la nature,
Ne puis-je pas boire à mon tour ?

ODE XX

LES VŒUX

Niobé, par l'ordre des dieux,
Devint rocher ; de Philomèle
La triste sœur fendit les cieux,
Changée en rapide hirondelle.
Amour le sait, j'aimerais mieux
Devenir le miroir fidèle,

1. Édit. de *Belzunce*, 1810.

Qui souvent attire vos yeux,
L'heureux vêtement qui vous presse,
Le flot discret qui vous caresse,
Ou ce réseau de pourpre et d'or,
Qui trahit le double trésor
De votre gorge enchanteresse;
Collier, je tiendrais embrassé
Le contour de ce cou d'albâtre;
Cothurne, je serais pressé
Du pied charmant que j'idolâtre.

* ODE XXIII[1]

Mes amis, si des monceaux d'or
A la Mort pouvaient faire envie,
J'amasserais un grand trésor,
Afin de racheter ma vie;
Mais, puisque tout l'or de Plutus
Ne fait pas vivre un jour de plus,
O mes amis! ô ma maîtresse!
Par le vin et par la tendresse,
Égayons ces instants si courts,
Que des dieux la bonté nous laisse :
Vivons longtemps, en peu de jours.

1. Épit. de *Belzunce*, 1810.

Ne fuis plus, ô bergère, un vieillard qui t'adore;
Ne dis plus que mon âge effarouche les ris :
Si je suis vieux, mon cœur est jeune encore.
Qu'importent mes cheveux que les ans ont blanchis?
N'aime-t-on pas à voir éclore
Une rose, au milieu des lis?

---

* ODE XXX[2]

Dans un bosquet, les Muses, l'autre jour,
Avec des fleurs enchaînèrent l'Amour;
A la plus jeune il fut remis en garde :
De s'échapper le rusé n'avait garde!
Vénus le cherche, une rançon en main...
Tu peux, Vénus, t'épargner le chemin;
De ses liens il a pris l'habitude :
Libre aujourd'hui, tu le verrais demain
Redemander sa douce servitude.

1. Publié dans *les Plaisirs du Poète,* an X.
2. Edit. de *Belzunce,* 1810.

* ODE XXXI[1]

Dans cette agréable boisson
Dont ma large coupe est remplie,
O mes amis ! je vous supplie,
Laissez-moi noyer ma raison.
Oreste et le sombre Alcméon
Entrent en furie, au seul nom
De la terrible Tisiphone ;
Ajax, la terreur d'Ilion,
Le fier vainqueur de Gèrion,
Brûlent des fureurs de Bellone.
Pour moi, dont le bras plus humain,
Grâce aux Dieux, n'immola personne,
A table et mon luth à la main,
Plus doucement je déraisonne.
Au lieu d'aigrette et de cimier,
J'ai les roses de ma couronne,
Et ton sceptre, Amant d'Érigone !
Est mon glaive et mon bouclier.
Dans leur hideuse frénésie,
Tous ces héros me font horreur ;
Et puisqu'il faut une fureur,
Boire est celle que j'ai choisie.

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.

*ODE XXXIV[1]

Objets charmants, qu'Hébé décore,
Ne me dédaignez point encore?
Opposez mes cheveux blanchis,
A l'incarnat qui vous colore :
N'aime-t-on pas à voir éclore
Une rose, à côté des lis?

---

*ODE XXXVIII[2]

Jeunes gens! tout vieux que je suis,
Mieux que vous je sais boire encore :
Lorsqu'aux fêtes de Terpsichore,
J'ai besoin de quelques appuis,
Je saisis une large amphore.
Je veux, en me réjouissant,
Narguer la vieillesse inhumaine;
Je veux que ma coupe soit pleine

1. Édit. de *Belzunce,* 1810.
2. Édit. de *Belzunce,* 1810.

De ce nectar rajeunissant;
Et si je chancelle en dansant,
J'en imiterai mieux Silène.

---

*ODE XL[1]

Au sein d'une rose vermeille,
Une abeille dormait un jour;
L'Amour la touche, elle s'éveille,
Et pique le doigt de l'Amour.
« Oh! quelles souffrances mortelles!
Dit-il accourant vers Cypris;
Un serpent, qui porte des ailes,
De son dard a piqué ton fils. »
Vénus l'embrasse, le rassure,
Et dit : « Si ce trait t'a blessé,
Juge, Amour, des douleurs qu'endure
Un cœur, que les tiens ont percé! »

1. Édit. de *Belzunce*, 1810.

ODE XLIII[1]

LA CIGALE

Quel heureux et brillant destin,
Cigale aimable, est ton partage!
Sous le dôme d'un vert feuillage,
Tu bois les parfums du matin,
Et ta voix charme le bocage.
Pour toi, les trésors des saisons
A l'envi s'empressent d'éclore :
Le laboureur t'aime et t'honore,
Car tu respectes ses moissons.
Ton aspect réjouit la vue :
Il chasse les sombres autans;
La messagère du printemps,
En tous lieux, est la bienvenue.
Chère à Phébus, chère aux Neuf Sœurs,
De leur divine mélodie
Ils t'enseignèrent les douceurs.
Jamais la triste maladie,
Jamais la vieillesse engourdie

1. On contestera sans doute à la cigale cette nature presque divine, que l'antiquité se plaisait à lui attribuer; mais personne ne pourra contester à son panégyriste le charme qu'il a su répandre sur ces idées fabuleuses, charme toujours affaibli, même dans une traduction fidèle. (*Note de l'auteur.*)

N'oseront approcher de toi;
Prudente élève de Cybèle,
Dans une jeunesse immortelle
Des ans tu sais braver la loi.
Ton corps léger, noble cigale,
Semble n'appartenir qu'aux cieux :
Que s'en faut-il, fille des dieux,
Que des dieux tu ne sois l'égale?

ODE XLV[1]

LES TRAITS DE L'AMOUR

Requis par la troupe sacrée,
Aux antres de Lemnos, un jour
Le noir époux de Cythérée
Forgeait les flèches de l'Amour.

Vénus, tendre et compatissante,
Pour adoucir un peu leurs coups,
Les trempait, de sa main charmante,
Dans les flots du miel le plus doux.

1. Cette ode et l'éloge de *la Rose* ne sont donnés que comme des imitations. J'ai traduit, avec plus de fidélité, celles qu'on a lues précédemment : *les Vœux* et *la Cigale*. (*Note de l'auteur.*)

Qui nous défend un long espoir.
Hâtons-nous de boire et de vivre :
Nous parlons, et le temps s'enfuit.
Profitons du jour qui nous luit,
Sans croire au jour qui doit le suivre.

ODE III, LIVRE I[1]

Au vaisseau de Virgile.

Que les frères brillants d'Hélène,
Que la déesse de Paphos,
Te guident sur l'humide plaine;
Qu'Iapix, à la douce haleine,
Lui seul frémisse sur les flots!

Vaisseau, qui dois à ma tendresse
Virgile à tes soins confié,
Entends les vœux que je t'adresse :
Transporte, aux rives de la Grèce,
De mon cœur la chère moitié.

Un triple bronze, un âpre chêne
Cuirassaient ton sein courageux,

1. *Belzunce*, 1re édition, 1808.

O toi, dont la barque incertaine
S'ouvrit une route lointaine,
A travers l'abîme orageux.

Tu bravas d'un œil héroïque
L'Africus, l'Hyade et ses eaux,
Et le Notus, roi despotique,
Qui de la plaine Adriatique
Apaise ou courrouce les flots !

En vain, contre toi, tout conspire :
Du Styx tu domptes les torrents,
Toi, qui, sous les rochers d'Épire,
Au fond du bouillonnant empire,
Vis nager les monstres errants.

En vain la sagesse immortelle
Jette, entre les peuples épars,
Des flots la barrière éternelle :
Notre audacieuse nacelle
Franchit ces liquides remparts.

Fils de Japet ! ta main brûlante
Vole aux dieux le feu créateur :
La Fièvre accourt, pâle et tremblante ;
La Mort, boiteuse et chancelante,
Hâte son antique lenteur.

Sur une aile impie et fatale,
Dont le Ciel priva notre orgueil,

L'air étonné soutient Dédale;
Et de la demeure infernale
Hercule ose tenter le seuil.

Notre démence téméraire
S'attaque au maître des humains,
Et les longs crimes de la terre
Ne permettent pas au tonnerre
De sommeiller entre ses mains.

ODE XI, LIVRE I[1]

Trop longtemps, Jupiter, ta puissance irritée
Dessécha nos moissons et brisa nos autels,
Et du bruit de la foudre, en tes mains agitée,
Effraya les mortels.

L'Univers ébranlé trembla de voir renaître
Le siècle de Pyrrha, dans un siècle nouveau,
Ces jours où, sur les monts, Pyrrha vit apparaître
Protée et son troupeau.

L'hôte des mers, quittant ses demeures profondes,
S'arrêta sur la branche, où perchait le ramier;

1. *Almanach littéraire pour l'an 1805*, p. 143-44.

Et le chevreuil craintif déserta, pour les ondes,
Le bois hospitalier.

Nous avons vu les flots reculer vers leur source;
Aux rivages Toscans, le Tibre remonta,
Renversa les palais, entraîna dans sa course
Les temples de Vesta.

Ainsi, ce fleuve époux, fougueux vengeur d'Ilie,
Vers la gauche, à grand bruit, s'élance furieux,
Et brise, en mugissant, la barrière établie
Par le maître des Dieux.

Entendez-vous frémir, sur nos seins aiguisée,
L'arme qui dut frapper nos ennemis cruels,
Jeunesse peu nombreuse, ô vous, qu'ont épuisée
Les crimes paternels?

Quel Dieu doit invoquer l'empire qui chancelle?
Prêtresses de Vesta, de vos cris superflus,
Lasserez-vous Vesta, dont l'oreille rebelle
Ne vous écoute plus?

Parmi tant de forfaits, quelle main inconnue
Réserve Jupiter, à finir nos malheurs?
Docte Apollon, descends dans l'invisible nue,
Pour essuyer nos pleurs.

O mère des Amours! toi, par qui tout respire,
Guide vers nous ton char suspendu dans les airs!

Immortelle Vénus, viens rendre, d'un sourire,
Le calme à l'Univers !

Mais, vous, qui, de vengeance et de meurtres avides,
Repaissez vos regards, de lambeaux palpitants ;
Laissez-nous respirer : les glaives homicides
Ont frappé trop longtemps.

Céleste messager, Dieu secourable et juste,
Laisse tomber sur nous un regard protecteur !
Noble fils de Maïa, toi, sous les traits d'Auguste,
De César le vengeur !

Dieux puissants, prêtez-nous votre appui salutaire ;
Oubliez, parmi nous, l'Olympe radieux ;
Et puissiez-vous, heureux du bonheur de la terre,
Vous croire dans les Cieux !

Que le coursier du Parthe, amoureux de la guerre,
Près de nos murs sacrés, qu'il semble dédaigner,
D'un pied dominateur n'insulte point la terre,
Où César doit régner !

ODE IX, LIVRE III[1]

HORACE ET LYDIE

HORACE.

Lorsque j'étais cher à Lydie,
Lorsque nulle autre main, par l'amour enhardie,
N'osait errer sur ses appas,
Rois d'Orient, mon cœur ne vous enviait pas!

LYDIE.

Lorsque, impérieuse rivale,
Chloé ne régnait pas sur ton cœur inhumain,
L'épouse du fleuve romain,
L'auguste Ilie, à peine eût marché mon égale.

HORACE.

Chloé m'engage en de nouveaux liens :
Sa voix est douce et son âme est fidèle;
Et, si mes jours pouvaient sauver les siens,
On me verrait donner mes jours pour elle.

LYDIE.

Calaïs m'aime et m'aimera toujours;
A cet espoir, ma tendresse se livre :

1. Édit. de *Belzunce,* 1808.

Pour lui, deux fois je donnerais mes jours,
Si de ma mort Calaïs pouvait vivre.

HORACE.

Si Vénus, à ton joug rattachant mon destin,
En éternel amour changeait ma perfidie,
Et si de nos plaisirs l'asile clandestin,
Se fermant pour Chloé, se rouvrait pour Lydie?

LYDIE.

Ah! bien que ton rival m'adore, et que ta foi
Soit moins stable que l'onde et la feuille légère,
Ta Lydie, oubliant sa flamme passagère,
Près de toi voudrait vivre et mourir près de toi.

TRADUCTION LIBRE

D'UN

MORCEAU DE TIBULLE

Ferreus ille fuit, etc.

A Délie.

Puissé-je, soulevant ma paupière mourante,
Toucher encor ta main, de ma main défaillante !
Je te verrai, Délie, en proie à tes douleurs,
Te pencher vers mon lit, gémissante et plaintive ;
Et tes baisers, mêlés de pleurs,
Retiendront un moment mon âme fugitive.
L'innocente beauté, le cœur gros de soupirs,
Après avoir suivi ma pompe funéraire,
S'éloignera le soir, pensive et solitaire ;
Et le jeune homme ardent suspendra ses plaisirs.
Mais, toi, n'attriste point ma cendre,
Épargne ces cheveux qui flottent sur ton sein ;
Hélas ! et sur un front si tendre,
Du désespoir n'imprime point la main ?

1. Les *Plaisirs du Poète*, 2e édition, 1804.

Le front caché dans les ténèbres,
La mort vient ; les cyprès funèbres
Vont remplacer les roses du printemps.
Aimons, aimons, tandis qu'il en est temps ;
Livrons-nous aux tranports, que le bel âge inspire...
On n'aime plus en cheveux blancs,
Ou, si l'on aime encore, on n'ose plus le dire.

SIMÈTHE

OU

LE SACRIFICE MAGIQUE

Seconde idylle de Théocrite.

Où sont-ils ces lauriers et ces poisons subtils?
Ces philtres dévorants, Thestilis, où sont-ils?
Apporte cette coupe, et que ta main trop lente
En couronne les bords d'une pourpre sanglante!
Je vais, contre un perfide, évoquer les enfers.
Douze fois le soleil s'est plongé dans les mers,
Depuis que, sous les coups de sa main empressée,
Il n'a fait retentir ma porte délaissée.
Daigne-t-il seulement s'informer de mon sort?
Il verrait d'un même œil et ma vie et ma mort!
Ah! sans doute, ô Vénus, ô déesse cruelle!
Ton fils l'entraîne aux pieds d'une amante nouvelle...
N'importe! dès demain, aux premiers feux du jour,
J'irai, dans la palestre, attendre son retour :
Je veux le voir, je veux confondre le parjure;
Je veux lui reprocher tous les maux que j'endure.
Mais la nuit règne encor : sous ses voiles discrets,
D'un noir enchantement déployons les secrets;

Essayons mon pouvoir sur cette âme insensible.
Fais triompher le charme, ô déité paisible,
Qui, suivant lentement ton cours silencieux,
Veilles seule avec moi, quand tout dort sous les cieux!
Toi, que des chiens hurlants les clameurs prophétiques
Annoncent à grand bruit sur les places publiques;
Toi, qui, t'environnant de lugubres flambeaux,
Marches d'un pied nocturne au milieu des tombeaux,
Triple Hécate! descends dans mon âme obsédée;
Rassemble en moi Circé, Périmède et Médée.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Regarde, Thestilis? Déjà l'orge sacrée
Expire, en pétillant, par les feux dévorée.
Hâte-toi, hâte-toi d'en répandre à grands flots...
Mais, quoi! ta main languit dans un lâche repos!
Perfide! avec le traître, es-tu d'intelligence?
Aurais-tu médité de trahir ma vengeance?
Verse, en disant ces mots: « Du plus faux des amants,
Puissé-je ainsi brûler les derniers ossements! »

Delphis, l'ingrat Delphis brûle toute mon âme.
Comme de ce brasier la pétillante flamme
Consume ce rameau, que Delphis, à son tour,
Languissant, desséché, se consume d'amour!
Amollis cette cire, en invoquant la foudre?
Puissé-je ainsi, cruel, voir ton cœur se dissoudre!
Qu'Amour, de son flambeau, vienne amollir ton sein!

Brûle de tous ses feux, et, comme sous ma main
Ce disque avec vitesse en tournoyant s'agite,
Que la main de Vénus vers moi te précipite!

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Achevons les apprêts de ce noir sacrifice;
Sous nos coups redoublés, que l'airain retentisse!
Enchaîne aux bords du Styx, par tes ordres sacrés,
Les dieux du noir séjour, contre moi conjurés,
O Diane!... Elle vient : un bruit sombre et terrible
Atteste autour de nous sa présence invisible.

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le bruit meurt. Quel repos! la terre au loin sommeille,
Mais, dans mon sein troublé, l'amour gémit et veille.
On n'entend plus gronder l'aquilon sur les flots...
Seul, mon cœur orageux ignore le repos.
J'épanche par trois fois cette coupe écumante;
Par trois fois s'échappant des lèvres d'une amante,
Ces mots vont retentir : « Objet de mon mépris,
Odieuse beauté dont Delphis est épris,
Qu'il t'oublie à son tour, comme autrefois Thésée
Oublia, dans Naxos, Ariane abusée! »

Philtres impérieux! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Le coursier frémissant bondit dans la campagne;
Il vole sur les pas de sa belle compagne,
A travers les vallons et les monts sourcilleux :
Puissé-je voir ainsi mon amant furieux,
De désirs éperdu, s'élancer du Gymnase,
Et venir m'embraser de l'ardeur qui l'embrase !

Philtres impérieux ! ramenez près de moi
L'ingrat qui m'a manqué de foi.

Cette frange, ornement de sa robe flottante,
Livre-la, Thestilis, à la flamme éclatante?
Amour, qui sur mon cœur t'acharnes sans pitié,
N'es-tu pas de mes maux encore rassasié?
De ces lézards broyés, formons un noir breuvage.
Va presser ces poisons, artisans de ma rage,
Sur le seuil, dont mon cœur ne peut se détacher,
Seuil désert, que l'ingrat ne daigne plus toucher;
Et dis, en exprimant l'affreux suc de ces plantes :
« Puisse-t-il circuler dans ses veines brûlantes ! »

Me voilà seule enfin !... ô déesse des nuits,
Remontons vers ce jour, source de mes ennuis.
On célébrait Diane : Anaxo, révérée,
S'avançait, apportant la corbeille sacrée;
Et, dans leur simulacre, on admirait les traits
De ces fiers animaux, habitants des forêts.
D'une lionne alors l'image courroucée
Attirait les regards de la foule empressée.
Theucaris, dont le lait nourrit mes premiers ans,

Me conjura d'aider ses pas déjà pesants,
Et d'assister près d'elle à la cérémonie.
Hélas! j'y consentis : les dieux m'en ont punie!

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Déjà nous entendions les clameurs de la fête,
Et du toit de Lycus j'apercevais le faîte.
En ce fatal moment, suspendant leurs travaux,
Eudamippe et Delphis, compagnons et rivaux,
Sortaient de la palestre, où se plaît leur courage.
Un duvet délicat ombrageait leur visage.
Ils s'offrirent soudain à mes regards surpris;
Je les vis... ou plutôt je ne vis que Delphis;
Je le vis, et vers lui vola mon âme errante :
Je demeurai longtemps muette, délirante;
Mes regards, sans rien voir, devant moi se fixaient,
Et sous mon corps tremblant mes genoux fléchissaient.
La fête, tout à coup, disparut à ma vue...
J'ignore, à mon séjour, quelle main m'a rendue :
Mais une fièvre ardente alluma tous mes sens;
Dix fois la nuit obscure entendit mes accents,
Et dix fois de retour, l'astre qui nous éclaire,
Me vit noyer de pleurs ma couche solitaire.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes malheurs et mon amour.

Sur mon front pâlissant, la mort semblait présente;

Ma tête avait perdu sa parure flottante.
Enfin, non sans rougir, je dis à Thestilis :
« Delphis est mon vainqueur ; amène-moi Delphis... »
Elle vole, revient, et Delphis la devance ;
Déjà, d'un pied léger, sur le seuil, il s'élance.

Astre des nuits! révèle au jour
Et mes transports et mon amour.

Je le vois!...Tout mon corps transit, frissonne et brûle.
Une froide sueur dans mes membres circule.
Je veux parler, ma voix expire, et de mon sein
Avec peine s'échappe un murmure incertain.

Aussitôt qu'il me vit, avec un art perfide
Il baissa, vers la terre, un front pur et timide :
« Simèthe, me dit-il de l'accent le plus doux,
Vous prévenez Delphis, en l'appelant vers vous.
Dès que l'ombre paisible eût obscurci la terre,
Oui, je serais venu, guidé par le mystère,
Implorant dans la nuit l'étoile de Vénus,
Suspendre à votre toit les doux fruits de Bacchus.
Mais, si d'affreux verrous, repoussant ma prière,
Avaient à mes transports opposé leur barrière,
Contre le seuil jaloux, complice de mes maux,
L'Amour eût fait voler la hache et les flambeaux.
L'Amour! ah! le Lipare et son ardent bitume,
Que la main du Cyclope incessamment rallume,
N'égalent point les feux dont il dévore un cœur!
Il parle, tout fléchit; il veut, il est vainqueur.

Contre ses traits puissants, Minerve est son égide;
Il subjugue, enhardit une beauté timide,
Et, trompant des Argus les regards attentifs,
Loin du toit maternel guide ses pas furtifs :
Il arrache à l'époux son épouse inconstante,
Du baiser de l'hymen encore palpitante. »

Il dit; et, dans le trouble où s'égarent mes sens,
Mon âme avec transport recueille ses accents.
Interdite, éperdue, et respirant à peine,
Sur mon sein amoureux doucement je l'entraîne;
Et, sur mon lit brûlant, l'un vers l'autre élancés,
Nous ne formons qu'un corps, de nos corps enlacés.
A nos lèvres de feu nos âmes suspendues,
Dans les flots de plaisir expirent confondues...
O Phébé! tu nous vis, en de si doux moments,
Enivrés à longs traits du nectar des amants!

Depuis ce temps heureux, tous nos jours sans nuages,
Par l'amour embellis, coulaient exempts d'orages.
Ce matin, quand l'Aurore, éveillant l'univers,
Sur son char éclatant remontait dans les airs,
Néris vient m'annoncer la plus cruelle injure :
Delphis, si je l'en crois, Delphis n'est qu'un parjure!
De ma rivale encor, le nom m'est inconnu,
Mais dans de nouveaux fers Delphis est retenu;
Tout l'annonce : de fleurs sa tête est couronnée;
De myrtes amoureux sa maison est ornée;
Il boit, dans les festins, à l'objet de sa foi;
C'en est fait, et Delphis n'existe plus pour moi!

Loin de mes bras, il vole au plaisir qui l'appelle...
Mais je veux ramener ou punir l'infidèle!
Si son cœur plus longtemps s'obstine en ses forfaits,
O Parques! recevez le serment que je fais :
Il ira m'outrager sur le sombre rivage;
Les poisons sont tout prêts, pour assouvir ma rage.

Phébé! poursuis ton cours : l'heure fuit; il est temps
De plonger dans les flots tes coursiers haletants.
Si mon art impuissant trahit mon espérance,
Tu reviendras demain éclairer ma vengeance.

---

*DÉBUT DE LA LUSIADE

Poème de Camoens.

J'oserai, si ma muse accomplit sa promesse,
Confier, aux cent voix de l'errante déesse,
La course conquérante et les fameux destins
Des héros, qui, voguant loin des bords Lusitains,
Couvrirent de vaisseaux ces ondes étonnées,
Que l'aviron tranchant n'avait point sillonnées,
Et, de la Taprobane osant franchir les mers,
Fondèrent un royaume, au bout de l'univers.
On vit leurs bras puissants dégager, de la chaîne,
La rive asiatique et la plage africaine,
Et, sur les longs débris de vingt trônes épars,
Arborer de Lusus les puissants étendards.
Du patient Ulysse et du pieux Énée,
Qu'on ne me vante plus la grande destinée,
Ni Trajan, ni toi-même, ô vainqueur de Porus,
Toi, sous qui s'abaissa le trône de Cyrus!
Je chante un peuple heureux, dont la haute fortune

1. Publié dans les *Poésies diverses*, édition de 1812.

Joint le glaive de Mars au trident de Neptune.
Devant tant de hauts faits, inconnus jusqu'à nous,
Prodiges des vieux jours, anéantissez-vous!
Nymphes du Tage! ô vous, que célébrait ma lyre,
Soutenez de mes chants l'harmonieux délire :
Qu'en ce jour la trompette à la perçante voix,
Succédant aux soupirs de la flûte des bois,
Noblement retentisse, et raconte à la terre
Ces exploits, protégés par le dieu de la guerre;
Des enfants de Lusus, que les noms éclatants
Parviennent dans mes vers aux limites des temps,
Et puissent, consacrés par mon ardent génie,
Vos flots couler, rivaux des flots de l'Aonie!
Ornement de notre âge, ô monarque naissant,
Amour de ma patrie et terreur du Croissant,
Toi, sur qui le Très-Haut réfléchit son image
Pour ramener à lui notre infidèle hommage,
Et dont le glaive, armé pour la cause des Cieux,
Affranchit du Jourdain les flots religieux!
De tes aïeux, en toi, l'âme entière respire;
Leur immortel regard veille sur ton empire :
Sers toi-même d'exemple à nos derniers neveux;
Partage avec le Ciel notre encens et nos vœux!
Le doux zéphyr régnait, sur la plaine argentée,
Qui voit bondir au loin les troupeaux de Protée;
Le flot obéissant, sous la proue, écumait;
Quand tout à coup l'Olympe, au lumineux sommet,
D'où partent les destins de la race mortelle,
Ouvre ses portes d'or à la troupe éternelle;
Et les Dieux convoqués, prompts à se réunir,

Des peuples d'Orient vont peser l'avenir.
Près du trône immuable, où le dieu du tonnerre
Régit, par la pensée, et les cieux et la terre,
Les voici tous rangés : ceux des âpres climats,
Où l'haleine de l'Ourse a soufflé les frimas;
Ceux des pays brûlants que Sirius dévore;
Ceux des peuples voisins du berceau de l'Aurore,
Et de l'humide empire, où le char du Soleil
Précipite ses feux dans l'Occident vermeil.
Au plus haut de l'Éther, le monarque des mondes
Sur un trône semé d'étoiles vagabondes,
S'assied, inébranlable en son éternité;
Son souffle épand la vie et l'immortalité :
D'or et de diamants resplendit sa couronne,
Et des Dieux ses sujets la foule l'environne.
Il les voit à ses pieds, selon leurs rangs assis,
Attentifs au signal de ses divins sourcils.
Il s'adresse, en ces mots, à leur troupe sacrée :
« Vous tous, qui m'écoutez, hôtes de l'Empyrée!
Vous savez les exploits des héros Lusitains,
Et le grand avenir promis à leurs destins.
La Castille, à leurs pieds, a vu mourir sa foudre,
Et leur trône est debout sur les trônes en poudre.
C'est peu pour leur valeur. A ces rois d'Occident,
Le sort a décerné l'empire du trident :
Ils iront, jusqu'aux lieux habités par le More,
En sa couche éclatante épouvanter l'Aurore.
Mais depuis trop longtemps les vents, contre eux ligués,
Battent de mers en mers leurs vaisseaux fatigués :
Qu'ils aillent, respirant du fracas des orages,

Sur un rivage ami, reposer leurs courages;
Qu'ensuite devant eux les chemins soient ouverts;
Qu'ils poursuivent leur course au nouvel univers! »
Ainsi parla le Dieu de la voûte étoilée.
Des avis différents partagent l'assemblée.
Bacchus surtout, Bacchus frémit impatient :
« Quoi! dit-il, en fureur : dans l'antique Orient,
Des mortels sous leurs pieds fouleraient mes trophées,
Que n'a point consacrés la lyre des Orphées!
Sur les rives du Gange, on verrait de Bacchus
La gloire terrassée et les lauriers vaincus!
Non. » — Cependant Vénus, aux Lusitains fidèle,
Croit voir en eux les fils de la Ville éternelle.
Elle sait qu'à jamais, sur des bords inconnus,
Leur empire étendra l'empire de Vénus;
Elle le sait : leur cause à la sienne est unie.
Le destin des héros de la Lusitanie
Oppose l'un à l'autre et Bacchus et Cypris:
Elle attend des honneurs; il prévoit des mépris.
A leurs fougeux débats les vastes cieux répondent,
Et des Dieux divisés les clameurs se confondent :
Ainsi, quand les autans, avec un long fracas,
Commencent dans les airs leurs turbulents combats,
Le bruit des pins tombants ébranle au loin la terre;
De sourds mugissements, semblables au tonnerre,
Remplissant la vallée et les bois et les monts,
Retentissent longtemps dans les antres profonds.
Mars a, de Dionée, embrassé la querelle,
Soit que ses premiers feux se rallument pour elle,
Soit qu'au fond de son cœur, de ces fiers conquérants,

Il chérisse l'audace et les destins errants;
Dans l'immortel Conseil, formidable, il se lève,
Et les Dieux ont pâli, devant le Dieu du glaive.
Sur ce front belliqueux s'agite fièrement
Le casque, où resplendit l'éclair du diamant.
Le céleste parvis, qu'il frappe de la lance,
Tressaille; et son regard commande le silence :
« Eh quoi! dit-il enfin. Veux-tu, maître des cieux,
Immoler les mortels aux passions des Dieux?
Du fils de Sémélé la jalouse colère
Doit-elle à la vertu dérober son salaire?
Jupiter a promis : promettrait-il en vain?
Ordonne, et qu'à l'instant le messager divin,
S'élançant des hauteurs de la céleste voûte,
Aux enfants de Lusus aplanisse la route,
Et que leurs pavillons, dès longtemps attendus,
Éclatent sur les bords du Gange et de l'Indus! »
Il dit, et Jupiter, par un signe fidèle,
Souscrit aux vœux du Dieu, dont la lance étincelle.

VARIANTES

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE

ÉGLOGUE PREMIÈRE

Tityre, Mélibée.

Millevoye n'a conservé qu'un bien petit nombre de vers de sa traduction primitive (*Paris, Nicolle,* 1809, in-18), qu'il faut reproduire ici presque en totalité et qui pourra être comparée très avantageusement avec la seconde, publiée dans l'édition posthume des Œuvres en 1822.

MÉLIBÉE.

Étendu, cher Tityre, au pied d'un large hêtre,
Tu médites des airs sur ta flûte champêtre.
Nous, hélas ! nous quittons nos doux champs et nos toits;
Nous fuyons la patrie; et, paisible en ces bois,
Tu leur apprends le nom, le beau nom d'Amarylle.

TITYRE.

O Mélibée, un dieu m'a fait ce sort tranquille;
Oui, c'est un dieu pour moi : sur ses autels nouveaux,
Souvent j'immolerai l'élite des agneaux.
Par lui, mes bœufs en paix errent dans la prairie,
Et ma voix aux pipeaux librement se marie.

MÉLIBÉE.

Quand ces bords malheureux sont troublés de nos cris,
Je suis, de ton repos, moins jaloux que surpris.

Ces chèvres... languissant, je puis les suivre à peine;
A peine celle-ci, qu'avec effort je traîne,
Peut-elle, à pas tardifs, regagner les hameaux.
Sous l'épais coudrier, de deux tendres jumeaux,
Jeune espoir du bercail, elle accrut ma richesse...
La corneille, du creux de son yeuse antique...
Mais ce dieu, quel est-il?

TITYRE.

Longtemps j'ai comparé
Ces murs appelés Rome, au village ignoré,
Où nous portons l'agneau sevré de la mamelle.
Du chien, le chien naissant est l'image fidèle;
Des chèvres, les chevreaux ne sont point différents;
Tel aux petits objets je comparais les grands.
Mais Rome, de son front, passe les autres villes,
Comme le haut cyprès les viornes débiles.

MÉLIBÉE.

Quel motif si pressant vers Rome t'a guidé!

TITYRE.

La liberté, tardive, enfin m'a regardé,
Quand tombait sous l'acier ma barbe blanchissante.
De mon cœur, Galatée alors était absente;
Amarylle y régnait, car, dans mes premiers nœuds,
Fortune et liberté ne tentaient plus mes vœux.
Je prodiguais en vain mes victimes bêlantes;
En vain j'épaississais les crèmes succulentes;
D'une ingrate cité le plus modique airain,
De son poids, au retour, ne chargeait point ma main.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si ta voix, Amarylle,
Importunait les dieux d'une plainte stérile...
Nos pins, tout rappelait tes pas sur ce rivage.

TITYRE.

Qu'eusse-je fait? Comment sortir de l'esclavage,
O mon cher Mélibée? Eh! m'était-il permis
De porter mon amour à des dieux plus amis?...

« Pasteurs, nous a-t-il dit, rentrez dans vos hameaux ;
Rendez les prés aux bœufs et le joug aux taureaux. »

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard, que les dieux favorisent !
Ces champs qu'ils t'ont laissés, assez grands, te suffisent,
Bien qu'un profond marais et des joncs limoneux
Resserrent de son sol les confins sablonneux.
Des troupeaux infectés ni des plantes amères
N'empoisonneront point tes brebis bientôt mères.
O fortuné vieillard ! près des fleuves aimés,
Sous la fraîche épaisseur des bois accoutumés,
Tu respires : tantôt ce rempart d'aubépine
T'endort, au bruit errant de l'essaim qui butine ;
Tantôt d'un roc altier l'émondeur protégé,
Ébranle les échos, par son chant prolongé,
Pendant que sur l'ormeau roule au loin gémissante,
Des ramiers, tes amours, la plainte renaissante.

TITYRE.

On verra le chevreuil brouter au sein des airs,
Le poisson nu, chassé du lit profond des mers ;
L'Euphrate, au lourd Germain, prodiguera ses ondes ;
Le dur Parthe boira la Saône vagabonde,
Avant qu'un de ses traits s'efface de mon sein.

MÉLIBÉE.

Nous, épars, nous fuyons ! L'un verra l'Africain ;
L'autre, les bords crétois et l'Oaxe rapide,
Où le Breton, qu'isole une barrière humide...
Un Barbare porter la faux dans nos moissons !...
O Mélibée ! aligne encor tes ceps nombreux !
Allez, chèvres, allez, troupeau jadis heureux !
Je ne vous verrai plus, d'une grotte ombragée,
Pendre au front buissonneux de la roche allongée ;
Je ne chanterai plus ; vous irez, sans pasteur...

TITYRE.

. . . .
L'ombre s'est agrandie et tombe des montagnes.

ÉGLOGUE SECONDE

Corydon.

Millevoye n'a changé que trois vers dans la seconde édition de cette églogue.

Même honneur vous est dû, prunes de nos jardins...
Et moi, je brûle!... Amour! quel terme à ton pouvoir...
Corydon! Corydon! d'où naît ton fol espoir?...
Tresse l'osier pliant, cueilli pour les former...

ÉGLOGUE TROISIÈME

Palémon.

DAMÈTE.

..... Égon seul le livre à ma houlette...

MÉNALQUE.

Maîtres, qu'oserez-vous, après de tels esclaves?
Et ne t'ai-je pas vu ravir, toi qui me braves,
Le chevreau de Damon, malgré l'œil du pasteur,
Et de sa Lycisca l'aboiement délateur?...

MÉNALQUE.

..... Des pipeaux à Damète,
Damète, qu'on voyait, sur les places errant,
Perdre les durs fredons de son fifre ignorant...
. . . .

MÉNALQUE.

Comptent deux fois le jour, l'un les moutons bêlants,
Et l'autre, les chevreaux. Mais, puisqu'à mes talents
Tu l'oses disputer, ces deux vases de hêtre
Sont mes biens : de leur prix tu conviendras peut-être...

PALÉMON.

Tout sol se fertilise et tout arbre a fleuri...
Le Parnasse chérit la lutte alternative...

DAMÈTE.

J'apprête à ma Vénus un présent... car j'ai vu
La branche, où deux ramiers ont leur nid suspendu.

MÉNALQUE.

Que me sert ton amour, Églé? Tu fuis ma vue,
Et me laisses gardien de l'embûche tendue!

. . . .

MÉNALQUE.

Mon cœur est à Phyllis, j'en atteste ses charmes,
Ses longs adieux... *Adieu!* dit-elle avec des larmes.

DAMÈTE.

Le loup nuit au bercail; l'aquilon aux taillis;
Aux fruits, la brume; à moi, l'orgueil d'Amaryllis.

. . . .

DAMÈTE.

O Muses! Pollion chérit mes airs nouveaux;
Offrez une génisse à l'ami des pipeaux...

MÉNALQUE.

Qui ne hait Bavius, croit Mévius habile,
Lie au joug le renard, trait le bouc indocile...

DAMÈTE.

Au temps prescrit, j'irai les plonger dans les eaux.

MÉNALQUE.

Dérobez vos troupeaux au Cancer en furie.
Naguère nous pressions la mamelle tarie.

DAMÈTE.

Comme en ces prés féconds s'amaigrit mon taureau!
Le pasteur meurt d'amour, et d'amour le troupeau.

. . . .

PALÉMON.

Les prés ont assez bu, refermez les fontaines.

ÉGLOGUE CINQUIÈME

Daphnis.

MOPSUS.

Les rameaux vagabonds, qui fatiguent la treille...

MÉNALQUE.

Autant l'humble lavande à l'éclatant rosier,
Autant devant sa gloire il doit s'humilier...
Bergers, Daphnis l'ordonne, élevez son tombeau,
Et que ces simples vers soient son apothéose :
Cher aux bois, cher aux cieux, ici Daphnis repose.
Son bercail était beau, moins beau que le pasteur.

MÉNALQUE.

Tes chants me sont plus doux, ô poète enchanteur,
Qu'un frais sommeil à l'homme excédé de sa course,
Et qu'au pâtre altéré le doux bruit de la source.
Par la flûte et la voix, de ton maître l'égal,
Sois un autre lui-même, et moi, d'un chant rival,
Je dirai ton Daphnis . . . .
Vivront, pour nous, ton nom, ta gloire et tes louanges...

MOPSUS.

Est-il, pour ses concerts, des dons assez pompeux ?
. . . .
Antigène l'envie : il a de quoi me plaire...

ÉGLOGUE SEPTIÈME

Mélibée, Corydon, Thyrsis.

MÉLIBÉE.

Sous un pin frémissant, Daphnis était assis...
Vois l'errant Mincio, dans les joncs égaré,
Et l'essaim bourdonnant sur le chêne sacré...

CORYDON.

Diane ! et moi, t'ornant du cothurne empourpré,
Je te ferai revivre en un marbre sacré...

THYRSIS.

Trouve-moi plus amer que l'herbe de Sardaigne,
Et plus vil que la brise et l'algue qu'on dédaigne...
O mes bœufs, par pitié, rentrez! Il en est temps.

CORYDON.

Ruisseaux, doux au sommeil; lits de mousse naissante,
Que voile cet arbuste à l'ombre adolescente...

THYRSIS.

Les hivers ne sont pas plus redoutés de nous,
Que des torrents, leur digue, et nos pasteurs, des loups.

CORYDON.

Le genièvre noircit, la châtaigne est armée,
Et, sous l'arbre opulent, la pomme est parsemée;
Tout rit; mais si Daphné quittait un jour ces monts,
Les fleurs tariraient dans nos champs inféconds...

THYRSIS.

Bacchus, jaloux, de pampre appauvrit la montagne...

CORYDON.

La vigne aime Bacchus; le peuplier, Alcide;
Le laurier croît au Pinde, et le myrte dans Gnide.
Trop heureux coudrier! . . . .

THYRSIS.

Si plus souvent, Naïs, tu visitais nos bois...

MÉLIBÉE.

Thyrsis en vain luttait. Dès lors, chantre suprême,
Corydon n'eut d'égal que Corydon lui-même.

ÉGLOGUE HUITIÈME

Damon et Alphesibée.

Damon, Alphesibée, harmonieux pasteurs!
Je vais les répéter vos accords enchanteurs!...
Je vais les répéter vos accords enchanteurs,

Damon, Alphésibée, harmonieux pasteurs !...
Et moi, je pleure en vain sur mes tristes amours !
A mes cris douloureux, les dieux se montrent sourds.
Mais c'en est fait, je touche à mon heure fatale.
O ma flûte, redis les accents du Ménale.
  Ménale, des bergers, entend les airs plaintifs...
Pan y fit soupirer la flûte pastorale.
O ma flûte, redis les accents du Ménale.
  Nise à Mopsus! amants, de quoi douterez-vous?
La cavale prendra le griffon pour époux;
Près des limiers, boiront les biches sans défense...
Hesper daigne éclairer ta pompe conjugale.
O ma flûte, redis les accents du Ménale.
  Digne d'un tel époux, méprise désormais,
Nise, ma barbe épaisse et mes sourcils épais.
Un dieu me vengera, sur la rive infernale.
O ma flûte, redis les accents du Ménale...
J'avais vu douze étés, et déjà moins timide,
Ma main pouvait atteindre aux plus jeunes rameaux.
Je te vis, je péris! Dans quel gouffre de maux
M'entraîna de l'amour l'illusion fatale!
O ma flûte, redis les accents du Ménale.

ÉGLOGUE NEUVIÈME

Méris.

LYCIDAS.

. . . .
Semé des fleurs, vêtu les fontaines d'ombrage...
O Tityre, et du bouc fuis le front irrité.

MÉRIS.

Chante l'air, que Ménalque à Varus a chanté,
Tout imparfait encore. Ah! si le sort pardonne...
Varus!

LYCIDAS.

Que tes essaims, des ifs, craignent le front...

Poursuis, Méris! Moi-même, aux doctes immortelles,
J'ai dû quelques accords, et jadis nos pasteurs
M'ont proclamé poète : éloges trop flatteurs!
Est-ce à moi de prétendre à cet honneur insigne?
De Varus, de Cinna, ma muse est-elle digne?
L'oie au cri dur, du cygne, a-t-elle les doux chants?

MÉRIS.

Je cherche, ô Lycidas, si quelques airs touchants,
Vivent dans ma mémoire: « Accours, ô Galatée!...
« Greffe tes plants, Daphnis : de la poire vermeille,
« Tes neveux jouiront. » Tout fuit avec le temps:
J'ai, les pipeaux en main, usé de longs instants.
Tout n'est point oublié; cependant, avant l'âge...

LYCIDAS.

Plus de retards. Regarde: au loin les flots se taisent...
Si tu crains que la nuit n'ouvre l'urne des cieux,
Abrégeons le chemin, par nos chansons rivales,
Et mon dos portera ce poids par intervalles...

L'ILIADE

Variantes de la première édition (*Poésies diverses*. Tome second. *Paris, Firmin Didot*, 1814, in-18).

CHANT PREMIER

. . . . . La rive, où leurs tributs épars,
Du dieu fils de Latone appellent les regards...
La jeune Chryséis.....
Ulysse, la guidant aux marches de l'autel...
Les bras au ciel, Chrysés fait entendre sa voix:
« Dieu, dont l'arc immortel lance au loin la lumière,
Daigne une fois encore exaucer ma prière... »
. . . .
Suppliant, il parlait. Apollon fut propice.

L'orge mystérieux, autour du sacrifice,
De la main du grand-prêtre, à l'instant est semé:
Le sang noir des taureaux sur la terre a fumé...
A la flamme éclatante offrant le large dos...
De javelots aigus la jeunesse est armée...
Du robuste taureau la poitrine et les flancs,
Sont fixés, non sans peine, aux dards étincelans...
Apollon, célébré dans leurs hymnes pieux,
S'apaise, et, satisfait, sourit du haut des cieux...

. . . .

Le vaisseau léger fuit.....
Au vaste camp des Grecs son retour fut rapide:
Déjà le port l'accueille en ses flancs sablonneux...
. . . . se confinait Achille :
Refusant à la Grèce et sa voix et son bras,
Sa tranquille vengeance invoquait les combats...
Junon.....
« Ainsi donc Jupiter, pour moi toujours injuste,
Ne daigne plus m'admettre en son conseil auguste !...
Il se tait. La déesse à l'œil sombre et farouche
Lui répond: « Quel reproche est sorti de ta bouche...
Tu vas, du sang des Grecs, inonder les rivages...

. . . .

« Ma volonté demeure; elle est irrévocable!
Cède, ou crains mon courroux!...... »
..... Junon tremblante a reculé trois pas;
Muette, elle s'assied; les dieux, dans la tristesse,
Soupirent, consternés des maux de la déesse.

. . . .

Il dit, et de Junon la complaisante main
Accepte le nectar, présenté par Vulcain,
Qui, boiteux échanson, de la joyeuse troupe
Court à pas inégaux remplir aussi la coupe...
Apollon, jusqu'au soir, chante, au banquet des dieux,
Et, pour accompagner sa sublime harmonie,
Les neuf Sœurs ont quitté les vallons d'Aonie.

. . . .

Et la couche, où réside un charme assoupissant,
Sous le divin fardeau s'affaisse en gémissant...

CHANT VINGT-QUATRIÈME

. . . .
Iris gagne la grotte, inaccessible au jour...
. . . .
Et moi, j'avais des fils!.....
L'impitoyable Mars les a tous dévorés;
De leur pieux amour, mes vieux ans sont frustrés...
. . . .
Mets un terme à tes pleurs.....
Ah! plutôt, crains encor d'autres adversités!
Mais lève-toi, vieillard, et siège à mes côtés.
— Puis-je des supplians quitter l'humble posture,
Que je n'obtienne un fils couché sans sépulture?....

ODES D'ANACRÉON

ODE XI

Cette traduction ou plutôt cette imitation a paru pour la première fois dans la première édition des *Plaisirs du Poète* (an X), avec quelques variantes qui méritent d'être relevées:

Les femmes me disaient sans cesse...
Vois! les jeux se sont envolés
De ton front qui se décolore:
Et tes cheveux s'en sont allés...
N'en reste-t-il plus? Je l'ignore;
En reste-t-il? Je n'en sais rien...

ODE XLIII

Voici les variantes, que nous trouvons dans le premier texte de cette traduction ou imitation, à la suite des *Plaisirs du Poète* (an X):

De la terre elle est la parure,
Et naquit du souffle des Dieux...
Elle sert tout ce qui respire:

La belle en décore son sein,
Le chanteur en orne sa lyre,
Le buveur en couvre son vin...
  Eh ! que deviendraient sans la rose
Tant de douces illusions ?
Le poète même en compose
Ses plus charmantes fictions...
  Des Nymphes les bras demi-nus...
La rose est au front de Vénus.
  Quand elle perd et sa jeunesse
Et son éclat jadis vanté,
Aimable encor dans sa vieillesse,
Elle survit à sa beauté.

ODE XLV

Cette imitation a paru d'abord dans la première édition des *Plaisirs du Poète* (an X), où elle est divisée par strophes de huit vers, au lieu de l'être en quatrains. Entre quelques variantes, on peut y choisir celles-ci :

Mais, par un cruel badinage,
L'Amour, assis à son côté,
A détruire tout son ouvrage
S'occupe avec malignité.
Le méchant, dans un noir breuvage,
Plonge les flèches à son tour,
Car, causer douleur et dommage,
C'est le passe-temps de l'Amour.
Tenez, essayez celui-ci...
Et Cupidon est triomphant...

SIMÈTHE

Cette traduction, ou plutôt cette imitation, qui a paru pour la première fois en 1804, dans la seconde édition des *Plaisirs du Poète*, ne contenait pas alors certains passages,

que le traducteur avait rejetés dans les notes, où il est allé les reprendre, douze ans plus tard, pour les ajouter au texte. Voici quelques variantes qui méritent d'être conservées.

. . . . ma porte délaissée.
Sans doute il rend hommage à de nouveaux attraits...
D'un noir enchantement déployons les secrets;
Essayons mon pouvoir sur cette âme insensible!
Prête-moi ta lumière, ô Déité paisible,
Qui poursuis lentement ton cours silencieux!
Quand l'Univers se tait, je t'adresse mes vœux.
Hécate, prends pitié des tourments de mon âme!...
Quel repos! tout se tait, tout dort dans la nature;
Mais, dans mon sein troublé, l'amour veille et murmure.
Et les vents et les mers suspendent leur fureur :
Tout est calme... L'orage est au fond de mon cœur...
L'intrépide coursier, que l'hippomane agite,
Aux champs Arcadiens, fougueux, se précipite,
A travers les vallons. . . . .
On célébrait Diane, et la foule empressée,
Dans les champs d'alentour, s'élançait dispersée...
Je demeurai longtemps immobile et tremblante.
Ma raison s'égarait... Ma force s'affaiblit,
Mon regard se troubla, mon front glacé pâlit...
Ma tête avait perdu sa parure flottante.
Objet infortuné de douleur et d'effroi,
Ma tombe s'entr'ouvrait, tout finissait pour moi.
Enfin, de mes tourments trop longtemps oppressée,
J'appelai Thestilis, mon esclave empressée :
« Thestilis, prends pitié des troubles de mon cœur?
Je brûle pour Delphis, Delphis est mon vainqueur;
Amène-moi Delphis... Élance-toi, rapide,
Au gymnase, où combat cet athlète intrépide;
Va, cours, et, l'appelant d'un doigt mystérieux,
Dis-lui que je l'attends, solitaire, en ces lieux? »
Elle vole, revient, et Delphis la devance;
Déjà, d'un pied léger, sur le seuil il s'élance...
« Quand de l'astre de nuits l'ombre eût voilé la terre
Oui, je serais venu. . . . .

Si mes vœux n'avaient point excité vos refus,
Alors vous m'eussiez vu, respectueux et tendre,
Brûlant d'obtenir tout, sans oser y prétendre ;
Heureux si quelquefois, oubliant sa rigueur,
Simèthe, d'un baiser, eût payé mon ardeur...
Je rends grâce à Vénus, à vous, belle Simèthe,
Qui daignez compatir à ma peine secrète,
Et n'avez pas permis que mon cœur sans retour
Languît désespéré, consumé par l'amour.
L'amour !... Ah ! le Lipare et ses torrents de flammes
N'égalent point l'ardeur qu'il allume en nos âmes !
Tout brûle de ses feux, tout ressent sa fureur... »
De myrtes, de festons, sa maison est ornée ;
Il a vidé sa coupe, à l'objet de sa foi...

NOTES

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE

ÉGLOGUE PREMIÈRE

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

Virgile excellait dans l'art des contrastes. L'opposition entre le sort des deux bergers est une idée profondément dramatique. La douloureuse agitation de Mélibée s'augmente encore du repos fortuné de Tityre.

Nos patriæ fines, et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus.

Ces trois expressions, peu différentes entre elles, et destinées à peindre la même circonstance, sont bien le langage de la douleur, qui, naturellement monotone, aime à se répéter, pour s'entretenir plus longtemps de ses pertes. C'est ainsi que les airs mélancoliques roulent sur un petit nombre de notes, dont le retour fréquent imite la plainte. Dans *patriæ fines, dulcia arva,* et *patriam,* Mélibée regrette trois fois sa patrie.

..... Tu Tityre, lentus in umbra.

Lentus exprime à la fois l'indolence, le repos et la sécurité, et n'a pas, dans notre langue, de mot qui lui corresponde. Observons, en passant, avec quel art naturel Virgile emploie les tours analogues à ce qu'il veut dé-

crire : la langueur du participe *recubans* et la phrase incidente, *lentus in umbra,* s'accordent avec l'abandon de l'heureux berger, et semblent imiter son attitude.

Fortunate senex ! ergo tua rura manebunt.

Lorsque le *cygne de Cambray,* rendant hommage à, celui de Mantoue, admirait cette touchante apostrophe il était loin de prévoir qu'un jour elle dût faire encore verser plus de larmes. Tant de proscrits dépouillés de leurs biens n'avaient pas, en regardant les dernières cabanes du sol français, répété à leurs humbles possesseurs : *ergo tua rura manebunt !*

Cette sorte de *novissima verba,* ces longs adieux à la patrie rappellent un autre chant d'exil, non moins tendre et plus solennel : *super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, quum recordaremur Sion;* paroles d'une religieuse simplicité, et où respire, en quelque sorte, le sublime de la tristesse.

Fortunate senex ! Hic, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Le *frigus opacum,* si célèbre, ne peut se rapporter qu'aux ombrages ; circonstance sous-entendue par Virgile, et que j'ai exprimée dans ce vers :

Sous la fraîche épaisseur des ombres bocagères.

Rivarol, toujours en quête des nouvelles combinaisons de mots, n'avait pas laissé échapper *frigus opacum,* qu'il traduisait par *la fraîche obscurité.* Le mot serait plus juste, s'il s'agissait d'une caverne.

Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpe levem somnum suadebit inire susurro.

Ici Virgile, par une heureuse métonymie, fait passer l'action de l'objet animé à l'objet inanimé ; ce ne sont

plus les abeilles, c'est la haie qui invite aux douceurs du repos. J'ai osé reproduire la hardiesse de cette figure, que je n'eusse point hasardée, sans le privilège de la traduction. Je me suis surtout attaché à rendre, sans la couper, cette abondante période, composée comme le meilleur tableau.

Quam nostro illius labatur pectore vultus.

Tityre désigne ici son bienfaiteur par le seul mot *illius,* quoiqu'il ne l'ait nommé que vingt vers plus haut; parce qu'une âme remplie de l'objet de son affection en croit tout le monde occupé comme elle-même, et ne suppose pas qu'on s'y puisse méprendre. J'ai gardé l'indéfini.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;
Pars Scythiam...

Combien ces mots *alii* et *pars* ajoutent à l'intérêt de la situation, en exprimant que les malheureux proscrits n'auront pas même la consolation pénible de partir pour le même exil, mais seront jetés çà et là sur la terre! Virgile est plein de ces intentions délicates et mélancoliques. La même tirade en offre un autre exemple, dans les vers suivants :

En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

L'opposition de *longo post tempore* et de *post aliquot* fait sentir combien ce temps d'exil leur doit paraître long, quoiqu'il ne dure que quelques années. Cette apparente contradiction a *préparé des tortures* à plus d'un savant. Moi, qui n'ai pas l'honneur de l'être, je m'en suis tenu au sens que je viens d'indiquer, persuadé que souvent en poésie un sentiment est une raison.

Il est inutile de faire remarquer tout le charme du

mea regna, que Racan a imité avec grâce dans ces deux vers :

Son fertile domaine est son petit empire.
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.

Au reste, les bons vers de Racan, comme ceux de Segrais, sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler souvent. On aimera peut-être mieux trouver ici l'églogue qui concourut, en 1784, à l'Académie française, pour le prix de poésie, que remporta RUTH, de Florian. Elle est d'un religieux, nommé Dom Gérard, qui, en mourant, désira qu'elle fût mise au concours : Il ajouta « qu'il l'avait faite pour le soulagement des pauvres, et qu'il leur destinait les fruits de sa victoire, si l'Académie couronnait son tombeau ». Ce sont les termes de sa lettre, cités par Marmontel, dans son Rapport sur le concours. Cette pièce, très distinguée malgré ses incorrections, contient des traits et même des morceaux dignes des plus grands maîtres. Elle est intitulée : LE PATRIARCHE LABOUREUR. Je crois, en la citant, que de pareils vers consoleront assez le lecteur, de ce que les miens lui pourront avoir laissé à désirer :

Un vieillard, révéré dans son hameau champêtre,
En avait vu la race et s'éteindre et renaître.
Au labourage instruit par soixante moissons,
Il aimait *d'en* donner, à son tour, des leçons.
Les jeunes métayers, à ses conseils utiles,
Recouraient chaque jour, et, disciples dociles,
A son gré, disposaient ou ceignaient le semoir.

Damon, de la sagesse, exerce le pouvoir;
Arbitre pacifique, il étouffe les haines,
Marque des champs voisins les bornes incertaines;
Et son long souvenir avait plus d'une fois,
Sur la main des huissiers, suspendu les exploits.

Par son âge, au travail à regret inhabile,
Il presserait en vain le soc d'un bras débile;

Mais il ne peut languir, dans un repos oisif:
D'une épine noueuse aidant son pied tardif,
Il va, des bords du champ, voir avancer l'ouvrage;
Sa voix, des bras lassés, ranime le courage,
Et, jusque pour la brute aux maux compatissant,
Il retient sur les bœufs l'aiguillon menaçant.

Admis au sanctuaire, et du hameau l'exemple,
Sa voix résonne encor sous les voûte du temple,
Et souvent sa ferveur, aux marches des autels,
Va se rassasier du pain des immortels.

Son épouse, à Damon, fut ravie avant l'âge;
Mais de nombreux enfants consolaient son veuvage.
Des myrtes de l'hymen deux de ses fils parés,
Habitaient des foyers, des siens non séparés.
Les fils, les petits-fils, et les brus, et les filles,
Sous un humble et seul toit, rassemblaient trois familles.
L'ordre régnait au sein du peuple fraternel,
Et pliait tout aux droits du sceptre paternel.
Empire aimable et saint! qu'un père est un doux maître!
Seul Damon présidait sur le détail champêtre;
Seul il dictait les soins, et les travaux du jour,
Et l'instant du départ, et l'instant du retour.

Ces ordres, chaque soir, sa voix ainsi les trace:
« Lorsqu'aux traits du matin les ombres feront place,
S'exerçant de concert sur un large sillon,
Que l'un presse le soc, et l'autre l'aiguillon;
Pour vous, vous traînerez la herse aux dents crochues
Sur la motte, rebelle au coutre des charrues;
Les plus jeunes paîtront, au bord des prés naissants,
Ou les bœufs fatigués, ou les veaux bondissants.
Vous, allez, du pigeon prévenant les rapines,
Sur les chanvres semés tendre un manteau d'épines;
Et vos sœurs, dans les blés, un sarcloir à la main,
Iront, d'un pas léger, se frayant un chemin,
Détruire la nielle où la nielle abonde,
Et trancher du chardon l'engeance trop féconde.

Ainsi que le pilote, en main le gouvernail,
Prescrit aux matelots l'ordre de leur travail,

Ainsi du lendemain Damon règle l'usage;
Et tous, également contents de leur partage,
Jusqu'à l'aube du jour, vont, du coq matinal,
Pour le commun départ, attendre le signal.
Mais d'un éclat nouveau déjà les cieux rougissent;
De l'étable arrachés, les bœufs au loin mugissent;
Dans les sillons ouverts, le coutre se polit;
Sous les ongles de fer, la glèbe s'amollit;
Le chanvre se dérobe à l'avide colombe;
Sous le sarcloir aigu, partout le chardon tombe:
Son dard s'oppose mal à des aciers tranchants,
Et la nielle en tas couvre le bord des champs.
La sueur à grands flots, des fronts, en vain ruisselle:
Une chanson soutient la force qui chancelle.
Les bras ont plus d'ardeur que le soleil brûlant,
Et tous voudraient au jour donner un cours plus lent.
Lorsque le grand flambeau cache enfin sa lumière,
Notre troupe, en chantant, regagne la chaumière,
Et, nourrissant l'espoir d'un rustique festin,
Sent la fève ou le lard, qui l'attend sur l'étain.

Au repas succédaient de ferventes prières,
Et, tous alors cédant au besoin des paupières,
On allait, sur la natte, en des flots de pavots,
Pour un prompt lendemain, puiser des feux nouveaux.

Mais lorsque, s'emparant de la voûte azurée,
Le nébuleux décembre allongeait la soirée,
Un jeune enfant, docile aux soins de son *aïeul*,
De nos fastes sacrés prenait le saint rec*ueil*,
Mais non sans le baiser : sa main respectueuse
L'approchant des lueurs d'une mèche onctueuse,
Il lit, d'abord timide, et bientôt enhardi.
Autour de lui, soudain un cercle est arrondi:
L'un debout, l'autre assis, tous, fervent auditoire,
En extase écoutaient la vénérable histoire.

Appliquant un cristal sur ses yeux obscurcis,
Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Le vieillard lui disait : « Lisez ces pages saintes;
Abel, le juste Abel, de son sang les a teintes.

Où peut d'un frère aller la jalouse fureur!
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur?
Cette leçon pour vous est triste, mais utile.

« Après Abel, viendra ce fils cher et docile,
Qui, cédant à la loi dont son père est pressé,
Monte sur le bûcher, que lui-même a dressé;
Mais le Ciel couronna, par un retour prospère,
L'égale obéissance et du fils et du père;
Dieu veut que sans réserve on se repose en lui.
Ces deux traits rempliront nos veilles d'aujourd'hui.
L'autre soir varîra nos pieuses lectures,
Et demain de Joseph les saintes aventures,
Et son respect, si mal payé par Putiphar,
Feront bien à vos yeux oublier qu'il est tard;
Surtout, vous y verrez, instruits à l'indulgence,
Comme un frère offensé doit en tirer vengeance. »
La scène, ainsi féconde en heureux changements,
Variait les leçons et les amusements.
Les jours du saint repos, en ces pieuses veilles,
On avait pour tout soin d'occuper les oreilles.
Aux autres soirs, les mains, s'exerçant à leur tour,
Reprenaient à la nuit ces vols faits sur le jour.

Lorsque le docte enfant, fidèle à sa coutume,
Avait, en le baisant, fermé le saint volume,
Près d'un faisceau, fatal souvent aux humbles toits,
On s'attroupe, et, brisant le chanvre entre leurs doigts,
Frère et sœur, tous soudain font un concert rustique
D'innocentes chansons, ou d'un pieux cantique.
Le vieillard, à voix basse, accompagnait leurs chants:
Son âme était ouverte à des plaisirs touchants;
Et s'il goûtait des voix la douceur réunie,
Des cœurs, bien mieux encore, il aimait l'harmonie.

Souvent, de leurs accords interrompant le cours,
Ses enfants lui disaient : « Cher auteur de nos jours,
Sans doute, en l'étendant, Dieu sema votre vie
De bien des traits divers : contentez notre envie;
Daignez les raconter; vos peines, vos malheurs,
Soufferts, hélas! pour nous, doivent toucher nos cœurs.

— Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire?
D'ailleurs ma vie est longue, et courte est mon histoire,
Répondait le vieillard; et quels traits curieux
Offrirait de mes ans le cours laborieux?
Puissé-je m'être, au moins, rendu mes maux utiles!
Le travail n'était rien, si mes champs infertiles,
Si l'avide traitant, et mes durs créanciers,
N'avaient armé cent fois contre moi les huissiers;
Être isolé, j'aurais moins senti ma misère!
Mais combien, dans les maux, c'en est un d'être père!

« Que l'art du laboureur est un art incertain!
Sa fortune dépend d'un soir ou d'un matin:
Il voit, au gré des vents, errer ses espérances.
Combien de fois, charmés de riches apparences,
Insolvable longtemps, aux mains des usuriers
Je comptais m'arracher, par d'abondants greniers,
Lorsqu'un torrent, soudain tombé du haut des nues,
Couvrait de mes épis les rives inconnues;
Ou lorsqu'en un désastre, aux champs non moins fatal,
Lançant du haut des airs ses noyaux de cristal,
La grêle ne faisait, de ma moisson entière,
Et du plus riche espoir, qu'un amas de litière.

« Ces revers trop communs, métayers malheureux,
Qu'ils touchent peu souvent vos maîtres rigoureux!

« Un autre fléau vint nuire à mon labourage:
Soit que d'impurs marais le prochain voisinage,
De mortelles vapeurs eût infecté les airs,
Ou bien que, dans leur sein, nos végétaux divers
Cachassent le poison, du venin redoutable
Mes bœufs tombaient frappés, en entrant dans l'étable.
Ainsi, tout contre moi paraissant conjuré,
Je sentais défaillir mon cœur désespéré.
Que dis-je? toutefois, en ma douleur amère,
Dieu me gardait encor, pour soutien, votre mère;
Je courais dans son sein épandre mes soucis;
Nos pleurs, en se mêlant, se trouvaient adoucis:
Devait-elle, ô mon Dieu, si tôt m'être enlevée!

« Vous parlerai-je ici de la triste corvée?
Ah! respectons des rois les ordres souverains:
Les rois n'ont pas voulu mes plus cuisants chagrins;
Le fruit de la corvée, ils l'ignorent sans doute!
Ce travail meurtrier, que de bœufs il me coûte!
J'ai dû plus d'un dommage aux éléments fougueux,
Mais le voyer cruel m'a nui plus souvent qu'eux.
Que de rigueurs, par lui, jointes à l'injustice!
Le Ciel vous réserva pour un temps plus propice:
La tendre humanité touche aujourd'hui les cœurs;
Elle amollit enfin jusqu'à ceux des piqueurs.
Mais jadis, exerçant leurs cruautés brutales,
S'ils ne m'avaient causé que des pertes fatales!
Ils ont plus fait: ma honte est due à leur fureur;
Aurais-je des cachots, sans eux, connu l'horreur?
Mais j'y fus, de mes bœufs, expier l'impuissance.
Ce coup frappa le sein, où vous prîtes naissance;
Doris se nourrissait dès longtemps de ses pleurs;
Mon infamie, unie à nos autres malheurs,
Porta le dernier coup à son âme indignée;
La mort, qu'elle appela, n'était pas éloignée :
Je vis l'instant fatal s'approcher à grands pas,
Et Doris, un matin, s'éteignit dans mes bras.

« Qui de vous ou de moi, dans ce désordre extrême,
Dut-on plaindre le plus? On nous plaignit de même.
Vous sentîtes dès lors vos rigoureux destins;
Vous redoubliez mes pleurs, par vos cris enfantins.
Cher et triste fardeau! votre nombre, votre âge,
Auraient dû m'accabler : Dieu soutint mon courage.
Que la religion est utile aux mortels!
Courant me prosterner au pied de nos autels,
Au Ciel je confiais le soin de votre enfance;
Il ne m'a point trompé, dans ma juste espérance.
Le sort fléchit pour moi son courroux inhumain.
Vous crûtes : au travail je formai votre main;
J'en mis le goût dans vous. A mes leçons dociles,
Vous vîntes me prêter bientôt vos bras utiles;
Moins à regret, les miens se sentaient affaiblir :
Aidé par vous, je vis mes moissons refleurir;
J'éloignai des huissiers les troupes importunes ;

En un mot, j'oubliai mes longues infortunes;
Et, par vous, libre enfin de dettes et d'impôts,
Je me prépare, en paix, à mon dernier repos. »

C'était aussi les soirs, que, des hameaux rustiques,
Le vieillard rappelait souvent les mœurs antiques:
« Quel luxe, disait-il, étonne ici mes yeux!
Avec la pauvreté, l'orgueil croît en ces lieux.
Superbes villageois, à votre fierté vaine,
Pour remplacer l'étoupe, un lin suffit à peine.
Jadis, sur nos destins réglant notre ornement,
Pauvres, nous n'avions pas un riche vêtement.
Un acier garnissait nos épaisses semelles,
Et faisait sous nos pas jaillir les étincelles.
Nos tissus les plus fins, de chanvre, étaient ourdis;
Nos cheveux, sur nos fronts, descendaient arrondis;
Et, sans boucle et sans tresse, aux plus beaux jours de fête,
Un feutre longtemps neuf parait assez nos têtes.
Notre rusticité fait honte à nos neveux.
De nos jours, on étage, on plisse ses cheveux;
Par le Ciel destinée à de meilleurs usages,
Une poussière utile affadit les visages.
Comme de nos besoins la vanité se rit!
La farine vous poudre, et le son vous nourrit.
Affectant d'étaler une opulence fausse,
On voit briller l'argent, sur le veau qui vous chausse;
Il brille à vos poignets, il brille à vos genoux.
Ah! des impôts accrus désormais plaignez-vous!
Ou plutôt accusez vos fiertés indiscrètes!
Vêtus comme le riche, on pense que vous l'êtes:
Et certes, qui saura votre sort indigent,
Lorsqu'en effet sans pain, vous êtes tout argent?

« Plus fidèles jadis aux lois de la nature,
Nous ne nous vêtions pas de notre nourriture.
De nos tissus grossiers, tout art était banni,
Mais notre pain souvent de lard était garni.
D'où naquit tant d'orgueil, dans nos humbles bocages?
Et quel changement même en nos nymphes volages!
Vous voyez leurs cheveux avec art retroussés;
Les rubis sur leurs doigts sont dans l'or enchâssés;

Le père, en ses atours, ne connaît plus sa fille,
Et sur des fronts hâlés le ruban partout brille.
O nymphes de ces lieux, pour vos simples appas,
N'éclôt-il pas assez d'ornements, sous vos pas?

« Vous, mes filles, gardez les mœurs de votre mère :
C'est non par des atours qu'elle avait su me plaire.
Nul ruban ne chargea son front enorgueilli :
Un bouquet l'ornait mieux, quand je l'avais cueilli.
Fuyez une parure, aux hameaux étrangère :
La toison des brebis convient à la bergère. »

C'étaient là du vieillard les dernières leçons.
Déjà sa voix rappelle en vain ses derniers sons.
La nature, en Damon, succombe au poids de l'âge;
De deux bras vainement sa marche se soulage;
Il sent fléchir sous lui ses genoux affaiblis;
Et bientôt, étendu sur son humble châlis,
Ne se déguisant point son atteinte mortelle,
Des ministres sacrés fait prévenir le zèle.

Un auguste appareil ranime sa ferveur;
Son sein est palpitant, devant son Dieu sauveur;
Il s'émeut, il s'efforce, et tient encor dressées
Au ciel, des mains déjà d'un froid mortel glacées.

Les larmes, cependant, coulent de tous les yeux :
Vingt cris mal étouffés troublent les rits pieux;
L'effort de la douleur rompt toutes les barrières,
Et les sanglots confus sont mêlés aux prières.
Seul, morne et l'œil aride, accablé sous le poids,
L'aîné des fils restait sans larmes et sans voix.
Mais l'azyme céleste, et les onctions saintes,
Au mourant, ont rendu ses facultés éteintes;
Et lui-même, étonné de ces nouveaux accents :
« Calmez, dit le vieillard, vos cris attendrissants.
Prêts à nous séparer, que la foi nous soutienne,
Et pleurez en chrétiens, si ma mort est chrétienne.
Pourquoi vivrais-je encore? Inutile ici-bas,
Ma vieillesse est déjà l'image du trépas.
Mon long pèlerinage enfin touche à son terme;

Sans appeler la mort, je l'attends d'un cœur ferme.
Je suis pécheur ; mais Dieu, s'il juge, est père aussi,
Et je sais qu'aisément un père est adouci ;
Mais, quoiqu'il me fût doux d'exercer la clémence,
Mon amour fut borné, quand le sien est immense.
De nos toits indigents gardez les simples mœurs :
Aimez-vous, servez Dieu, servez vos rois... Je meurs. »

Ainsi finit Damon. L'on ne put reconnaître
Ses enfants à leurs pleurs, et chacun parut l'être.
Tout le hameau suivit la pompe du cercueil,
Et *le Maire*, en pleurant, prit un coin du *linceul.*

ÉGLOGUE DEUXIÈME

Formosum pastor Corydon ardebat *Alexin*...

Corydon pour *Daphné* brûlait sans espérance...

On me pardonnera cette métamorphose, qui n'est qu'une restitution.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi.

Rien n'est plus naturel que ce mouvement de l'amour-propre blessé par l'amour. Ce trait peut avoit donné à Racine l'idée des vers qu'il met dans la bouche de Néron, au second acte de *Britannicus,* quoiqu'il y ait loin de Corydon au fils d'Agrippine : « la modeste Junie », dit ce dernier,

Fuit, et ne daigne pas seulement s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer.

..... Invidit stultus Amyntas.

Le changement des sexes m'a forcé de supprimer cette circonstance, comme celle de *delicias domini,* dans le second vers de l'églogue. Le moindre sacrifice coûte des regrets, lorsqu'on traduit un poète, chez qui presque rien n'est inutile.

Eheu, quid volui misero mihi! floribus Austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

Sorte de métaphore proverbiale, que j'ai légèrement modifiée.

Sans pousser plus loin les observations de détail, je me bornerai à mettre sous les yeux des connaisseurs une églogue de Sarrasin sur un sujet qui a beaucoup de rapport avec celui-ci. Cette pièce, empreinte de couleurs antiques, et la meilleure sans contredit que Sarrasin ait composée, ne se trouve pas dans ses œuvres : elle est peu connue, même des gens de lettres. Je la rapporte, en supprimant ce qu'elle m'a paru contenir de trop défectueux.

MYRTIL, OU LE NAUTONIER

Églogue.

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néréides!
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein, partout, rend le calme assuré.
Écoutez les discours, que, sur ces bords sauvages,
Le nautonier Myrtil, honneur de ces rivages,
De la jeune Orillis ardemment amoureux,
Fit aux rochers, moins sourds qu'il n'était malheureux.
« Des vagues et des vents si longtemps agitée,
Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre à mes yeux si chère, et le riant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour!

« Typhis, garde la nef, de crainte des orages!
Et, si la nuit humide assemble les nuages,
Jette l'ancre en la mer, ou si les vents du Nord
Viennent troubler les flots, vogue tout près du bord;
Mais évite les bancs : ces côtes dangereuses,
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.

« Orillis, qu'attends-tu? qui te peut retenir?
Pourquoi, sur ces rochers où l'on te vit venir

Seule, te dérobant à tes autres compagnes,
Regarder l'Océan et ses vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour,
Par de longs cris, mêlés de plaisir et d'amour?
Quel Dieu t'a pu changer? Quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton âme?

. . . .

Hélas! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Orillis, et toi tu le méprises;
Seule, d'un nautonier tu dédaignes les vœux,
Cruelle, et ton orgueil se moque de mes feux!

« Mais ma condition n'est pas si ravalée :
Les dieux ont, comme moi, fendu l'onde salée,
Et les premiers héros conquirent la Toison,
Dans la nef que tu vois briller à l'horizon.

. . . .

O farouche Orillis, sois-moi plus favorable,
Et reçois les présents d'un amant misérable;
J'ai deux fruits indiens, en vase façonnés,
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés.

. . . .

Je te garde un oiseau, qui, m'oyant tout le jour
Dire : *j'aime Orillis,* le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Élimène,
Fille du vieil Elpin, quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier longtemps, par mes derniers hasards,
Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Thétis, par Neptune et par les dieux de l'onde :
Et certes je devais contenter son désir,
Car son âme n'est pas insensible au plaisir.

« Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable!
Je veux, pour contenter la douleur qui m'accable,
Déchirer ce bouquet, du Levant apporté,
Digne d'orner ta tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,
L'arbrisseau de la myrrhe et celui de l'encens;
Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,

J'ai tissu, de mes mains, une verte corbeille,
Pleine de ces limons de grosseur non pareille :
Hélas! tout ce travail fut pris trop vainement,
Puisque tu prises moins les soins de ton amant,
Qu'un roc ne fait les flots, ou les flots les rivages,
Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux! à quoi bon gémir dans ces déserts!
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs;
Orillis n'entend rien, et le jaloux Zéphyre
Emporte mes discours, comme il fait mon navire.
. . . .

« Que te sert, Orillis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts, qui bordent cette plage?
Et, laissant écouler le printemps de mes jours,
Près de la vieille Ella, de travailler toujours?
Que te sert, tous les soirs, de voir ta main lassée
Achever, en tombant, la tâche commencée?
Plutôt, si tu m'en crois, monte sur mon bateau!
. . . .

« Viens voir des dieux marins le grand palais humide,
Fait de cristal flottant et de marbre liquide :
Là Thétis, en riant, caresse, tout le jour,
L'image du soleil, attendant son retour;
Et, quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles.
Ici Nature a mis ce miracle fameux,
Où la Lune conduit l'Océan écumeux;
Ici le vieux pilote, observant la boussole,
Voit l'aimant amoureux suivre toujours le pôle.
Pourquoi s'en étonner? chacun suit son plaisir;
Myrtil suit Orillis, son astre et son désir.
Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris, par les pêcheurs, pour des îles flottantes.
Le soufflant physitère y jette en l'air de l'eau :
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau;
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue,
Tantôt devers la poupe, et tantôt vers la proue;
Ici Vénus, d'Égypte en Cypre, voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,

Semble, de mille Amours et de Grâces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie.
. . . .

« Nos travaux sont légers sur les plaines humides,
Quand le dos de la mer ne montre point de rides,
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé :
Alors nos avirons, sous nos mains vigoureuses,
Luttent contre la paix des ondes paresseuses... etc. »

ÉGLOGUE TROISIÈME

Alternis dicetis; amant alterna Camœnæ.

Virgile revient souvent sur cette idée; il dit encore, dans la septième églogue :

. . . . Alternos musæ meminisse volebant.

Mais ces chants *Amébées,* si agréables aux Muses, le sont beaucoup moins aux traducteurs en vers, condamnés à se mouvoir dans l'espace étroit du quatrain ou du distique. Comme le mérite des couplets alternatifs consiste surtout dans leur précision, je n'ai pas cru, pour les reproduire, devoir étendre l'original, aimant mieux sacrifier quelques traits, qu'en ajouter d'autres au poète le plus parfait de l'antiquité. En traduction, il est dangereux de prêter aux riches.

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Je regrette que le défaut d'espace m'ait forcé de supprimer la circonstance des saules, qui précise le tableau, dont j'ai toutefois cherché à rendre l'intention et le mouvement.

Parta meæ Veneri sunt munera...

Le nom de *ma Vénus,* donné par Damète à sa bergère, est une exagération si tendre et si naturelle à l'amour,

qu'elle ne m'a point paru de mauvais goût, même dans une langue aussi dédaigneuse que la nôtre.

O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

Segrais a imité ces deux vers, par les quatre suivants :

O les charmants discours, ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire, en la saison des roses!
Doux zéphyrs, qui régniez alors en ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des dieux?

En la saison des roses est un trait charmant dans une imitation, autant qu'il eût été déplacé dans une traduction fidèle.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

Le premier de ces vers atteint d'un seul coup deux mauvais poètes, détracteurs du talent de Virgile, comme cela devait être; le second est l'un de ces proverbes métaphoriques, que j'ai déjà fait remarquer dans la seconde églogue. Celui-ci paraît signifier : *vouloir faire l'impossible*. J'en ai supprimé la seconde circonstance, et j'ai cherché à ennoblir la première.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.
Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores.

Je donne ici le mot de ces deux énigmes à ceux de mes lecteurs, qui ne sont pas suffisamment exercés dans ce *genre de littérature*, dont nos modernes *Œdipes* ne soupçonnent pas l'antiquité.

Le sujet de la première est un *puits;* celui de la seconde est la fleur d'*Hyacinthe*, sur laquelle les anciens croyaient voir l'initiale du nom de ce jeune prince.

ÉGLOGUE QUATRIÈME

J.-B. Rousseau a imité en maître plusieurs passages de cette églogue vraiment lyrique, dans quelques strophes de sa belle ode sur la naissance du duc de Bretagne; elles sont si connues, qu'il est inutile de les rapporter.

..... Et incipient magni procedere menses.

L'expression de *magni menses* étant consacrée chez les les Romains, je l'ai traduite littéralement.

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, et ipse videbitur illis.

J'ai tâché de conserver l'heureux rapprochement de *videbit heroas* et de *videbitur illis,* en traduisant ainsi :

Plein de jours immortels, aux cieux, l'enfant sacré
Admire les héros, dont il est admiré.

Quæ tentare Thetim ratibus...

Quoique le mot *tenter* soit rarement pris dans le sens où l'est ici *tentare*, je n'ai pas craint de lui donner la même acception, appuyé non seulement sur l'exemple du latin, mais encore sur l'autorité de cette phrase française : *tenter les hasards.*

Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.

J'ai conservé la hardiesse de ce renversement, en l'adoucissant un peu.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Boileau n'a osé faire passer ce vers dans notre langue, qu'avec un excessif ménagement, lorsqu'il a dit avec tant d'élégance :

Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

En qualité de traducteur, j'ai dû être plus littéral :

La laine n'apprend plus à feindre les couleurs,

rend le latin mot pour mot.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses :
Incipe, parve puer : cui non risere parenses,
Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili est.

La véritable signification de ce vers a été souvent débattue. Les uns ont attribué le sourire à la mère, les autres à l'enfant. Le dernier sens est moins littéral, mais plus délicat : je l'ai adopté en partie, et, pour le rendre moins détourné, j'ai fondu l'idée du premier vers, dans celle du second.

Quant à la répétition d'*incipe, parve puer,* au troisième vers, elle m'a paru trop précieuse pour être sacrifiée.

J'espère qu'on ne me fera pas un reproche d'avoir particularisé la maxime générale qui termine la pièce, puisque la phrase, quoique renversée, produit le même sens.

ÉGLOGUE CINQUIÈME

Le *Daphnis* est une des plus touchantes élégies de l'antiquité. Comme les premières paroles de ce chant pastoral disposent l'âme aux impressions qu'elle va ressentir!

Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant. . . . . .

Quelle grâce triste et rêveuse, dans l'harmonie du premier vers et dans la lenteur de ce spondée jeté au commencement du second avec le vague abandon de la douleur!

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri silvæque loquuntur.

Le prodige est double : les monstres et les forêts ont raconté les gémissements des lions africains. J'ai conservé la même force dans ma traduction.

. . . . Damnabis tu quoque votis.

Pour l'intelligence de ce passage, il faut se rappeler les usages religieux des anciens, chez qui les vœux devaient être accomplis dès lors qu'ils étaient exaucés ; idée que j'ai voulu exprimer, en traduisant ainsi :

Daphnis, comme Cérès et le dieu des vendanges,
Forcera nos tributs, en exauçant nos vœux.

Cette apothéose de Daphnis, devenu tout à coup une divinité champêtre, m'a donné l'idée d'une autre fiction du même genre, qui a du moins le mérite de la brièveté. Voy. dans les *Élégies,* livre premier, page 41, *le Dieu des campagnes.*

ÉGLOGUE SIXIÈME

Fontenelle, qui avait pour la poésie pastorale tout l'esprit qu'il ne fallait pas, a traité cette sixième églogue un peu cavalièrement. Tout le discours de Silène lui semble *bizarre.* Que la philosophie du nourrisson de Bacchus, et sa mauvaise physique en excellents vers, aient fait sourire l'ingénieux auteur des *Mondes,* cela se conçoit ; mais qu'il ait cru ses Bucoliques parisiennes supérieures à celles du poète romain, c'est ce qui peut paraître au moins aussi *bizarre* que le discours de Silène. Rendons cependant à Fontenelle la justice qu'il refuse de rendre à Virgile ; et rappelons, de lui, une pièce charmante intitulé *Ismène*, pièce à laquelle on ne peut rien contester, si ce n'est le titre d'églogue.

Dans le très petit nombre de celles que nous possédons en notre langue, on en distingue une de l'abbé Mangenot, qu'il faudrait citer presque tout entière : elle a pour titre *le Rendez-vous ;* le cadre en est heureux et bien rempli. L'*Iris* de Mme Deshoulières offre aussi des détails agréables, tels que ceux-ci :

Ici j'ai vu l'ingrat, qui me tient sous ses lois ;
Ici j'ai soupiré pour la première fois.

Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses :
Du désordre où j'étais, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire...
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Cette chute est délicieuse, et l'on trouverait, dans toutes les pastorales de Fontenelle, bien peu de vers d'une aussi douce simplicité.

. . . . Cinthius aurem
Vellit.....

Cette image, qui n'avait rien d'étrange pour les Latins, rappellerait un peu trop, pour nous, le voisinage que donnait Fontenelle au genre naïf, dont il s'est bien gardé d'approcher.

Il n'en est pas ainsi de la circonstance exprimée plus loin, lorsque la jeune Églé barbouille de mûres le front du vieux Silène, image naïve qui, selon Gresset, *ne présenterait en français qu'une idée basse et burlesque.* Gresset juge Virgile bien légèrement, et cela porte malheur.

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent!...
Heureuse si jamais on n'eût eu de troupeau!...

Gresset traduit de la même manière; et la ressemblance était obligée : il est de ces vers qui sont, pour ainsi dire, nés traduits, et qu'il est presque impossible de rendre diversement.

Errabunda bovis vestigia...

Je n'ai pas craint de traduire littéralement cette expression, d'une audace si pittoresque, et de dire : *les vestiges errants.* Si les hardiesses ont une excuse, c'est surtout dans la fidélité de la traduction.

ÉGLOGUE SEPTIÈME

Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro...

Une plante qui protégeait les poètes contre les dangers d'un éloge outré! Les anciens possédaient là une recette bien utile. Il est fâcheux qu'elle n'ait point passé jusqu'à nous.

Candidior cycnis, hedera formosior alba.

L'épithète *alba* m'a engagé à traduire ainsi :

Plus blanche que le cygne et le pampre d'automne,

quoique, à vrai dire, ces deux sortes de blancheur soient assez différentes.

. . . . . . Jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

Gemmæ et *turgent* sont, comme tous les détails de Virgile, d'une observation parfaite. Il était difficile de les conserver; je l'ai tenté en disant :

L'été vient, et grossit les perles de Bacchus.

ÉGLOGUE HUITIÈME

Alter ab undecimo tum me jam cœperat annus,
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos.

Racan a rendu ces deux vers, par deux vers délicieux :

Il n'avait que douze ans, et, de ses petits bras,
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!

Nous n'avons pas en français de tour qui réponde à la chaleur de celui-ci. *Ut vidi! ut perii!* est expressif

et passionné: *comme je le vis! comme je péris!* serait ridicule.

Nunc scio quid sit Amor...

J'ai fondu ce couplet avec le suivant, d'abord parce que les deux idées tiennent l'une à l'autre, et ensuite pour éviter la monotonie des refrains, déjà très multipliés.

. . . . Crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer: crudelis tu quoque mater.

Ces petites combinaisons de mots roulant sur la même idée m'ont semblé sortir un peu de la manière de Virgile, pour rentrer dans celle d'Ovide. Je me suis servi d'un tour moins recherché.

. . . . . Numero Deus impare gaudet.

Ces espèces de maximes doivent, ce me semble, être toujours détachées, et conserver, dans la version française, la précision de l'original. C'est à quoi je me suis attaché.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit,
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.

Virgile, ici comme en beaucoup d'autres passages, franchit les idées intermédiaires. La traduction littérale de cette phrase très elliptique ne serait qu'une énigme. J'ai cherché à l'éclaircir, en la développant; car il s'agit d'être entendu, et non de compter les mots: ce qui est obscur paraît toujours long.

On sait que la seconde partie de cette églogue est une imitation textuelle de la seconde idylle de Théocrite, que Racine nommait l'une des plus belles pièces de l'antiquité.

ÉGLOGUE NEUVIÈME

Virgile, comme l'on sait, composa sa neuvième églogue de vers et de couplets qui n'avaient pu trouver place

dans les huit premières, et qu'il a rattachés entre eux par des liens quelquefois un peu faibles. Cette pièce n'en contient pas moins des détails pleins de grâce et de fraîcheur.

Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

A ce vers, placé dans la bouche de Méris, Lycidas répond :

Heu ! cadit in quemquam tantum scelus ! heu ! tua nobis
Pene simul tecum solatia rapta, Menalca !
Quis caneret Nymphas ? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbra ?

et il semble compter pour rien la mort, dont Méris, son interlocuteur, dit avoir lui-même été menacé. Cela n'est guère obligeant ; et j'ai cru à propos d'éviter cette légère inconvenance, défaut si peu habituel à Virgile, Lycidas, dans ma traduction, parle des deux bergers à la fois :

Quoi ! nos consolateurs nous seraient enlevés !
Qui, sans vous, eût chanté les Nymphes du bocage,
Versé des fleurs, couvert les fontaines d'ombrage ?

Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes.

Le souvenir de ce vers semble avoir inspirécelui-ci au bon La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Ceux qui viennent ensuite n'appartiennent qu'à son génie et à son cœur :

Eh quoi ! défendez-vous au sage
De se donner des soins, pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit, que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Virgile n'a rien d'un caractère plus touchant, ni d'une plus ravissante naïveté.

. . . . Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim videre priores.

Être aperçu par un loup, avant de l'avoir vu soi-même, était regardé, chez les anciens, comme un présage funeste à la voix des bergers ; quelques-unes de ces croyances superstitieuses subsistent encore dans nos campagnes : il en est même de très favorables à la poésie.

ÉGLOGUE DIXIÈME

On sait *par cœur,* et dans toute l'acception du terme, cette délicieuse églogue de *Gallus,* ce chef-d'œuvre d'amoureuse mélancolie. Je n'y remarquerai rien, parce que tout y est remarquable. Jamais l'amitié ne répandit et ne fit répandre de plus douces larmes sur les blessures de l'amour.

SIMÈTHE[1]

Cette pièce, à laquelle Théocrite a donné le nom d'idylle, sort absolument du genre pastoral. Il y a loin des combats de la flûte et du chant, de la peinture des amours paisibles, aux évocations magiques, au tableau d'une passion brûlante et malheureuse. Théocrite a employé, dans cette production, les couleurs les plus vives, les mouvements les plus dramatiques.

Virgile l'a imitée, dans sa huitième églogue ; il l'a rendue avec moins de force que de grâce. Il a imité Théocrite, comme il imite souvent Homère, en perfectionnant, mais en affaiblissant quelquefois.

On sait que Racine regardait l'idylle de Théocrite

1. Ces notes ne se trouvent que dans la seconde édition des *Plaisirs du Poète* (1804), où cette belle traduction a paru pour la première fois, avec suppression de certains passages, que le traducteur avait rejetés dans les notes, mais qu'il a rétablis depuis dans son texte.

comme un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il y a même puisé plusieurs beaux vers, que nous aurons occasion de citer.

Les traducteurs paraissent avoir généralement mal conçu le titre de ce morceau. La plupart l'ont traduit par *l'Enchanteresse*. Ce n'est point une enchanteresse qui parle, mais une amante abandonnée. Quelques commentateurs ont cru qu'il s'agissait de la fameuse Simèthe, courtisane de Mégare, qui, nouvelle Hélène, alluma la guerre entre Athènes et sa patrie; mais Théocrite prouve le contraire, par ce qu'il lui fait dire dans le cours de l'idylle, lorsqu'elle accuse Delphis de l'avoir séduite par la promesse de devenir son épouse. Chabanon traduit ainsi :

O tendresse! ô serment que mon amour réclame!
Il jurait que l'hymen sanctifierait ma flamme;
Mes feux se sont accrus, dans un espoir si doux :
Dieux! je perds l'innocence, et je n'ai point d'époux!

Au mot *sanctifier* près, ces vers sont tournés avec grâce et pureté; le dernier, surtout, est très agréable, mais peut-être n'ont-ils pas assez le caractère antique.

Il existe plusieurs traductions ou imitations en vers de la deuxième idylle de Théocrite. On connaît celles de Longepierre et de Chabanon.

Page 381, vers 4. — Virgile, dans sa huitième églogue, décrit aussi les apprêts d'un sacrifice magique :

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vitta :
Verbenasque adole pingues, et mascula thura;
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus : nihil hic nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Carmina, en ce sens, signifie enchantement, ou parole magique. Ce dernier vers de Virgile lui sert de refrain. Il est le même que dans Théocrite.

Quelques longueurs se font sentir dans la première

partie de cette idylle; c'est pourquoi Chabanon avait élagué, dans sa traduction, des morceaux qui n'ajoutent rien à l'intérêt ni à la situation, et dont l'idée pouvait se rendre en un seul vers. Mais Chabanon a éludé une autre difficulté, dans son élégante imitation, en ne rendant pas l'expression grecque, qui signifie « qu'il n'a frappé à ma porte ».On a essayé de l'ennoblir dans ces deux vers:

Depuis que, sous les coups de sa main empressée,
Il n'a fait retentir ma porte délaissée.

Toutes les cérémonies magiques sont scrupuleusement détaillées dans Théocrite : Virgile en a traduit le passage, qui concerne la cire, que Simèthe fait amollir; mais il y ajoute des antithèses qui ne sont pas naturelles dans la bouche d'une femme passionnée:

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni, sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros.
Daphnis me malus urit, ego hanc in Daphnide laurum.

Page 383, vers 2. — Durant l'enchantement, on faisait tourner rapidement, dans un cercle, un disque d'airain.

Deficiunt magico torti sub carmine rhombi.
Properce, liv. II, el. 21.

Horace fait dire à Camille:

Citumque retro solve, solve turbinem.

Théocrite présente souvent des idées pleines d'énergie, qui seraient pour nous forcées ou triviales; telle est celle-ci :

Cruel amour! sangsue avide de mes peines,
Veux-tu tarir le sang qui coule dans mes veines?

Théocrite ne manque pas de décrire ici, et bien au long, toutes les circonstances de la fête :

> Je revêtis le lin en long tissu flottant,
> Et mon front se cachait sous un voile éclatant,
> Dont m'orna Cléariste, au temps de ma ruine.

Il y a dans le grec, « que me prêta ma voisine Cléariste, » ce qui ne serait pas supportable en français.

Page 385, vers 13. — Racine a traduit ce morceau de Théocrite, dans ces beaux vers de *Phèdre :*

> Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
> Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue :
> Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
> Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

C'est ainsi que Racine savait imiter, pour être inimitable.

Malheur aux traducteurs qui viendront après lui

Théocrite fait un tableau énergique des tourments de Simèthe ; c'est elle-même qui raconte.

Voici la traduction de Longepierre :

> Bientôt mon corps devint plus jaune qu'un souci ;
> De langueur, les cheveux me tombèrent aussi ;
> Et la peau sur mes os resta seule collée.

Cette traduction, beaucoup trop littérale, prouve combien il est difficile d'être exact, sans être ridicule.

Page 386, vers 9. — Voltaire a imité avec beaucoup de grâce le commencement de ce morceau :

> Reine des nuits, dis quel fut mon amour ;
> Comme en mon sein les frissons et la flamme
> Se succédaient, se perdaient tour à tour ;
> Quels doux transports égarèrent mon âme ;
> Comment mes yeux cherchaient en vain le jour ;
> Comme j'aimais et sans songer à plaire !
> Je ne pouvais ni parler, ni me taire...

Reine des nuits, dis quel fut mon amour.
Mon amant vint. O moments délectables!
Il prit mes mains: tu le sais, tu le vis;
Tu fus témoin de ses serments coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée...
Momens charmants, passez-vous sans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Page 387, vers 28. — Théocrite ajoute: « Je le voyais autrefois à toutes les heures du jour; souvent il déposait chez moi son flacon dorien; maintenant, douze jours s'écoulent, sans qu'il se présente à mes yeux. »

La particularité du flacon dorien tient aux habitudes des personnages, que le poète grec met en scène, et nous paraîtrait au moins inutile. C'est ainsi que, dans les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, on rencontre une foule de détails simples et naïfs, qui enchantaient les Grecs, et qui feraient rire, transportés sur notre scène.

Page 388, vers 10. — L'idée de ces derniers vers n'est pas de Théocrite. Il termine son idylle d'une manière un peu vague. « Sœur lumineuse de Phœbus, reçois mes adieux; et vous, brillants satellites du char paisible de la nuit! » Peut-être le ton animé devait-il être soutenu jusqu'à la fin. L'auteur de cette imitation a cru devoir ajouter une idée, qui complète celles qui précèdent, pour ne laisser aucun doute sur le projet de Simèthe.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME

Nota. — Les pièces marquées d'un astérisque n'ont pas été recueillies dans l'édition des Œuvres de 1822.

POÈMES ET POÉSIES HISTORIQUES.

TRADUCTIONS.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE DES GRAVURES

TOME I.

TOME II.

TOME III.


A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7 à Paris





